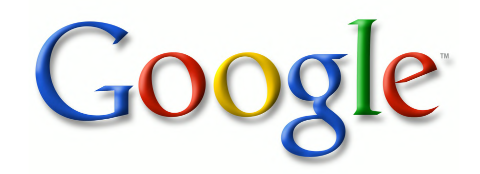
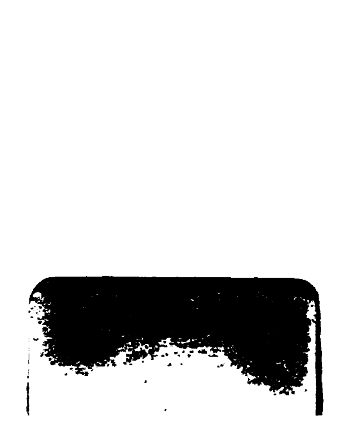

Google


NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08244779 2



VOYAGE
EN BARBARIE.
PREMIÈRE PARTIE.

VOYAGE EN BARBARIE,

OU

LETTRES

ÉCRITES

DE L'ANCIENNE NUMIDIE

Pendant les années 1785 & 1786,

Sur la Religion, les Coutumes & les Mœurs des Maures & des Arabes-Bédouins ; avec un ESSAI sur l'Histoire Naturelle de ce pays.

PAR M. L'ABBÉ POIRET.

Trascorser poi le piaggie, ove i Numidi
Menar già vita pastorale erranti.

Gerusal. liberata. Canto XV.

PREMIÈRE PARTIE.

A PARIS,
Chez J. B. F. NÉE DE LA ROCHELLE, Libraire, rue du Hurepoix, près du Pont S. Michel, n°. 13.

M. DCC. LXXXIX.
Avec Approbation, & Permission du Roi.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

SUR LA BARBARIE.

CETTE partie de l'Afrique ſeptentrionale, connue aujourd'hui ſous le nom de *Barbarie*, habitée ſucceſſivement par les Carthaginois, les Romains, les Maures, les Arabes & les Turcs, a été le théâtre de pluſieurs grandes révolutions, le ſiège de deux puiſſans Empires, la patrie d'un peuple induſtrieux & commerçant, & le berceau de pluſieurs hommes à jamais célèbres. C'eſt dans ces contrées, aujourd'hui preſque incultes & déſertes, que l'on ſe ſent vivement pénétré du néant des grandeurs humaines : à peine peut-on y retrouver, même avec le ſecours des meilleurs Géographes de l'antiquité, la place des villes les plus renommées. La fureur guerrière, plutôt que la faulx du temps, n'a fait qu'un monceau de ruines d'un grand nombre de villes riches & peuplées. L'agriculture, le commerce

& les arts sont restés ensevelis sous les débris des Empires; le despotisme & l'ignorance qui leur ont succédé, ont converti en un vaste désert le plus beau pays de l'univers: mais sans nous appesantir sur ces grandes révolutions qui changent le sort des peuples, jettons un coup-d'œil rapide sur l'état actuel de la Barbarie, sur ses premiers habitans, sur ceux qui la possèdent aujourd'hui; parcourons les principales villes dont l'histoire nous a consacré la mémoire, & celles qui leur ont succédé.

La Barbarie, renfermée entre la mer Méditerranée & l'Océan Atlantique, est bornée au midi par la Nigritie & la Guinée, & à l'orient par l'Egypte. L'intérieur & le plus grand espace de ce vaste pays est occupé par les déserts de Barca & de Saara, qui ne sont que d'immenses plaines d'un sable stérile & brûlant, où le voyageur ne s'engage que rarement, & jamais sans danger. Outre le défaut de sources & des alimens de bouche, il s'élève, de temps à autre, dans ces contrées, des vents impétueux, qui forment de ces

sables une mer agitée, plus dangereuse que les flots perfides de l'Océan. Au milieu de ces derniers, le pilote n'est jamais sans espoir; mais dans les déserts de l'Afrique, le voyageur n'attend son salut que de la prompte cessation des vents. S'ils durent, les caravanes les plus nombreuses sont bientôt ensevelies sous des montagnes de sable qui s'avancent par ondulations comme les vagues d'une mer en fureur. Sous ce ciel aride & brûlant, la nature bouleversée, change de face à chaque instant. Là existe une montagne où, quelques heures auparavant, l'on voyoit une plaine uniforme & sablonneuse: d'autres fois les montagnes les plus élevées deviennent le jouet des vents; dispersées dans les airs, elles laissent à découvert l'horison qu'elles bornoient par leur inégalité. Ailleurs les vents déchaînés ouvrent des abîmes au milieu de ce sol mobile, & forment des gouffres plus dangereux que ceux de Caribde & de Scylla. Sans cesse trompé par l'aspect des lieux, le voyageur ne peut se reconnoître que par la situation des astres,

ou par la déclinaiſon de l'aiguille aimantée. Ces contrées ſeroient abſolument inhabitées, ſi de diſtance à autre il ne ſe trouvoit quelques chaînes de montagnes d'où ſortent pluſieurs ſources d'eau, qui, ſe répandant dans les plaines des environs, les fertiliſent, & offrent aux habitans de ces lieux un aſyle frais & tranquille (1). Le Palmier

(1) Ces lieux habitables que l'on rencontre dans le déſert, forment autant d'îles au milieu d'une mer de ſable. La plupart de ceux qui les habitent ſont entièrement ſéparés du reſte de l'univers. N'ayant jamais vu d'autres hommes que leurs compatriotes, d'autres terres que les ſables brûlans qui les environnent, ils doivent ſe regarder comme ſeuls ſur la ſurface du globe, & croire que les limites du monde habitable ſont celles de leur pays. Quelques-unes de ces îles ſont connues par les caravanes, auxquelles elles préſentent un lieu de rafraîchiſſement & de repos; mais combien reſteront ignorées juſqu'à la fin des ſiècles! Celles qui ſe trouvent du côté de l'Egypte ont été appellées *Oaſis* par les anciens Géographes. L'*Ammonie* étoit de ce nombre: mais à meſure que le culte de Jupiter Ammon a perdu de ſon crédit, l'on a ceſſé d'y faire des pélerinages. Inſenſiblement le chemin de l'Ammonie

eſt l'arbre qui croît le plus volontiers dans ces déſerts; il fournit une grande abondance de Dattes, & une liqueur vineuſe que les naturels du pays recueillent avec ſoin; mais cette liqueur, que l'on obtient par une forte inciſion, épuiſe l'arbre & le deſſèche.

Dès que l'on a traverſé la chaîne de l'Atlas, & à meſure que l'on avance dans ces déſerts, les lieux habitables & habités deviennent beaucoup plus rares; il faut quelquefois faire cent lieues & plus, avant de trouver la moindre ſource, ou la plus petite plante. Quoique les vents qui ſoufflent dans ce déſert ne ſoient point réguliers, cependant ceux qui le fréquentent connoiſſent à-peu-près le temps où ils ſont le plus dangereux; ſouvent à l'aſpect du

---

a été oublié. Perſonne n'a oſé entreprendre de le chercher à travers des déſerts brûlans; d'où il eſt réſulté que depuis pluſieurs ſiècles l'on ignore ſi l'Ammonie a encore des habitans. Cette *Oaſis* ne nous eſt plus connue que de nom. Il en eſt de même de beaucoup d'autres, qui ſont rentrées pour toujours dans l'oubli.

ciel, ils les prévoient de plusieurs jours; si les caravanes sont alors dans un endroit sûr, elles y restent jusqu'à ce que le moment critique soit passé.

Outre les élémens, les caravanes ont encore à combattre les bêtes féroces, & quelquefois les hommes. Les habitans de ces brûlantes contrées sont peu connus. Ce ne sont presque que des hordes errantes, composées d'Arabes indomptés, les plus cruels & les plus sanguinaires des hommes. Ils sont la plupart misérables & pauvres; mais ils l'ignorent, & ils sont libres. Cette ignorance & la liberté font pour eux le vrai bonheur. Ces peuplades dispersées sont peu à craindre pour les caravanes, qui vont toujours en bon nombre & bien armées. Il en part une presque tous les ans de Tunis, composée de trois à quatre cens hommes, pour aller faire la traite des Nègres en Guinée; ils demeurent plusieurs années dans ce rude & pénible voyage. Souvent il en périt plus des trois quarts; quelquefois pas un seul n'en revient. L'on n'emploie, pour la route, d'autre bête de

charge que le chameau, seul animal capable de supporter très-long-temps la faim, la fatigue & la soif. La nourriture des Arabes en voyage est si frugale, que l'on a peine à croire qu'elle puisse suffire à leur existence. Un peu de farine démêlée dans le creux de la main avec quelques gouttes d'eau & réduite en boulettes, est le seul aliment qui les soutient dans leurs longues courses.

Le désert de *Barca* & celui de *Saara* étoient connus chez les anciens, sous le nom de *désert de la Lybie*. C'est dans la partie de ce désert qui répond aux confins du royaume de Tripoli vers celui de Barca, qu'étoit bâti ce fameux temple de Jupiter Ammon, où ce dieu étoit représenté & adoré sous la figure d'un bélier. Là, dans des bocages impénétrables aux rayons du soleil, les Ammoniens jouissoient d'une fraîcheur & d'un printemps continuels. Ils passoient leur vie sous des cabanes éparses çà & là dans les forêts. Des ruisseaux d'une eau fraîche couloient continuellement à travers les bosquets, & entretenoient une abondante végétation dans

ces lieux séparés du reste de l'univers par une mer de sable, & dont, depuis des siècles, aucun voyageur n'a osé tenter le voyage.

Il étoit aussi difficile d'aborder en Lybie, que dangereux d'y pénétrer. La grande & la petite Syrte, connues aujourd'hui sous le nom de *Sèches de Barbarie*, ont été de tout temps très-funestes aux bâtimens qui sont venus mouiller sur ces côtes. Les bancs de sable y forment des écueils d'autant plus dangereux qu'ils n'ont point de place fixe, & que le navigateur le plus habitué à fréquenter ces côtes ne les connoît guère mieux que celui qui y vient pour la première fois. La grande & la petite Syrte formoient deux golfes. Le premier, plus avancé dans les terres, est aujourd'hui le *golfe de la Sidre*; le second, beaucoup plus petit, est le *golfe de Cabes*, à quatre-vingts lieues sud de Tunis. C'étoit proche la petite Syrte qu'habitoient les *Lothophages*, ainsi nommés parce qu'ils se nourrissoient du fruit d'un petit arbrisseau que les anciens appelloient *Lotos*. C'est une espèce de

Jujubier, le *Ramnus Lotus* de Linné. Il eſt très-commun par tout le royaume de Tunis.

La *Lybie* étoit diviſée en quatre parties, ſous les noms de *Lybie Marmorique*, *Cyrénaïque*, *Ammonienne* & *Carthaginoiſe*. Il ſeroit difficile de déterminer parfaitement quelles ſont les parties de l'Afrique moderne qui répondent aux diviſions des anciens Géographes. Nous ne cherchons ici qu'à préſenter au lecteur un apperçu général, un tableau comparatif des peuples qui jadis ont habité l'Afrique ſeptentrionale, & de ceux qui l'habitent aujourd'hui.

La *Lybie Cyrénaïque*, ſituée vers la grande Syrte, renfermoit cinq villes célèbres, réunies ſous le nom de *Pentapolis*, ſavoir : Bérénice, Arſinoé, Ptolémaïs, Apollonie & Cyrène. Elle étoit terminée par la *Lybie Marmorique*, qui s'étendoit preſque juſqu'aux confins de l'Egypte. Nous avons parlé plus haut de l'*Ammonie*. La *Lybie Carthaginoiſe* tiroit ſon nom de la célèbre Carthage, dont elle étoit voiſine.

Tels étoient les principaux peuples &

royaumes qui partageoient ce vaſte terrein où ſont aujourd'hui ſitués les royaumes de Tripoli & de Barca. Quoique l'immenſe déſert de *Saara* ſoit compris dans l'ancienne Lybie, cependant la véritable Lybie étoit particuliérement renfermée dans le royaume & le déſert de Barca. Celui de Saara, encore moins connu des anciens que de nous, étoit habité, vers les bords, par les Gétules, les Numides & les Maures.

L'Afrique propre ou la petite Afrique, commençoit vis-à-vis la grande Syrte. C'eſt à quelque diſtance de-là, proche la ville de Tunis, que ſe trouvoit la fameuſe république de Carthage, que l'étendue de ſon commerce, de ſes conquêtes, & ſur-tout ſa rivalité avec Rome, & ſa déplorable ruine rendront à jamais célèbre. C'eſt en vain que l'on cherche aujourd'hui les monumens de l'ancien empire des Carthaginois. Leurs ouvrages ſont rentrés dans la pouſſière ; & les foibles reſtes que l'on ſoupçonne leur avoir appartenu ſont ſi peu de choſes, que ſans l'hiſtoire, nous n'imaginerions jamais qu'une riche & puiſſante

nation ait habité jadis des lieux où l'on ne rencontre que du ſable, des déſerts, & des hommes avilis par l'eſclavage & la férocité. Carthage dut ſon origine aux infortunes d'une princeſſe Tyrienne, nommée *Eliſſa*, mais plus connue ſous le nom de *Didon*, qui préféra la mort à un nouvel hymenée contraire à la foi qu'elle avoit jurée aux mânes de Sichée ſon époux. Malgré la fin tragique de ſa fondatrice, cette nouvelle république ſe ſoutint, s'agrandit, & employa ſes premières forces à ſe délivrer du tribut qu'elle payoit tous les ans aux Africains. Encouragée par les ſuccès, elle fit ſucceſſivement la guerre aux Numides, aux Gétules & aux Maures. Elle ſe fortifia & s'enrichit aux dépens de ſes voiſins. C'étoit peu pour elle. Fière de ſes conquêtes, elle porta ſes vues ambitieuſes juſques ſur les pays éloignés. La Corſe, la Sardaigne, une grande partie de la Sicile, & preſque toute l'Eſpagne furent ſoumis & peuplés par des colonies Carthaginoiſes. Ce fut alors que l'on vit cette république, maîtreſſe de la Méditerranée, conſerver pendant plus de ſix cents ans l'empire de

la mer; & nation en même temps guerrière & commerçante, le disputer, dit M. Rollin, aux plus grands empires du monde par son opulence & son commerce, par ses armées nombreuses & ses flottes redoutables, & sur-tout par le courage & le mérite de ses capitaines.

Rome & Carthage, toutes deux accoutumées à vaincre, toutes deux ambitionnant l'empire de l'univers, devoient être nécessairement deux puissantes rivales. Aussi régna-t-il entre elles une haine qui ne cessa que par la ruine entière de la superbe Carthage. Celle-ci, après avoir existé pendant l'espace d'environ sept cents ans, fut enfin détruite par le second Scipion l'Africain, l'an 603 de la fondation de Rome, cent quarante-cinq ans avant la naissance de J. C. Cette riche & puissante nation, qui, quelques années auparavant, s'étoit presque vue maîtresse de Rome par les rapides conquêtes d'Annibal, disparut pour toujours de la face de l'Univers. Les Romains, possesseurs des richesses & du beau territoire de Carthage, s'y conservèrent jusqu'à ce qu'à

leur tour, plusieurs siècles après, ils en furent chassés par les Arabes, sous la conduite des premiers Califes. Insensiblement la Numidie & la Mauritanie devinrent l'héritage des empereurs Romains.

Mais, sans nous arrêter davantage sur des détails historiques que personne n'ignore, revenons à la géographie du pays. *Tunis*, proche l'ancienne Carthage, paroît avoir hérité de l'esprit commerçant des Carthaginois. Son principal commerce se fait avec les Vénitiens, les Génois, les Provençaux; il consiste en huile, en blés, en cires, en laines & en cuirs, pour lesquels les Européens donnent en échange des draps, des épiceries, du fer, &c. Je ne sais pourquoi la plupart de nos Géographes accusent les Tunisiens d'exercer des pirateries (1). La république d'Alger est la seule, sur ces

(1) Il est vrai que quand les Tunisiens rencontrent quelques bâtimens d'une nation avec laquelle ils sont en guerre, ils les attaquent, s'ils le peuvent, & font esclaves tous les gens de l'équipage. Mais ceci est plutôt un droit de la guerre qu'une piraterie.

côtes d'Afrique, qui se livre à ces sortes de brigandages, & qui cherche à s'enrichir par le grand nombre de ses esclaves. Tunis est trop foible en force, & a une marine trop mal montée pour courir les mers, & attaquer les bâtimens étrangers. Son gouvernement est bien plus doux que celui d'Alger; les Européens y jouissent de beaucoup plus de sécurité & de liberté que dans toute autre ville de la Barbarie.

A quinze lieues environ de Tunis l'on rencontre Hippo-zarita, *Biserte*, une des villes les plus considérables de ce royaume. Quelques-uns pensent qu'*Utique*, célèbre par son antiquité (1) & par la mort du grand Caton, se trouvoit dans ces environs; d'autres prétendent qu'elle étoit bâtie où est aujourd'hui *Porto-Farina*, à l'embouchure du fleuve Madraga: mais il est probable qu'elle étoit plus avant dans les terres, au lieu nommé en Arabe *Boo-Shatter*, où l'on trouve quantité de ruines, de cîternes, & de très-beaux aqueducs.

---

(1) Elle existoit avant Carthage.

Les Numides étoient le peuple le plus voisin des Carthaginois. Leur territoire commençoit à-peu-près vers l'ancienne Tabarque, sur les bords de la Zaine, autrefois le fleuve *Tusca*, en face de l'île de Tabarque. Il s'étendoit jusqu'à la Mauritanie Césarienne (1), vers le lieu que l'on nomme aujourd'hui le *Collo*. La Numidie, resserrée dans un espace d'environ quatre-vingts lieues, s'avançoit jusques par-delà la chaîne de l'Atlas, se perdoit dans le désert de Saara, jusques dans les plaines stériles habitées par les Gétules. Les principales villes de la Numidie étoient *Cirthé*, aujourd'hui Constantine; elle fut long-temps le séjour des Rois Numides, dont plusieurs, tels que Syphax, Masinissa, Jugurtha sont célèbres dans l'histoire. *Hippone* étoit encore une ville très-forte, agréablement située, trop illustrée par S. Augustin son évêque,

---

(1) La Mauritanie n'a été séparée de la Numidie que sous le gouvernement des Romains. Elle formoit une partie très-étendue de la Numidie, sous le nom de *Numidie des Massyles*.

pour jamais être oubliée! *Tagaste*, la patrie de ce pieux & éloquent prélat, a été également très-considérable; il n'en existe plus aujourd'hui que quelques misérables ruines. A en juger par les débris qui se rencontrent par-tout sous les pas du voyageur, la Numidie a été autrefois extrêmement peuplée; ses villes étoient nombreuses, grandes & belles, à peu de distance les unes des autres; il n'est point de contrée plus riche dans toute la Barbarie. Le soleil y est brûlant; mais la terre est rafraîchie par quantité de sources qui descendent des montagnes, coulent sous des voûtes de verdure, & se répandent ensuite dans les plaines. Le sol y est encore aussi fertile qu'il l'étoit du temps des Romains; mais il est bien moins cultivé.

La dernière partie de la Barbarie, qui comprend aujourd'hui la république d'Alger & l'empire de Maroc, formoit autrefois la *Mauritanie Césarienne* & la *Mauritanie Tingitane*. Ces contrées sont bien moins célèbres dans l'histoire que celles qu'ont habitées les Carthaginois. Elles ont long-temps

temps fait partie de la Numidie; mais les Romains les ayant réduites en provinces de l'Empire, y bâtirent plusieurs grandes villes, dont il reste encore des vestiges considérables. Elles sont peu connues, parce qu'elles n'ont point été le théâtre de grands événemens. La ville de *Césarée* (*Iol* ou *Julia Cæsarea*), qui paroît avoir donné lieu à la division de la Mauritanie, en étoit la plus considérable; mais l'on est encore incertain du lieu où elle a été bâtie. Les uns veulent que ce soit près d'Alger, d'autres la placent à *Tenez*; mais le Docteur Shaw, qui a visité les lieux en savant géographe, croit que *Césarée* devoit être où se trouve aujourdui *Sher-Shell*, ville renommée par son acier & sa vaisselle de terre. Elle a un mille de circuit. De nombreuses ruines, un très-bel aqueduc, de vastes citernes & plusieurs colonnes magnifiques éparses dans un terrein considérable, prouvent que *Sher-Shell* a été autrefois une très-grande ville. Sa situation est des plus agréables, ses dehors sont rians, entourés de collines & de prairies toujours vertes,

que des ruisseaux d'eau douce arrosent en tout temps. La rivière *Hashem* procure aux habitans une eau excellente. Elle étoit autrefois conduite dans la ville par des aqueducs de toute beauté.

Nous ne connoissons aucune ancienne ville de la Mauritanie qui ait eu plus de renommée qu'*Alger* en a aujourd'hui. Sa situation, ses démêlés avec les Souverains de l'Europe, le caractère fier & impérieux de ses habitans, les nombreux corsaires qui, sortis de son sein, couvrent sans cesse le canal de la Méditerranée, insultent les pavillons de presque toutes les Puissances, s'emparent des bâtimens des nations qui n'ont point de traité avec eux; toutes ces circonstances ont rendu cette république redoutable & insolente. Les autres Puissances barbaresques, même l'Empereur de Maroc, tremblent devant elle. Il paroît que c'est à Alger, ou bien près d'Alger, qu'une partie des compagnons d'Hercule s'arrêtèrent pour bâtir une ville qu'ils nommèrent *Icosium*.

Mascara, dont la ville, composée de

maiſons mal bâties, n'eſt remarquable que par ſes environs délicieux, eſt gouvernée par un Bey dépendant du Dey d'Alger. C'eſt l'ancienne *Victoria*.

Oran, à ſoixante lieues d'Alger, peu éloigné de la mer, a plus d'un mille de circuit. Il eſt bâti, partie en plaine, partie ſur le penchant d'une haute montagne, où deux châteaux, placés ſur le ſommet, dominent & défendent la ville, qui d'ailleurs eſt très-bien fortifiée. Elle appartient aux Eſpagnols, qui y entretiennent des troupes & un gouverneur. Elle ſert en quelque ſorte de priſon d'état, pour les perſonnes qui ont donné quelque ſujet de mécontentement au Roi d'Eſpagne. Le Cardinal Ximenès en fit la conquête en 1509; elle fut repriſe par les Algériens en 1708, & enfin ſoumiſe de nouveau à l'Eſpagne en 1732, par le Comte de Mortemar. Il déſerte continuellement des ſoldats d'Oran, qui, pris par les Maures, ſont conduits en eſclavage à Alger: auſſi le plus grand nombre des eſclaves Algériens ſont Eſpagnols. Ces déſerteurs n'ignorent pas qu'en s'échappant

d'Oran, ils n'ont d'autre alternative que la mort ou l'esclavage. Cette cruelle perspective ne les arrête point.

A quelques lieues d'Oran, au couchant, est une petite ville nommée *Masalquivir*. Son port est regardé comme un des plus sûrs qu'il y ait dans la Méditerranée. Abrité par les hautes montagnes qui l'environnent, il n'a point à craindre les vents orageux & les tempêtes. Aussi les anciens avoient-ils nommé ce lieu *magnus portus*, le grand port. Cette ville fut prise sur les Maures par les Espagnols en 1505.

Trémecen, à cinq lieues sud-sud-est de l'embouchure de la *Tafna*, s'annonce pour avoir été autrefois une très-grande ville. L'on y rencontre beaucoup d'antiquités, des murs, des colonnes, des autels dédiés aux dieux Mânes. Les Arabes l'appellent *Tlamsan*. Elle est bâtie sur une éminence environnée d'une chaîne de rochers escarpés, où se trouve une grande plaine arrosée par plusieurs sources d'eau. Ses environs produisent beaucoup de blé, de fruits, & sont abondans en excellens pâturages. Le

Docteur Shaw croit que Trémecen eſt le *Lanigara* de Ptolomée ; d'autres prétendent que le *Lanigara* eſt aujourd'hui la ville de *Guagida*, ſituée dans une grande plaine à quatorze lieues nord-eſt de Trémecen, & environnée d'aſſez bonnes murailles, avec des tours de défenſe.

La *Mauritanie Tingitane* forme aujourd'hui les royaumes de Fez & de Maroc. Elle tiroit ſon nom de Tanger, *Tingis*, ville ancienne, ſituée ſur la côte méridionale du Détroit de Gibraltar, dans le royaume de Fez. Je terminerai ici ces notions géographiques ſur la Barbarie, ne m'étant propoſé que de donner une idée générale de ces belles contrées pour mettre le lecteur à portée de me ſuivre dans les différens détails où je dois entrer. J'évite, autant qu'il eſt poſſible, de répéter ce que d'autres voyageurs ont déjà dit. Je ne parle point des grandes villes que les Européens fréquentent continuellement, & ſur leſquelles nous avons déjà beaucoup de relations. Je ne dis que ce que j'ai vu ; je parle rarement ſur la foi d'autrui : c'eſt en pénétrant

sous la tente de l'*Arabe-Bédouin*, en conversant fréquemment avec lui, que j'ai étudié son caractère & ses mœurs, que j'ai observé la différence qu'il y avoit entre un peuple libre & celui qui gémit sous le joug du despotisme; entre une nation éclairée par les loix & les sciences, & des hordes errantes livrées à toute la dépravation d'une nature avilie, & d'un cœur insensible à l'aiguillon de l'amour-propre & de la gloire.

J'ai divisé par Lettres la partie historique de mon voyage, ou, pour mieux dire, je n'ai fait que rédiger celles que j'avois adressées à M. Forestier, Médecin à Saint-Quentin. La correspondance suivie que nous avons eue ensemble pendant mes voyages, m'a souvent mis à portée de profiter de ses lumières pour régler mes observations & mes recherches. Je lui avois déjà l'obligation d'avoir guidé mes premiers pas dans l'étude de la Nature, & cela dans un temps où, fixé dans ma patrie, & livré aux études de mon état, j'étois éloigné de toute autre espèce de secours.

Je ne dois pas moins à M. Néret, si

avantageuſement connu par ſes travaux en phyſique & en chymie, par ſa belle découverte des gaz inflammables huileux, par l'invention d'un réchaud & d'un briquet électrique, par une machine propre à faire détonner, même dans l'eau, la poudre à canon par l'étincelle électrique, &c. Combien j'ai été à portée de m'inſtruire en ſuivant ſes intéreſſantes expériences, & en étudiant la belle ſuite de minéraux renfermés dans ſon cabinet! Je n'oublierai jamais ces deux premiers maîtres, tant par l'amitié qu'ils me conſervent, que par la reconnoiſſance que je leur dois.

Quant à l'Hiſtoire Naturelle de la Barbarie, je l'ai traitée dans l'ordre ſyſtématique établi par le célèbre Linné. Je n'ai parlé que des objets que j'ai pu voir, ou ſur leſquels j'ai eu des renſeignemens certains. J'ai donné aux Animaux & aux Oiſeaux les noms françois ſous leſquels ils ſont connus: j'ai cru devoir ajouter aux noms génériques & ſpécifiques des Inſectes & des Plantes, la phraſe deſcriptive de Linné, que j'ai eu ſoin de traduire en françois. Lorſque j'ai eu

quelque objet nouveau à décrire, je l'ai fait méthodiquement, en ajoutant, après le nom ſpécifique, le mot (*nobis*), qui annonce que cette eſpèce eſt décrite pour la première fois, & que la découverte m'appartient. La longue quarantaine que j'ai été obligé de faire à Marſeille, pendant laquelle mes caiſſes d'Hiſtoire Naturelle ſont reſtées ouvertes & expoſées à l'air, m'a fait perdre une grande partie de ma collection, ſur-tout les Oiſeaux & les Inſectes. Je n'ai décrit que les objets échappés à la deſtruction, ou ſur leſquels j'avois conſervé des notes faites pendant mon voyage.

VOYAGE

VOYAGE EN BARBARIE.

PREMIERE PARTIE.

LETTRE PREMIERE.

A M. Forestier, Docteur en Médecine.

De la Calle, 12 Mai 1785.

Me voilà, mon cher Docteur, livré tout entier à ma passion pour les Voyages & l'Histoire Naturelle. J'habite depuis quelques jours l'ancienne Numidie, où je suis arrivé sous les plus mauvais auspices. Depuis près de deux ans la peste ravage ces contrées, & la négligence des habitans la propage d'une nation chez une autre. Outre ce cruel fléau, l'on m'a dépeint les Arabes & les Maures comme les êtres de la Nature les plus inhumains & les plus féroces, haïssant les Chrétiens tant par principe de religion, que par préjugé d'éducation (1). C'est un triomphe,

(1) Ces Arabes nous haïssent aujourd'hui sans savoir pourquoi. Mais leurs pères le savoient bien. Les guerres les

un acte méritoire pour un Arabe que de répandre le ſang d'un Européen. Ils ne s'épargnent pas davantage entre eux ; & il eſt rare qu'une nation ne ſoit pas en guerre avec ſes voiſins, & qu'un Arabe ſans défenſe ſoit en ſûreté parmi ſes ſemblables à quelques lieues de ſa tente. Le peu que j'ai vu juſqu'à préſent m'a confirmé ces rapports. La *Calle*, principal comptoir de la Compagnie royale d'Afrique, a fermé ſes portes, & s'eſt barricadé pour éviter toute communication avec les Maures du dehors infectés de la peſte. Ceux-ci irrités & jaloux de voir les Chrétiens échapper à une maladie qui humilie le Muſulman, parce qu'il la regarde comme une punition du ciel, font tout ce qu'ils peuvent pour introduire

---

plus injuſtes auxquelles le fanatiſme donnoit le nom de *ſaintes*, portées tant en Orient qu'en Afrique, ont révolté contre nous d'immenſes nations qui ne nous avoient fait alors d'autre mal que celui de ſuivre la religion de *Mahomet*, tandis que nous ſuivions celle de Jéſus. Ces entrepriſes firent répandre beaucoup de ſang, & ſe terminèrent par nous attirer, de la part des nations offenſées, une haine bien méritée. Le nom *Chrétien* eſt reſté pour toujours en exécration dans les différentes contrées du Levant, dans la Syrie, l'Arabie, la Perſe, l'Arménie, l'Égypte, la Barbarie, &c. Les pères ont tranſmis cette haine à leurs enfans. En paſſant d'une génération à une autre la cauſe en a été oubliée, mais la haine eſt reſtée. C'eſt ainſi que nous payons aujourd'hui les fautes commiſes par nos pères il y a plus de ſix cens ans.

la contagion parmi nous. Ils viennent enterrer à nos barrières des cadavres pestiférés, & jettent par-dessus les murs des lambeaux trempés dans des bubons pestilentiels. La nation dont nous avons le plus à souffrir, est celle des *Nadis* nos voisins & nos plus cruels ennemis. Ils ne se contentent pas de nous tendre des pièges secrets, ils nous attaquent encore à force ouverte. Il y a quelque temps qu'ils ont enlevé près de deux cens bœufs du troupeau que tous les jours on est obligé de conduire dans les pâturages des environs, & que l'on entretient pour la nourriture de la Calle. Peu auparavant ils avoient mis le feu à nos barrières pendant la nuit; ils s'y tiennent souvent cachés, & tirent sur le premier Chrétien qu'ils apperçoivent.

Ces circonstances sont alarmantes, sur-tout pour moi qui ai envie de courir le pays. Malgré cela, je prends patience, & j'espère qu'en me mettant peu-à-peu au fait des moyens d'éviter la contagion & de voyager avec sûreté, je pourrai risquer quelques courses. Il me semble que les nations qui apportent leurs grains à la Calle, & qui fréquentent les Européens, doivent être un peu plus traitables. C'est par elles que je commencerai : mais je vous avoue que tous ces Arabes ont une figure & un accoûtrement qui m'épouvantent. Il faudra bien cependant que je m'y accoutume; car mon dessein n'est pas de m'arrêter en Afrique sur un stérile

rocher où trois cens hommes, tant Corſes que Provençaux, travaillent pour enrichir le Négociant françois.

Notre traverſée a été des plus heureuſes. Je n'ai pu cependant, en m'éloignant des côtes de Provence, me défendre d'un ſentiment pénible & douloureux. Mes yeux ſe mouillèrent de larmes en parcourant cette vaſte étendue de mer qui alloit me ſéparer de nouveau de mes parens & de mes amis. Mais à meſure que notre bâtiment approchoit des côtes d'Afrique, que l'on m'avoit dépeintes comme ſtériles & ſablonneuſes, j'éprouvois un plaiſir inexprimable : j'appercevois par-tout des collines couvertes de verdure, des payſages rians, des plaines immenſes émaillées de fleurs. J'en tirai un bon augure; & à peine débarqué, je voulois courir les champs, ſans ſonger à prendre aucune nourriture, & à me délaſſer des fatigues de la navigation. En mettant pied à terre, je trouvai, dès le premier pas, l'*Anthyllis barba jovis*, le *Spartium monoſpermum*, le *Paſſerina hirſuta*, le *Chamærops humilis*, & pluſieurs autres plantes rares que je me hâtai de cueillir, comme ſi j'euſſe craint de ne plus revenir en cet endroit. Ce fut ainſi que je pris poſſeſſion du pays au nom de la Botanique, & que je rendis mes premiers hommages à la Flore Africaine. Je me préſentai devant le Gouverneur de la Calle, un paquet de plantes à la main, plus

occupé de mes richesses que des bienséances que j'avois à remplir : je ne causai pas moins de surprise aux François qui vinrent à notre rencontre, qu'à quelques Maures que la curiosité avoit attirés sur le rivage. Ces côtes incultes & sauvages qui n'inspirent que la tristesse & l'ennui à tous ceux qui y débarquent, me parurent alors le plus beau jardin de la Nature.

Que d'objets dignes de l'attention d'un observateur dans ces contrées barbares, soit qu'il la fixe sur la fertilité d'un sol abandonné à ses seules productions, sur les coutumes & les mœurs des habitans, ou sur la vie errante & oisive des Maures ou *Arabes-Bédouins* (1) ! Je vous promets par la suite, des détails sur ces divers articles ; mais j'ai encore trop peu vu, & d'une manière trop générale, pour particulariser mes idées sur ces différens objets.

J'ai l'honneur d'être, &c.

---

(1) Les habitans de la Barbarie portent plusieurs noms. On appelle *Maures*, ceux qui habitent les côtes ; *Arabes*, ceux qui sont plus enfoncés dans les terres ; *Arabes-Bédouins* ou *Bérébères*, ceux qui mènent une vie errante, & qui souvent ne vivent que de rapines : enfin, l'on nomme *Cabailes* les hordes qui cultivent la terre, & nourrissent des troupeaux.

LETTRE II.

Au même.

J'ÉPROUVE ici, mon cher Docteur, le sort de Tantale au milieu des eaux. La plus belle végétation couvre toutes ces côtes; mais la contagion & les guerres civiles m'obligent à borner mes courses dans les environs de la Calle. Quoique je m'écarte peu, que je ne marche jamais seul & sans armes, je ne suis point, malgré cela, à l'abri des dangers. Les Maures, trop lâches pour nous attaquer en face, cachés dans les buissons ou derrière les rochers, nous attendent au passage, & nous saluent, lorsqu'ils le peuvent, de quelques coups de fusils.

Je me bornerai donc, dans cette lettre, à vous entretenir du Comptoir que j'habite, du caractère de ceux qui le composent, & de la manière dont cette place est dirigée & gouvernée. J'affligerai votre ame par le tableau que j'ai à vous tracer; votre humanité gémira sur les maux de toute espèce auxquels le mercenaire est exposé sur ces côtes barbares; & votre cœur formera des vœux pour voir à jamais anéanti un commerce qui fait le déshonneur de la France, occasionne tous les ans la mort d'un grand nombre de personnes, & offre

une retraite à une foule de scélérats qui, par la dissolution de leurs moeurs, remplacent les crimes qu'ils ne peuvent commettre ici avec impunité.

Vous chercheriez inutilement *la Calle* sur la plupart des cartes géographiques : vous y trouverez le *Bastion de France*, quoiqu'en ruines depuis près d'un siècle ; & bien des Géographes modernes vous apprendront encore que cet ancien comptoir est défendu par une bonne garnison de trois à quatre cens hommes. Il n'étoit éloigné de la Calle que de trois lieues. Les mortalités annuelles occasionnées par les grands lacs qui l'environnoient, obligèrent les François à l'abandonner. Les maladies furent si meurtrières un certain été, que de plus de quatre cens hommes, il n'en resta que six.

La Calle, à trente-six lieues ouest de Tunis, est bâtie sur un rocher stérile de très-peu d'étendue. C'est aujourd'hui le principal comptoir de la Compagnie royale d'Afrique. Un Agent, auquel l'on donne le titre de Gouverneur, & une quinzaine d'Officiers subalternes en ont la direction. Les Maures sont exclus de cette place, excepté quelques-uns que l'on y reçoit comme otages, ou qui sont employés à des travaux manuels. Les habitans sont au nombre de trois à quatre cens, la plupart Corses ou Provençaux. Les uns sont chargés de la pêche du corail. D'autres, avec le titre de soldats, escortent un troupeau de boeufs, & le conduisent tous les

jours aux pâturages des environs. Souvent ces mêmes soldats, convertis en *charretiers*, vont dans les forêts voisines couper le bois nécessaire pour le chauffage ou la construction; les autres ouvriers portent le nom de *frégataires*. Ils sont destinés aux travaux intérieurs de la place, comme à charger les bâtimens, à transporter le blé dans les magasins, à nettoyer le port, &c. La Calle est encore munie d'autres ouvriers nécessaires, de boulangers, de serruriers, de maçons, &c. Tous ceux qui habitent ce comptoir sont nourris, logés & stipendiés par la Compagnie.

Excepté les magasins, le logement du Gouverneur & celui des principaux Officiers, les autres bâtisses ne consistent qu'en une soixantaine de baraques à un seul étage. La Calle, défendue de trois côtés par la mer, l'est encore du côté de la terre par un mur suffisant pour nous garantir des insultes des Maures, qui n'ont d'autre artillerie que leurs fusils. Le port est dominé par une quinzaine de pièces de canon. Il est petit, peu profond, très-dangereux par certains vents qui y introduisent les vagues avec un fracas effrayant. L'entrée est environnée de rochers à fleur-d'eau, où nombre de bâtimens sont venus se briser.

Les femmes, destinées à consoler l'utile citoyen dans ses travaux, à adoucir par l'aménité de leurs mœurs celles de l'homme grossier; les femmes sont

exclues de là Calle. Si quelquefois le Gouverneur a obtenu la permiſſion d'y conduire la ſienne, il en eſt preſque toujours réſulté des troubles, des ſéditions, qui ne lui ont pas permis de la garder long-temps. En ſe déterminant à paſſer dans ce pays, il faut ſe réſoudre à rompre les plus doux liens de la nature, pour vendre ſes bras, & ſouvent même ſacrifier ſa vie au ſervice d'une Compagnie qui s'inquiète peu de ce que l'on ſouffre pour elle.

La privation de femmes porte dans tous les eſprits la triſteſſe & l'ennui. Des étrangers diviſés par des intérêts particuliers, jaloux les uns des autres, obligés à ſe réunir par déſœuvrement, à ſe déteſter par envie, n'étant rapprochés par aucune ſorte de liens, ni diſtraits par aucun délaſſement, ne formeront jamais une ſociété amicale, dont l'union & les agrémens puiſſent dédommager de l'abſence des femmes. Il réſulte de-là une monotonie accablante, un ennui difficile à ſupporter, des deſirs ardens de repaſſer en France, & de ſe réunir au ſein de ſa famille & de ſes amis : il réſulte, parmi le peuple, les vices les plus abominables, une entière corruption de mœurs, l'abandon aux plus honteux déſordres, & des horreurs dont on ne peut avoir idée que dans ce pays. Mais que faire, dira-t-on, ſi cet établiſſement ne comporte pas d'y ſouffrir de femmes ? Que faire ! Il le faut réformer, ou l'abandonner tout-à-fait. Faut-il, pour

favoriser une Compagnie de commerce, peupler la Calle d'habitans plus coupables peut-être que ceux de Sodome & de Gomorrhe ! Faut-il arracher des pères à leur famille, des enfans à leurs parens, pour en faire des monstres en Barbarie !

A ce premier inconvénient ajoutez, mon cher Docteur, l'air mal-sain du pays, corrompu chaque été par les exhalaisons de trois grands lacs, qu'il seroit facile de dessécher en les faisant communiquer avec la mer dont ils sont peu distans. Ce travail, il est vrai, occasionneroit quelques dépenses à la Compagnie ; mais à combien d'hommes il conserveroit la vie ! Quand le temps des maladies arrive, & j'ai actuellement sous les yeux ce cruel tableau, l'hôpital, en peu de jours, est plein de malades. Une fièvre ardente circule dans les veines de ces infortunés ; en moins de quatre jours leur existence est terminée. Ces symptomes effrayans, l'air brûlant & lourd que l'on respire, le son continuel d'une cloche lugubre, les hommes frappés de mort à la fleur de l'âge, tout jette l'effroi dans les esprits. L'on ne parle, l'on ne s'entretient que de morts & de mourans ; chacun craint pour soi, & celui qui est en santé, semble n'en jouir que pour ressentir plus vivement les peines de l'esprit. Combien l'imagination effrayée n'en a-t-elle pas précipité dans le tombeau !

Jugez, d'après cela, mon cher Docteur, de ce

que doivent être les habitans de la Calle. Il se fait de temps en temps des recrues à Marseille pour peupler ce comptoir que les maladies & l'abandon fréquent de ses habitans oblige à renouveller. La Compagnie reçoit indistinctement tout ce qui se présente, sans examen, sans information. Pour être admis, il suffit d'avoir des bras. Si elle ne vouloit que des honnêtes gens, la Calle seroit déserte, & elle le seroit pour long-temps. L'honnête homme ne s'expatrie point pour gagner peu & risquer beaucoup. Aussi cette place n'est-elle habitée que par des hommes sans asyle, sans établissement, sans ressources; des hommes, la plupart flétris par la Justice ou poursuivis par les loix; des hommes perdus par le libertinage, la débauche, sans principes de religion, sans le moindre sentiment de probité. On en a vu de la troupe de Gaspard de Bèze, chef de voleurs exécuté à Aix il y a quelques années; on en a vu dont les épaules attestoient les mœurs & la conduite; enfin j'en connois un à qui l'on écrivit cette lettre caractéristique : *Je t'apprends, mon ami, que tu as été rompu vif à Aix il y a huit jours.* Vous serez peut-être curieux de savoir comment il est possible de vivre en sûreté au milieu d'une troupe d'hommes de cette nature. Ces scélérats n'ont point ici d'occasions fréquentes de se livrer au crime. D'ailleurs, aucune mauvaise action ne peut être impunie. Le criminel est

renfermé en une double barrière ; la mer d'un côté, sur laquelle personne ne peut s'embarquer sans l'aveu du Gouverneur ; la terre d'un autre côté, où il est impossible d'errer seul sans être égorgé par les Maures.

Excepté les grands crimes, les autres actions sont presque impunies à la Calle. Le Gouverneur n'y a que l'ombre de l'autorité. Il est forcé de ménager cette canaille toujours prête à se révolter. Il ne punit le particulier qu'autant que celui-ci n'a point de parti pour le soutenir, & cette punition se borne à la prison, ou à être renvoyé en France par le premier bâtiment : si, arrivé à Marseille, le coupable a envie de repasser, il suffit qu'il se présente au bureau de la Compagnie sous un autre nom. Plusieurs sont revenus à la Calle à l'aide de cet artifice, en se moquant de l'autorité du Gouverneur & de ses menaces. Il y a plus ; les fautes deviennent une spéculation d'intérêt pour ceux qui ont envie de retourner dans leur patrie. La Compagnie a coutume de faire payer le passage & la quarantaine à tous ceux qui reviennent en France. On leur retient à la Calle sur leurs modiques salaires la somme nécessaire ; & ceux qui ne peuvent la donner sont forcés de rester, ou de commettre des fautes assez graves pour que le renvoi devienne une punition. Dans ce cas, argent ou non, on les fait embarquer.

Il y a, à la Calle, plusieurs postes où l'on fait une garde continuelle. Les soldats de faction sont tenus de sonner & de répéter toutes les heures. De l'autre côté du port, hors de la place, est une éminence sur laquelle l'on a bâti un moulin assis sur une tour, & défendu par quelques pièces de canon. C'est de-là que l'on observe tout ce qui se passe au-dehors, & que le soldat de faction, à l'aide d'un porte-voix, en donne avis aux habitans de la Calle. Il a soin également d'annoncer tous les cavaliers qui arrivent, ainsi que les bâtimens qu'il découvre en pleine mer. Cette coutume me transporte souvent en idée au temps de ces preux Chevaliers, de ces héros si célèbres dans nos vieux romans, dont l'arrivée étoit annoncée, du haut des châteaux, au son du cor ou de quelqu'autre instrument.

Pour compléter ce que j'ai à vous dire sur la Calle, ce feroit ici le lieu de vous entretenir du commerce de la Compagnie, & de la manière dont se fait la traite avec les Maures. Comme il me manque encore quelques renseignemens sur cet article, j'en ferai le sujet de ma première lettre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE III.

Au même.

Je me propofois, mon cher Docteur, de vous entretenir dans cette lettre du commerce de la Compagnie d'Afrique fur ces côtes; mais je préfère vous rapporter un fait arrivé à la Calle il y a quelques années, & dont je viens d'apprendre les détails par le Gouverneur de cette place.

Si la privation de femmes eft un tourment pour les habitans de la Calle, le fort des hommes dans ce pays de malédiction n'eft pas moins une fource d'inquiétudes & d'alarmes pour les femmes que leurs maris font forcés de laiffer en France. Il y a quelque temps qu'un pauvre ouvrier de Marfeille, réduit à la mendicité, faute d'occupation, fe détermina à paffer à la Calle, & à fe féparer d'une femme dont il étoit tendrement aimé. Il fe garda bien de lui donner fur ce pays des détails qu'il ignoroit peut-être lui-même: mais celle-ci ayant été long-temps fans recevoir des nouvelles de fon mari, foit que fes lettres fe fuffent égarées, ou qu'il eût négligé de lui écrire, s'informa partout du féjour de la Calle. Ce qu'elle en apprend augmente fes inquiétudes; & ne pouvant réfifter

aux vives alarmes de sa tendresse, elle demande avec instances qu'il lui soit permis d'aller se réunir à lui. Cette grace lui est constamment refusée. Dans cette extrémité, elle a recours au seul expédient que lui suggère son amour. Elle déguise son sexe sous l'habit d'un ouvrier, se présente au bureau, & se fait enregistrer au nombre des passagers. Pendant la traversée, qu'elle supporta avec un courage héroïque, sa figure, sa jeunesse intéressèrent en sa faveur le capitaine & tous les gens de l'équipage. L'on plaignoit bien sincérement le sort de ce pauvre jeune homme réduit à aller habiter un pays si dangereux, sur-tout pour les jeunes gens & les tempéramens délicats. Ces discours étoient, pour cette femme, autant de coups de poignard. Oubliant le danger pour elle-même, elle ne songeoit qu'à celui auquel son mari étoit exposé, & dont peut-être il étoit déjà la victime.

Enfin le bâtiment est sur le point de toucher aux côtes d'Afrique, & de mouiller à *Bonne* par la direction des vents. Tandis que cette femme étoit occupée à chercher dans sa malle quelques effets nécessaires au débarquement, des matelots reconnoissent des habillemens de femme parmi ses hardes, & cette découverte donne lieu à des conjectures que sa figure confirmoit si bien. Les soupçons deviennent certitude. Reconnue pour femme, elle auroit eu beaucoup à souffrir de la brutalité des

matelots, si le capitaine, auquel elle fit l'aveu de ses projets, ne l'eût prise sous sa sauve-garde.

Au premier vent favorable, le bâtiment mit à la voile pour la Calle, où il arriva très-heureusement. Le capitaine se présente devant le Gouverneur de cette place avec cette fidelle épouse: elle ne peut répondre à aucune question avant de savoir si son mari est encore existant. Elle apprend qu'il vit, qu'il va paroître. Cette nouvelle la comble de joie: elle respire à peine. Le Gouverneur envoie chercher cet époux chéri, & veut jouir du spectacle de cette entrevue. Le mari paroît. Il est d'abord interdit, en voyant un jeune ouvrier lui sauter au cou, le serrer dans ses bras, & ne pouvoir proférer aucune parole par l'abondance de ses soupirs. On lui dit que c'est sa femme; il la reconnoît, mais à peine peut-il en croire ses yeux. Livrés l'un & l'autre aux mouvemens de la plus vive tendresse, ils veulent parler; mais leurs discours sont sans suite, interrompus à chaque instant par leurs caresses réciproques. Leurs yeux mouillés de larmes n'apperçoivent plus les spectateurs, en qui cette scène attendrissante excite une émotion délicieuse (1). Le Gouverneur leur donna un logement particulier.

---

(1) Je suis repassé en France avec le Capitaine qui avoit conduit cette femme héroïque en Barbarie. Il m'a confirmé les détails que je viens de rapporter.

Le

Le mari, vaincu par la tendresse de sa femme, s'embarqua avec elle pour Marseille, où il trouva le travail qui lui manquoit.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE IV.

Au même.

Je reviens actuellement, mon cher Docteur, aux détails que je vous ai promis sur le commerce qui se fait annuellement sur les côtes de Barbarie.

Le principal commerce de la Barbarie est accordé exclusivement à une Compagnie établie à Marseille sous le nom de *Compagnie royale d'Afrique*. C'est à la pêche du corail que cette Compagnie doit sa première existence. Cette pêche fut long-temps la base & le fondement de son commerce. C'étoit une récolte dont le produit calculé étoit réputé invariable, qui seul procuroit & la rentrée des dépenses que nécessite un grand établissement, & les bénéfices qu'il doit donner : mais alors la pêche étoit constamment abondante & belle, les frais d'exploitation étoient beaucoup moindres, les débouchés autant & peut-être plus avantageux; & quelque révolution qu'éprouvassent les autres branches du

commerce de la Compagnie; la pêche du corail suffisoit pour la maintenir, sinon dans un état florissant, au moins dans cet état d'équilibre & de solidité dont une Compagnie de commerce ne doit jamais sortir. Depuis un certain nombre d'années cette pêche a toujours été en décroissant. Aujourd'hui elle est à un tel degré de pénurie, les qualités sont si foibles, si minces, que la situation de la Compagnie est totalement subordonnée au commerce des grains & de la laine, auquel elle joint celui des cuirs & de la cire, quoiqu'elle retire un bien foible profit de ces derniers articles.

La laine, l'orge & le blé sont les denrées sur lesquelles la Compagnie gagne le plus: elle achète ces marchandises avec des piastres d'Espagne rognées. Elle enlève sur chaque piastre la valeur d'environ 15 sols, & les fait passer en Barbarie pour le prix de 5 livres, piastres entières, & 2 liv. 5 s. la demi-piastre. Cette spéculation ne laisse pas que de donner un profit assez considérable, qui monte à environ dix pour cent. Les principaux comptoirs de la Compagnie sont à *la Calle*, à *Bonne*, à *Tabarque* & au *Collo*, dont j'aurai occasion de vous entretenir par la suite.

Cette Compagnie s'est établie sous Louis XIV. Son principal comptoir étoit d'abord au *Bastion de France*, à l'extrémité orientale du royaume d'Alger. Elle avoit le double objet de la pêche du corail &

du commerce des grains qu'elle partageoit alors avec une Compagnie Angloise établie à la Calle. Les Anglois faillirent, & le commerce resta exclusivement aux François.

Par-tout où les Européens ont pénétré, attirés par l'appât du gain, par-tout où ils ont offert à des naturels, souvent à demi-sauvages, leur amitié & des liaisons de commerce, par-tout ils sont presque devenus despotes, & n'ont payé que par des trahisons & des crimes la confiance qu'on leur a accordée. C'est ainsi que les Espagnols se sont établis en Amérique, les Anglois, les Hollandois, les François dans les Indes & dans les différentes parties du globe. Batavia, le Pérou, Madagascar en sont encore aujourd'hui la preuve. Si quelques-unes de ces nations ont été épargnées, au moins les a-t-on rendues tributaires; & bien loin de payer le droit de commercer chez elles, le marchand européen a exigé d'être récompensé pour traiter avec humanité ces peuples auxquels il ne demandoit d'abord que des échanges paisibles.

Il n'en est pas ainsi, mon cher Docteur, du commerce établi avec les Maures sur les côtes de Barbarie. Si le Négociant dans les Indes & en Amérique est fier & despote, en Afrique il est bas & rampant. Il paie, & il paie très-chérement le droit d'acheter les productions de ce riche, mais trop inculte pays. C'est principalement sur la Compagnie d'Afrique

que tombent les plus fortes exactions. Les Puissances Barbaresques ne lui accordent le privilège exclusif de leur commerce qu'à raison d'un tribut annuel, & la forcent de prendre leurs denrées au prix qui leur est offert par d'autres marchands interlopes, quoique la Compagnie paie en tributs ce que ceux-ci paient en augmentation.

Pour avoir la liberté de faire pêcher le corail sur les côtes du royaume d'Alger, & obtenir le commerce exclusif des grains, de la laine, de la cire & des cuirs dans ses différens comptoirs, la Compagnie paie chaque année au Dey d'Alger environ 100000 livres, & s'oblige de lui envoyer deux caisses du plus beau corail. Les droits que le Bey de Constantine retire du blé qu'il fait vendre à *Bonne*, lui rendent près de cent pour cent, & on lui paie pour la laine 4 liv. 10 s. par quintal.

D'un autre côté, *la Calle* s'est soumise à payer aux différentes tribus Arabes qui l'avoisinent, des revenus annuels sous le nom de *Lismes*; les nations qui les reçoivent sont appelées *Lismataires*. La Compagnie donne au chef *de la Mazoule* une demi-piastre (2 liv. 5 s.) sur chaque mesure de blé, & un quart de piastre pour chaque mesure d'orge. Les autres hordes retirent également un tribut relatif aux denrées qu'elles apportent; l'on paie aux *Merdass* 500 livres, quoique le commerce n'ait plus lieu avec eux à la Calle, & que le Bey de Constantine

les oblige de porter leur blé à *Bonne*, ſur lequel il gagne à ſon tour; aux *Nadis* 1600 livres, & ainſi par proportion à pluſieurs autres nations. Par un nouvel arrangement fait avec le Bey de Tunis pour établir la pêche du corail dans ſes mers, ce Bey doit, par la ſuite, retirer annuellement près de 27000 livres. Le comptoir du *Collo* a également des droits à payer au *Jument*, ou tribunal de juſtice.

Ces tributs, quoiqu'exorbitans, ſont dans le droit des gens, & n'ont rien qui puiſſe humilier le Négociant. Tout peuple, tout Souverain peut bien ne permettre chez lui le commerce aux nations étrangères qu'en les ſoumettant à certains impôts, & cette coutume eſt reçue par-tout en Europe; il n'y a que dans les Indes & dans l'Amérique où le Négociant, profitant de la foibleſſe & de la trop grande confiance de ces peuples étrangers, contre tous les droits divins & humains, les a rendus ſes tributaires.

Mais ce qui avilit le Négociant européen ſur ces côtes, c'eſt le ſouverain mépris qu'il lui faut eſſuyer de la part des Maures; ce ſont les vexations & les injuſtices qu'il lui faut ſupporter pour y continuer un commerce tranquille. Les habitans de la Calle y ſont le plus expoſés. Lorſque les Maures ſe préſentent, il faut leur diſtribuer du pain, de l'huile, du ſel, & bien d'autres objets qu'ils exigent avec

fierté. Si, fatigué de leurs demandes, on leur refuse la moindre chose, ils font des menaces qu'ils exécutent presque toujours, & avec d'autant plus de confiance, qu'ils sont certains de l'impunité. Le mécontent se cache derrière un buisson, dans quelque défilé, & le premier Chrétien qui se présente est victime de son ressentiment. D'ailleurs il n'est pas difficile à un Maure de mettre la nation entière dans ses intérêts; de sorte qu'au lieu d'un ennemi, l'on en a cent à craindre. Il faut alors parler d'accommodement, appaiser les mécontens, & les traités de paix finissent toujours par tout accorder aux Maures. Malgré cela, l'on n'est pas plus en sûreté. C'est, au contraire, quand les Maures nous voient sans défiance, qu'ils nous attaquent avec plus de succès. Ils commencent leurs hostilités par enlever une partie de notre troupeau, qui ne nous est rendue qu'aux conditions les plus humiliantes.

Enfin, mon cher Docteur, pour achever de vous prouver combien le nom françois est méprisé sur ces côtés, il suffit de citer *la loi du sang*. Si un Maure tue un Chrétien hors le temps de guerre, il doit payer 300 piastres, qu'il ne paie jamais; si au contraire un Chrétien tue un Maure, même pour sauver sa vie, la Compagnie est tenue de payer 500 piastres, dont on ne lui fait pas grace d'un denier. Voilà donc le sang maure, ce sang impur & féroce, évalué près de moitié plus que

celui des chrétiens! Et ce font des François qui ont figné ces honteufes loix! Non, ce ne peut être que la main avide du Négociant. Les Maures, qui profitent de tout pour nous piller, fouvent affaffinent un d'entre eux, en dépofent fecrètement le cadavre aux environs de la place, accufent les Chrétiens de ce meurtre, & les obligent à payer.

Il fuit de-là qu'il faut tout fouffrir des Maures, tout leur accorder, oublier les infultes, fupporter leurs mépris, & recevoir de ces barbares des loix iniques & aviliffantes. Par exemple, ne ferez-vous pas furpris, mon cher Docteur, que la Compagnie n'ait pas le droit de nommer fes *Truchemans*? Il appartient aux Maures, qui ont toujours foin de choifir celui d'entre eux qu'ils connoiffent le plus propre à trahir les Chrétiens.

Le Bey de Conftantine s'eft obligé, par traité, à fecourir les Chrétiens dans tous les cas; toutes les fois qu'il le fait, il en réfulte quelque nouvel impôt; il eft même quelquefois le premier à exciter des troubles, afin de fe rendre néceffaire, & de faire payer chérement les fecours qu'il accorde. Lorfque l'on obtint un chef pour contenir les Maures de la Mazoule, ce Bey, à caufe de quelques divifions, envoya un camp de 500 hommes pour rétablir le bon ordre; mais il exigea de la Compagnie une piaftre par homme, qu'il fallut payer. Il n'y avoit pas trop à fe récrier. Mais l'année

ſuivante il réclama les 500 piaſtres d'*uſance*; & n'oſant fonder ce tribut ſur les ſecours qu'il avoit accordés, il l'établit pour le paſſage de la rivière *des Ceibas*, ſur la route de *Bonne*, quoiqu'il n'y ait ni pont ni bateau, & que les Chrétiens n'y paſſent que très-rarement, à moins qu'ils n'aillent à *Bonne* par terre. Pour avoir la paix, l'on ſe décida à payer, & ce droit eſt reſté. A ce trait je pourrois en ajouter beaucoup d'autres de cette nature; mais je crois vous en avoir aſſez dit pour vous donner une idée du commerce que l'on fait avec les Maures.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE V.

Au même.

JE n'ai pu, mon cher Docteur, réſiſter plus long-temps: malgré la contagion, malgré les guerres civiles, malgré les repréſentations du Gouverneur de la Calle & des autres officiers, j'ai franchi nos barrières. Je voyois avec regret le printemps s'écouler, & les fleurs diſparoître avec lui. Quoique nous ne ſoyons encore qu'à la fin de mai, le ſoleil eſt déjà ſi brûlant, qu'il eſt impoſſible, dès neuf

heures du matin, d'en ſupporter les ardeurs. Voilà cependant plus de quinze jours que je cours les aventures, dans un coſtume non moins ridicule que celui du célèbre Robinſon; vous allez en juger. Pardeſſus une paire de pantalon & une veſte légère, je porte l'habillement Arabe. C'eſt une eſpèce de grand manteau blanc à capuchon, qui tombe juſques ſur les talons; il eſt d'une ſeule pièce, ſans couture, fermé pardevant, & orné de franges de ſoie aux extrémités, ſur la poitrine & aux pointes du capuchon. Cette dernière partie eſt fixée ſur la tête par une groſſe corde de poils de chameaux de pluſieurs aunes de long. Elle remplace chez les Maures le turban des Turcs. Pour me garantir du ſoléil, je porte, outre cela, un énorme chapeau de feuilles de palmier, dont pluſieurs chefs Arabes ſont uſage pendant l'été. C'eſt ainſi qu'à demi-Maure, à demi-Chrétien, je parcours les ſables brûlans de la Barbarie. Peu à peu ma figure prend la teinte rembrunie de celle des Africains, & il ne me manqueroit qu'une barbe touffue, les jambes & les bras nuds pour être tout-à-fait méconnoiſſable. Quoique je n'en veuille qu'aux plantes & aux inſectes, je marche cependant toujours armé en guerre, à la manière des Arabes. Une groſſe ceinture de cuir garnie de bonnes cartouches, une paire de piſtolets, une eſpèce de poignard, un ſabre & un fuſil, tel eſt à-peu-près l'armure de

tous les Arabes. En cet équipage, je me présente hardiment devant les tentes des Maures, accompagné d'un domestique & de deux Maures que j'ai emmenés avec moi de la Calle, où ils ont appris à parler un peu *provençal*. Je ne me fie cependant ni à mon courage, ni aux armes que je porte. J'ai soin, avant de pénétrer dans le pays, de m'informer exactement par mes truchemans, si la nation que nous allons visiter est en liaison de commerce avec la Calle, si elle est soumise à quelque chef, si un Chrétien peut y paroître avec sûreté, & sur-tout si la peste n'y fait point de ravages; je ne me hasarde que d'après leur réponse, & jusqu'à présent je n'ai encore éprouvé aucune sorte de danger, quoique sur l'article de la peste, les Arabes soient peu fidèles dans leurs récits.

Comment, mon cher Docteur, vous peindre les impressions confuses & opposées que j'ai éprouvées à la première vue de ces hordes Arabes? Je n'étois qu'à une demi-portée de fusil d'une trentaine de tentes, je me disposois à y pénétrer, lorsque j'appris que la peste s'y étoit déclarée depuis huit jours. Pour éviter le danger de la communication, sans aller plus avant, je descendis de cheval à l'endroit même où nous nous trouvions, ayant besoin d'un peu de repos & de nourriture. C'étoit au bord d'un ruisseau où couloit une eau fraîche & limpide; des buissons de lauriers-roses, de

térébinthe & de myrthe formoient un ombrage agréable; & ce payſage, terminé par des collines couvertes de la plus belle végétation, étoit animé par de nombreux troupeaux qui paiſſoient au loin. Ainſi la Nature, en m'offrant le tableau riant de ce ſéjour paſtoral & champêtre, diſpoſoit mon cœur à la joie, & me tranſportoit en idée dans cet heureux temps où les hommes étoient tous bergers, & ne connoiſſoient de véritables richeſſes que les biens de la terre & le produit de leurs troupeaux. Occupé de ces idées, parcourant des yeux toutes les beautés de ce payſage, les fixant particuliérement ſur les tentes baſſes & enfumées des Arabes, j'en vis tout-à-coup une douzaine diriger leurs pas vers moi. Je vous l'avoue, mon cher Docteur, à la vue de ces hommes féroces, je ne pus me défendre d'un mouvement de frayeur, qui fit, en un inſtant, évanouir les idées qui m'occupoient ſi agréablement. Ils étoient tous armés; je craignis quelque attaque de leur part: mais je fus raſſuré par les Maures qui m'accompagnoient. Dès qu'ils furent à ma portée, je les ſaluai ſelon la coutume du pays, & je leur fis dire de ſe tenir à une certaine diſtance de nous, à cauſe de la contagion. Ils ne firent aucune difficulté de s'y ſoumettre. Ils s'accroupirent en cercle autour de nous, & cauſèrent pendant quelque temps avec leurs ſemblables. Ils me demandèrent ſi je voulois du laitage. Je l'acceptai

Aussi-tôt deux d'entre eux se détachèrent, & revinrent peu à près chacun avec une écuelle de bois pleine de lait. J'en bus avec plaisir; & malgré leur ton brusque, leur air presque toujours menaçant, je fus sensible à leur réception. Je leur en exprimai ma reconnoissance par mes gestes, & je leur distribuai un peu de poudre & de plomb qu'ils m'avoient demandés. Oubliant alors la peinture que l'on m'avoit faite de leurs mœurs, ou plutôt attribuant leur férocité au despotisme sous lequel ils gémissent, & peut-être à la fréquentation des Européens, avec lesquels ils peuvent avoir appris à être fourbes & méchans, je m'efforçois de me persuader, comme je l'avois cru jusqu'alors, que plus l'homme étoit près de la nature, plus il devoit être bon; je ne voyois plus en eux que ces patriarches de l'antiquité uniquement livrés aux soins de leurs troupeaux, & exempts de cette foule de nécessités inventées par le luxe. J'y voyois des hommes à qui j'étois redevable de l'hospitalité, puisqu'ils m'offroient leurs tentes pour asyle; & si je ne trouvois pas en eux cette politesse maniérée d'Europe, au moins croyois-je y voir une dure franchise, telle qu'elle doit être dans l'homme de la Nature. C'est ainsi que tout en raisonnant avec moi-même, & me laissant abuser par ce desir si attrayant de trouver dans tous les hommes un fond de bonté naturelle, je me livrois avec plaisir à

une erreur dont je n'eus par la ſuite que trop ſujet d'être détrompé.

Lorſque je les quittai, n'ayant point, par prudence, voulu entrer dans leurs tentes, ils m'accompagnèrent un demi-quart de lieue; en nous ſéparant ils me ſouhaitèrent, en leur langue, *bonheur* & *paix*. Inſtruit du ſens de leurs expreſſions, je les leur répétai avec attendriſſement, & je m'applaudiſſois que les premiers mots arabes que je prononçois, ſerviſſent à exprimer ma reconnoiſſance. J'ai éprouvé à-peu-près la même réception chez les différentes Tribus Arabes que j'ai parcourues juſqu'à préſent: je n'oſai, pendant les premiers jours, pénétrer dans leurs tentes, de peur de la peſte; comme le temps étoit très-doux, le ciel ſerein, je me faiſois tous les ſoirs arranger une petite cabane de feuillage, peu éloignée des tentes, & je paſſois la nuit étendu ſur le gazon où je goûtois un ſommeil auſſi tranquille que dans un lit bien délicat. Cependant, comme le danger, vu de près, ne fait plus d'auſſi fortes impreſſions, je me ſuis inſenſiblement accommodé des tentes des Arabes. J'y ſuis reçu tous les ſoirs, & j'ai l'honneur d'être admis à leurs repas.

Agréez les ſentimens d'amitié avec leſquels, &c.

LETTRE VI.

A M. T. L.

TANDIS, mon cher ami, que vous admirez les chef-dœuvres des grands maîtres au milieu des ruines de la célèbre Rome, je parcours les plaines des anciens Numides. Parmi ces contrées désertes & incultes, que de jouissances, que de richesses pour le Naturaliste ! que d'utiles leçons pour l'Observateur philosophe ! Vous cherchez les Romains chez les Italiens, & peut-être ne trouvez-vous plus dans leur figure, dans leur caractère, cette noble fierté, ces traits de majesté & de courage qui annonçoient en eux les maîtres de l'Univers. Je suis plus heureux que vous. Il me semble, dans chaque Arabe montagnard, reconnoître un Gétule ou un Numide : mais, puis-je me féliciter de ces traits de ressemblance dans un peuple qui a conservé la férocité & les mœurs des premiers habitans de ces contrées ? Qu'il est humiliant pour la nature humaine de voir presque toutes les nations dégénérer insensiblement des vertus de leurs ancêtres, & n'en perpétuer que les vices ! C'est cependant le tableau que nous offre l'histoire de tous les âges. Où trouver aujourd'hui les Sages de la Grèce, le

ſavant Egyptien, & les héros de l'ancienne Rome? Nous les chercherions inutilement dans leurs deſcendans, tandis que l'Aſiatique a conſervé ſa première molleſſe, & que le barbare Africain eſt encore altéré de ſang.

Que de figures dignes de votre pinceau j'ai déjà rencontrées parmi les Maures! Des yeux pleins de feu & de courage, un regard féroce, des traits mâles & fortement prononcés, le nez aquilin, des bras nerveux, la taille haute, la démarche fière, les jambes, les cuiſſes & les épaules preſque toujours à nu; tel eſt l'extérieur de la plupart des Maures. Ils ne ſont point naturellement noirs, malgré le proverbe, & comme le penſent pluſieurs écrivains; mais ils naiſſent blancs, & reſtent blancs toute leur vie, quand leurs travaux ne les expoſent pas aux ardeurs du ſoleil. Dans les villes les femmes ont une blancheur ſi éclatante, qu'elles éclipſeroient la plupart de nos européennes; mais les Maureſques montagnardes, ſans ceſſe brûlées par le ſoleil & preſque toujours à moitié nues, deviennent, même dès l'enfance, d'une couleur brune qui approche beaucoup de celle de la ſuie.

Leur habillement eſt intéreſſant à connoître. Je le crois de la plus haute antiquité. L'on m'a aſſuré que du côté du déſert de *Saara*, pluſieurs Arabes étoient parfaitement nus. J'en ai en effet rencontré quelques-uns qui n'avoient aucune eſpèce de

vêtement; d'autres qui ne portoient qu'un léger caleçon : mais le plus grand nombre ont un habillement plus ou moins détaillé, selon leur condition ou leur fortune. Les uns, ce sont les plus pauvres & par conséquent les plus nombreux, s'enveloppent d'une pièce d'étoffe de plusieurs aunes, qu'ils entortillent, chacun à sa manière, autour de leur tête & de leur corps. Cet habillement a été parfaitement bien décrit par M. de Fénelon, en parlant, dans son Télémaque, de la coutume des Bœtiens. *Leurs habits*, dit-il, *sont aisés à faire; car en ce doux climat on ne porte qu'une pièce d'étoffe fine & légère qui n'est point taillée, & que chacun met à longs plis autour de son corps pour la modestie, lui donnant la forme qu'il veut.* (*Liv. 8.*) D'autres ajoutent en dessous, soit une chemise semblable à celle de nos femmes, soit une tunique de laine sans bras qui leur descend jusqu'aux genoux. Les plus riches portent, outre cela, une espèce de *chappe à capuchon* assez semblable aux manteaux de nos hermites (1). La finesse de leurs habillemens est encore relative à leur fortune. J'ai vu plusieurs chefs Arabes revêtus d'étoffes de laine que j'ai souvent pris au premier aspect pour une très-belle mousseline, d'une blancheur éclatante. La laine de Barbarie a toujours été renommée par sa beauté.

(1) Voyez la Lettre V.

Les

Les femmes ont, pour s'habiller, la même pièce d'étoffe que les hommes ; mais elles l'arrangent un peu différemment. Elles en font une eſpèce de robe qui couvre chez elles pluſieurs parties découvertes chez les hommes. Les Maureſques portent, outre cela, quelques ornemens qui ne contribuent ſûrement pas à relever leur beauté. Elles ont les cheveux treſſés, quelquefois flottans ſur leurs épaules, tandis que les hommes ſont raſés, & ne conſervent dans le milieu de la tête qu'une flotte de cheveux; les oreilles, les bras, & les jambes des Maureſques ſont ornés de grands anneaux de fer; quelquefois elles y ajoutent des morceaux de corail. Coquettes à leur manière, au lieu de rouge, qui ſûrement n'embelliroit pas leur peau noire, elles emploient la poudre à canon mêlée avec de l'antimoine, pour tracer différentes figures ſur leur front & au-deſſus de leurs paupières. Les hommes s'en font autant aux bras, à l'eſtomac & au-deſſus des mains: je crois qu'il ſe mêle un peu de ſuperſtition dans ces caractères myſtérieux. Si, pour ſuppléer aux couleurs qui leur manquent, nos Européennes avoient à ſubir une opération auſſi douloureuſe que les Maureſques, je doute fort qu'elles vouluſſent avoir d'autres charmes que ceux de la nature. Les femmes Arabes, pour rendre ces marques ineffaçables, ſe percent la peau d'un grand nombre de coups d'épingles, & quand le ſang a

cessé de couler, elles appliquent leur poudre bien fine, & l'insinuent dans les pores ouverts de la peau par des frottemens réitérés. Ces marques alors sont ineffaçables, & dispensent les femmes de déposer tous les soirs leur beauté factice sur leur table de nuit. J'ai rencontré beaucoup d'enfans auxquels l'on avoit teint les ongles des mains en un rouge jaunâtre; mais cette couleur ne tient pas (1).

C'est parmi les Arabes errans des montagnes & du désert, que l'on reconnoît particuliérement le costume que je viens de vous décrire. Ceux qui habitent les villes varient davantage leur manière de s'habiller. Les uns vont la tête nue ou recouverte tout au plus d'une calotte rouge; d'autres portent le turban comme les Turcs, & une partie de leur accoutrement. Ils se servent de babouches, tandis que les montagnards vont toujours nuds pieds.

L'habillement des Maures est commun à presque tous les habitans de l'Afrique, jusques par-delà la Guinée, & même aux Arabes de l'Asie. Les amateurs de l'antiquité auroient de belles recherches à faire sur le costume des Africains & des Arabes Asiatiques. Ce qui me porte à croire qu'il doit être très-ancien, c'est que ces peuples ignorent absolument la variété des modes. Le fils ne s'aviseroit pas

(1) L'on emploie pour cet objet le suc d'une plante nommée *Henné*, *Lawsonia inermis*. L. Syst. veg.

de s'habiller autrement que ſon père; d'ailleurs quand il le voudroit, l'induſtrie eſt ſi bornée, que les ouvriers ſeroient fort embarraſſés s'il falloit changer la forme des habits, tout gênans qu'ils ſont.

Le logement des Maures eſt auſſi ſimple que leurs vêtemens. Ils n'habitent que des tentes, ou des cabanes formées de branches d'arbres & de roſeaux. La réunion de pluſieurs tentes ſe nomme *douare*. Il y a des douares de dix, quinze, vingt tentes, comme il y en a de plus de cent. Ces tentes ſe placent circulairement, afin de pouvoir, pendant la nuit, renfermer le troupeau dans leur milieu. S'il y a quelque eſpace vuide entre deux tentes, on le remplit par des brouſſailles & des épines, afin de fermer le paſſage aux bêtes féroces. La forme de chaque tente eſt à-peu-près celle d'un tombeau, ou de la carène d'un vaiſſeau renverſé, comme dit Saluſte en parlant des habitations des anciens Numides (1). Elles ſont baſſes, excepté celles des chefs, qui ont un peu plus d'élévation & d'étendue. La matière eſt en laine d'un tiſſu très-ſerré, teinte en noir ou en brun. La facilité de tranſporter ces ſortes d'habitations, fait que les Maures changent ſouvent de local, ſelon la ſaiſon ou ſelon leurs

---

(1) *Cæterum adhuc ædificia Numidarum agreſtium, quæ Mapalia illi vocant oblonga, incurvis lateribus tecta, quaſi navium carinæ ſunt.* Sall. Bell. Jugur.

besoins. Dans l'hiver ils choisissent, aux pieds d'une colline, une exposition au midi; ils se rapprochent pendant l'été, des pâturages & des sources d'eau.

L'inventaire de leurs meubles est bientôt fait. Ils ne connoissent d'autre lit que la terre sur laquelle les plus délicats étendent un peu de paille, une natte, ou un grossier tapis. Quelques vases de terre pour cuire & apprêter le *courcouçon*, une écuelle de bois pour puiser de l'eau & traire les vaches, une peau de bouc pour battre le beurre, deux petites meules portatives pour écraser le blé & le réduire en sémoule; voilà à quoi se borne toute leur batterie de cuisine.

Vous imaginez bien, d'après cela, que leurs repas ne doivent être ni somptueux, ni délicats. En effet, rien de plus simple & de plus frugal. Ils ne font par jour qu'un repas qui exige quelque apprêt. Hors de-là ils ne prennent rien, ou ils se contentent de quelques fruits ou racines sauvages. Les plus aisés font cependant deux repas qui ne consistent que dans le seul *courcouçon*.

Avant de vous expliquer comment les Maures font le courcouçon, il est essentiel de vous faire observer que le blé de Barbarie, peu différent du nôtre, ne donne cependant pas, comme celui de France, une farine pure, abondante & nutritive: mais il faut distinguer dans le grain la partie farineuse d'avec la partie dure. La première est en très-petite

quantité; elle se trouve ordinairement à la pointe du blé & dans son milieu. Cette farine fait de très-mauvais pain noir : aussi ne s'en sert-on point. On l'abandonne aux animaux, ou bien on la mêlange en petite quantité avec la partie dure. Les Maures ne connoissent point l'usage du pain. Ils écrasent le blé en grumeaux par le moyen de deux petites meules portatives, d'où il résulte une espèce de très-grosse *sémoule*, qu'ils nomment *courcouçon*. Quand ils veulent apprêter leur repas, ils entassent cette *sémoule* dans un vase de terre percé de petits trous, & placent ce vase en forme de couvercle sur la marmite où cuit la viande. Les vapeurs qui s'en élèvent pénètrent le grain & le gonflent. Cette opération finie, ils retirent *le courcouçon*, le mettent dans un autre vase large & plat supporté par un pied, comme celui de nos verres à boire. Cette nourriture leur tient lieu de pain; à mesure qu'ils la mangent, ils la démêlent avec un peu de bouillon, de lait, de beurre ou de miel. Pardessus le courcouçon ils placent la viande cuite, que chacun déchire avec les doigts : c'est ordinairement de la volaille, du chevreau, du bœuf ou du mouton.

Le *courcouçon* ainsi préparé, le chef de la tente, ou tout autre Maure d'un rang au-dessus des autres, s'empare du plat, mange le premier, & seul. Il se tient accroupi, & pose le courcouçon devant lui. Il en prend un peu avec les doigts, en forme

des balottes dans le creux de la main, & se les jette dans la bouche avec beaucoup d'adresse. Quand les chefs ont fini, le plat passe entre les mains de ceux qui viennent après, aux enfans, par exemple, qui ne mangent jamais avec leur père, ni même devant lui, au moins chez les Maures d'une certaine distinction. Les femmes mangent les dernières; elles n'ont que le reste des hommes, même celui de leurs propres enfans. Elles seules sont chargées des apprêts de ce repas. Les Maures, d'après les principes de leur religion, doivent, avant & après le repas, se laver les mains, la barbe & la bouche, mais beaucoup négligent cette cérémonie. Comme Musulmans, ils n'ont que l'eau pour boisson, qu'ils puisent avec une écuelle de bois, & dans laquelle ils boivent tour-à-tour. Ils ne refusent cependant point de vin quand on leur en présente, & qu'ils ne sont pas vus. J'en ai connu beaucoup qui même en buvoient avec excès.

Quand les Maures entreprennent des voyages de long cours, & dans des lieux où ils ne peuvent trouver l'hospitalité, ils emportent avec eux une certaine provision de *sémoule*, & quand la faim les presse, ils en forment, dans le creux de leurs mains, quelques balottes avec de l'eau; ce léger aliment leur suffit, & les soutient pendant de très-longues routes.

Il est d'autres Arabes dont la vie est encore bien

plus dure & plus misérable. Ce sont ces hordes indomptées qui n'habitent que les lieux inaccessibles. Elles n'ont aucune possession, aucun asyle fixe. Si quelquefois elles ensemencent une mince portion de terre, si elles ont des troupeaux, comme elles ne peuvent éviter de se fixer dans les plaines, elles ne tardent pas à être dépouillées. Ces malheureux se retirent alors dans des bois épais & impénétrables, dans les gorges affreuses des montagnes ou dans le creux des rochers. Ils vivent séparés les uns des autres, & sont obligés, pour ainsi dire, à brouter l'herbe des champs. Les fruits sauvages, les racines tendres, les jeunes pousses des plantes leur servent de nourriture. La plupart ont des armes à feu; c'est le plus précieux héritage qu'un père puisse laisser à ses enfans : ils pourroient s'en servir pour la chasse; mais comme ils ont beaucoup de peine à se procurer de la poudre & du plomb, ils les conservent pour défendre leur liberté. Ils préfèrent l'indépendance & la misère, à un genre de vie plus tranquille, & dont ils ne pourroient jouir qu'en se soumettant, comme les autres, au despotisme des Turcs. Ces Arabes sont les plus cruels de tous. Je ne serois pas éloigné de croire qu'il n'y ait parmi eux des anthropophages, tant ils sont affamés & avides de sang humain. Personne n'ose pénétrer dans les gorges de leurs montagnes. Les souverains du pays y ont quelquefois conduit des

camps aſſez conſidérables; mais ces entrepriſes n'ont jamais eu de ſuccès. Ou les troupes ont été égorgées dans les défilés, ou les Arabes ſe ſont diſperſés dans l'intérieur de leurs montagnes. Quelquefois ils deſcendent dans les plaines, & viennent dépouiller les nations voiſines. J'ai rencontré pluſieurs de ces Arabes. Leur figure eſt horrible. Ils ſont maigres, décharnés, couverts de lambeaux, & dégoûtans par leur mal-propreté. Ils n'inſultent les voyageurs qu'autant qu'ils ſont en force; mais comme ils vivent loin les uns des autres, lorſque l'on ne ſéjourne pas chez eux, & qu'on ne leur laiſſe pas le temps de ſe réunir, on peut, dans bien des endroits, paſſer ſans danger. Voilà, mon cher ami, des êtres bien différens de nous, bien éloignés des douceurs de la ſociété; mais je n'ai fait qu'eſquiſſer le tableau : il eſt ſi pénible de peindre l'homme méchant, que ma plume ſe refuſe à vous en tracer le portrait.

Je ſuis avec amitié, &c.

LETTRE VII.

Au même.

Je consens volontiers, mon cher ami, à vous donner sur la politesse & plusieurs autres usages des Maures, les renseignemens que vous me demandez. Je desirerois vous posséder avec moi; votre pinceau rendroit fidellement ce que ma plume ne peut que vous peindre très-imparfaitement.

Quoiqu'en apparence à demi-sauvages, les Maures ont cependant entre eux des signes reçus pour exprimer l'amitié & le respect, signes qui n'ont point parmi eux plus de vérité que parmi nous. Le salut le plus ordinaire, quand les Maures s'abordent, est de mettre la main droite sur la poitrine en inclinant la tête; ils se souhaitent, dans cette posture, le bonjour l'un à l'autre. Ils s'informent ensuite de la santé de leurs parens, en les nommant les uns après les autres, demandent des nouvelles *de la jument, du troupeau, de la tente, &c.* Si ce sont deux Maures de connoissance, ils s'embrassent en se baisant réciproquement le visage & l'épaule, ou bien ils se prennent la main & se la baisent alternativement. Dans la plus grande familiarité, & lorsque l'on se voit souvent, l'on ne fait que se toucher

la main de l'extrémité des doigts. Chacun ensuite porte ses propres doigts à la bouche, & les baise.

Lorsque les Maures abordent quelqu'un en dignité, un chef, un Bey, un Kaïde, ils lui baisent respectueusement la main. Une marque de faveur de la part d'un Grand, est de présenter le dedans de sa main aux sujets qui viennent lui rendre hommage, & qu'il veut distinguer des autres; ordinairement il ne présente que le dessus. Enfin, pour plus grande marque de soumission, on lui baise la tête, les épaules, le turban, les habits. Il en est même qui se prosternent, en posant un genou en terre. L'on n'aborde jamais les Grands sans quitter sa chaussure.

En voyage, quand deux Maures se rencontrent, ils se saluent, & se font toutes les questions que j'ai rapportées plus haut, sans s'arrêter, en continuant leur chemin, souvent en sens opposé; de sorte qu'il arrive qu'ils sont hors de la portée de s'entendre, avant qu'ils soient à la fin de leurs questions. Cela ne les empêche pas de les continuer.

Dans la conversation, leurs gestes sont vifs, expressifs, pleins de naturel & de graces. En les étudiant avec attention, il ne seroit pas difficile de saisir à-peu-près le sujet de leur entretien. Leurs accens sont forts, aigus. Le son de leur voix est sonore & s'entend au loin. L'habitude de vivre au milieu des champs, & de se parler de fort loin,

leur fait prendre dès l'enfance, la coutume de parler très-haut. J'ai remarqué que dans les villes leur voix étoit beaucoup plus adoucie, & que leurs accens blessoient moins les oreilles.

Les Maures n'attachent point aux rots l'idée de mal-propreté & d'intempérance que nous y attachions. Au contraire, quand quelqu'un rote ou éternue, l'on forme, comme chez nous, des vœux pour sa santé. *Saha*, lui disent-ils, *que cela vous fasse bien.* Ils emploient cette expression pour une foule d'autres fonctions. Si un d'entre eux mange, boit ou fume, ils lui disent *saha*, application beaucoup plus juste que la nôtre, quand nous buvons à la santé de quelqu'un.

Quand les Maures sont en repos, leur position ordinaire n'est pas d'avoir les jambes croisées, comme les Turcs; mais ils sont accroupis, leur fusil droit entre leurs jambes, car ils ne quittent jamais leurs armes, excepté sous leurs tentes. Ils passent ainsi des journées entières à rien faire, & se croient très-heureux lorsqu'ils peuvent se livrer tout entiers à l'oisiveté.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE VIII.

A M. F.... D. M.

Jamais, mon cher Docteur, je n'ai mieux apprécié les avantages d'une nation policée, que depuis que j'habite chez un peuple barbare : jamais la beauté, la commodité de nos grands chemins ne m'a tant frappé, que depuis que je suis obligé de voyager à travers des brouſſailles & des marécages. Combien huit jours de courſes, comme j'en ai faites depuis quelque temps, changeroient les idées de ces Européens délicats qui ne ceſſent de ſe plaindre des auberges & des fatigues de leurs voyages ! Dans ce pays-ci l'on ne connoît ni hôtelleries, ni chaiſes de poſtes, ni Aubergiſtes attentifs & obligeans. Il ne faut pas s'imaginer trouver des grandes routes, des chemins battus & ombragés, des lieux de repos & de délaſſement : trop heureux ſi à la fin d'une journée fatigante l'on pouvoit rencontrer quelque chétive bicoque, & un mauvais grabat ! Jamais il ne le faut eſpérer.

Pour voyager dans ces contrées barbares, il faut oublier l'Europe ; il faut renoncer à ces douces habitudes contractées dès l'enfance, & qui deviennent par la ſuite des beſoins preſque indiſpenſables.

Si les obſtacles rebutent; ſi les dangers épouvantent; ſi l'on n'a point une ſanté robuſte, exercée à la fatigue; ſi l'on ne peut s'accommoder de tout, devenir, en un mot, l'homme de tous les pays, jamais l'on ne doit ſonger à ſortir de ſa patrie.

Le ſeul moyen de voyager un peu commodément en Barbarie eſt d'avoir une tente à ſoi, & de faire d'abondantes proviſions: mais quelquefois ces adouciſſemens ne ſont pas poſſibles. Il faut alors ſe réſoudre à ſe ſervir des tentes des Maures, toutes mal-propres & dégoûtantes qu'elles ſont; il faut ſur-tout s'accoutumer à leur nourriture frugale & peu délicate. Combien de fois l'on part le matin ſans ſavoir où l'on arrivera le ſoir! combien de fois, égaré dans ces déſerts, il faut chercher ſon chemin à travers des brouſſailles, d'épaiſſes forêts, des rochers eſcarpés, des ſables brûlans; tantôt arrêté par une rivière qu'il faut paſſer à gué, par un lac qu'il faut contourner, par des marais que l'on ne traverſe jamais ſans danger; tantôt brûlé par le ſoleil, ou percé par la pluie; d'autres fois mourant de ſoif, ſans trouver de ſources pour ſe déſaltérer! Si l'on n'a point de proviſions, il n'eſt guère poſſible de rien prendre avant le ſoir. C'eſt le ſeul moment où les Maures faſſent un repas réglé, & où ils puiſſent offrir quelque nourriture au voyageur.

Enfin la nuit arrive. Ce moment de repos pour

le voyageur européen, en eſt un de fatigue pour le voyageur africain. Il faut alors choiſir un terrein ſec, abrité, pour y dreſſer une tente; il faut deſſeller les chevaux, débagager les mules, couper du bois, allumer des feux, & prendre tous les moyens qu'indique la prudence pour ſe mettre à l'abri des bêtes féroces & des voleurs. Il eſt bon de ne jamais camper loin des tentes arabes, quand on en rencontre. Ils fourniſſent bien des ſecours lorſqu'ils ſont traitables, & ils le ſont toujours, dès qu'ils vous voient avec une bonne eſcorte.

C'eſt, comme je l'ai déjà dit, ſur la terre nue, ou tout au plus recouverte d'une natte, que les Maures paſſent la nuit; & c'eſt ainſi que le voyageur doit ſe déterminer à la paſſer, à moins qu'il ne ſoit pourvu d'un matelas, auquel cependant il lui faut renoncer, quand il a eſſuyé une forte pluie. D'ailleurs comme tous ces attirails ſont gênans, il vaut mieux, dès le commencement, adopter la coutume des Maures, à laquelle il en faut venir tôt ou tard.

Quant aux précautions néceſſaires à ma ſûreté, voici comment je m'y ſuis pris. Avant de quitter la Calle, j'ai commencé par m'informer des nations qui faiſoient le plus de commerce avec la Compagnie, & chez leſquelles un chrétien pouvoit aller ſans danger. J'ai pris avec moi quelques Arabes dont j'étois ſûr de la fidélité. Je leur ai fait entendre

qu'en parcourant le pays, mon intention étoit de travailler à la recherche des plantes propres à la Médecine. Ce motif eſt le ſeul que l'on puiſſe donner à des hommes qui ne conçoivent pas comment l'on peut être attiré chez eux par la ſeule curioſité, & comment un homme peut voyager pour l'unique plaiſir de voyager. Ils ſont d'ailleurs tous portés à ſoupçonner des intentions perfides dans les étrangers qui abordent chez eux, & qui veulent y faire des obſervations. Mais le titre de Médecin, auquel ils attachent une certaine conſidération, leur inſpire la confiance, & les rend plus traitables. Dès que je ſuis reçu chez une nation, je tâche de mettre le chef dans mes intérêts, & j'en obtiens preſque toujours des cavaliers qui m'accompagnent chez d'autres nations amies, & auxquelles je ſuis recommandé. Ces cavaliers jurent ſur leur tête de me ramener; ſi au retour j'avois à m'en plaindre, ils ſeroient ſévérement punis par le chef qui me les avoit donnés. C'eſt ainſi que je ſuis venu à bout de pénétrer chez ces hommes de ſang, & peu-à-peu de m'éloigner des côtes. Je vous ferai part dans d'autres Lettres, de mes obſervations & de mes courſes; mais je ne peux terminer celle-ci ſans quelques réflexions ſur le genre de vie auquel je ſuis ſoumis depuis que j'ai quitté la Calle.

Il eſt, mon cher Docteur, une foule de préjugés nationaux dont on ne peut ſe dépouiller que dans

des voyages ſemblables à celui que je fais. Les peuples civiliſés ſe reſſemblent tous. Les traits qui les différencient ſont peu marqués ; il faut, pour les ſaiſir, un tact délicat, une fineſſe de jugement peu commune. Chaque nation a, ſans doute, un caractère, des coutumes, des mœurs qui lui ſont propres ; mais toutes ſont guidées par des principes communs ; toutes, plus ou moins éclairées par les arts & les ſciences, travaillent à réunir autour d'elles les différentes commodités de la vie. Chez les peuples policés, le génie actif & créateur ſans ceſſe invente & perfectionne. Il embellit la demeure de l'homme, & convertit à ſon uſage les productions de la Nature : mais ces commodités tant vantées, ces douceurs de la vie ſociale ſont autant de liens qui rendent l'homme eſclave d'une foule de beſoins factices, & en font un être malheureux lorſque ſes richeſſes ou ſon travail ne peuvent fournir à ſes néceſſités. Accoutumés dès l'enfance à jouir de ces avantages, nous les croyons ſi eſſentiels à notre exiſtence, que, pour nous les procurer, nous oublions les travaux, les les fatigues & les inquiétudes qu'ils nous coûtent. Nous uſons nos forces, nous détruiſons notre ſanté, nous ſacrifions tous nos inſtans à l'acquiſition d'une fortune qui ſouvent nous échappe ; & ſur le bord du tombeau, nous méditons encore de grandes entrepriſes, dans l'eſpoir d'un prétendu bonheur que la mort vient nous ravir. Né au milieu de ces préjugés,

je

je les avois conservés jusqu'à présent; je plaignois ces peuplades errantes auxquelles nos belles découvertes sont inconnues, qui n'ont ni pain, ni lit, ni maisons. C'étoit beaucoup pour moi de croire à leur existence; mais je n'imaginois pas qu'un tel genre de vie fût possible à un Européen.

L'expérience m'a détrompé, mon cher Docteur; non-seulement je connois ces hommes que je croyois si malheureux, mais encore j'habite parmi eux, je vis comme ils vivent. J'ai adopté leurs coutumes d'abord par nécessité, actuellement par habitude. Ils ne mangent point de pain; ils ignorent l'art d'apprêter les viandes; l'eau est leur seule boisson. Que s'ensuit-il? Qu'ils en sont plus sains, plus robustes, & que les maladies sont rares parmi eux. Ils n'ont point de maisons; mais qu'en est-il besoin dans ces heureuses contrées où une simple toile, une cabane de feuillage, le creux d'un rocher suffisent dans les plus mauvais temps pour garantir des injures de l'air? Ils dorment habillés sur la terre, souvent au milieu de l'humidité; ne semble-t-il pas qu'ils doivent être assaillis par cette foule de maladies que chez nous la Médecine arme contre le téméraire qui oseroit en faire autant? Je vous avoue, mon cher Docteur, que je fus d'abord un peu épouvanté lorsqu'il me fallut, pour la première fois, faire usage d'un lit à la mauresque. J'étois accablé de fatigue; ce fut pour moi un excellent

ſoporatif : je dormis aſſez bien ; mais à mon réveil ſentant mes habits humides, je craignis pour ma ſanté. Heureuſement je n'eus que les côtes un peu froiſſées : ce ne fut rien, & mes côtes s'accommodèrent de la terre dure pour lit, ainſi que ma tête de la ſelle de mon cheval pour couſſin. Je peux vous certifier, mon cher Docteur, qu'avec un peu d'habitude l'on dort auſſi bien de cette manière que dans un lit environné de doubles rideaux. Le ſommeil qui alors n'excède jamais les beſoins de la Nature, fait couler dans tous les organes le baume de la ſanté. La reſpiration eſt plus vive ; l'on ſe ſent animé d'une nouvelle exiſtence que l'on regretteroit de perdre par un ſommeil trop prolongé.

Il eſt d'ailleurs, au moment du réveil, une autre jouiſſance que bien peu ſavent apprécier, parce que peu ſavent jouir des beautés de la Nature. Au milieu de ces déſerts ſilencieux l'aurore paroît, l'horiſon eſt embraſé de ſes feux ; ſes premiers rayons frappent la pointe des montagnes : peu-à-peu la plaine eſt éclairée, les objets ſe diſtinguent, les fleurs s'entre-ouvrent & parfument l'air ; l'oiſeau ſecoue ſon plumage & ſalue le nouveau jour ; en un inſtant la Nature s'anime, & préſente par-tout des tableaux enchanteurs. La chèvre eſt ſuſpendue aux rochers, le bœuf paît dans la plaine, l'agneau bêle à côté de ſa mère, & la campagne devient au loin l'image de la vie paſtorale. Voilà de ces plaiſirs que je

n'oublierai jamais, de ces plaisirs inconnus à quiconque ne sait dormir que dans le fond d'une ténébreuse alcove.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE IX.

Au même.

AVANT de quitter la Calle, encore un mot, mon cher Docteur, sur les nations qui l'avoisinent. Cette place sert de limites aux royaumes de Tunis & d'Alger. La partie de l'*est* est habitée par les *Nadis*. Les *Nadis* ! nation féroce, qui ne s'est rendue indépendante que pour être cruelle avec impunité; nation sanguinaire, à qui la guerre ne plaît que parce qu'elle offre plus d'occasions d'égorger ses semblables; nation perfide qui ne signe de traités de paix que pour surprendre avec plus de facilité la bonne-foi de l'ennemi; enfin nation vile & lâche, qui ne sort de ses montagnes qu'à la faveur des ténèbres, n'attaque son ennemi que par embûches, & lorsqu'il est sans défense: en vain les Beys de Tunis & de Constantine ont essayé de la soumettre. Les *Nadis* leur ont toujours échappé. Ils paient cependant quelques légers tributs pour ne pas être trop inquiétés

dans le commerce qu'ils font avec la Calle : ils cultivent quelques terres & élèvent des troupeaux; mais dès qu'ils font attaqués, ils abandonnent les plaines, & vont chercher la liberté dans le creux de leurs inacceffibles rochers. En guerre prefque continuelle avec leurs voifins, ils ont auffi parmi eux des divifions inteftines ; ils ne s'accordent que pour faire le mal. Leur vie eft inquiète, agitée, miférable ; à peine ont-ils de quoi fe nourrir. Ils font mal-propres, couverts de haillons, fujets à beaucoup de maladies cutanées. J'eus l'imprudence dernièrement, entraîné par la beauté du payfage, de m'enfoncer dans leur pays d'environ une demi-lieue. J'étois defcendu dans un vallon très-profond, recouvert d'une épaiffe brouffaille. Tandis que j'herborifois, quelques femmes arabes m'apperçurent, & vinrent mettre le feu aux brouffailles qui étoient pardeffus ma tête. Je n'eus que le temps de me fauver à travers les flammes.

Le pays fitué à l'oueft de la *Calle* fe nomme la *Mazoule :* il eft fort étendu, & affez bien cultivé. Les différentes nations qui l'occupent font foumifes à un feul chef; les plus confidérables de ces nations font les *Ouledy-Dieb*, les *Zulmis*, les *Ouled-Hamet*, les *Ouled-Stiet*, les *Ben-Amet*, les *Agbet-Chaïr*. C'eft avec ces Arabes que la Calle fait le principal commerce des grains. Comme je me propofois de commencer mes courfes par ces diverfes tribus, l'amitié

d'*Aly-Bey* leur chef, étoit pour moi très-essentielle; je me doutai bien que ses rapports d'intérêt avec la Compagnie me vaudroient, de sa part, une réception favorable.

Je partis de la *Calle* pour aller lui rendre visite, accompagné de deux de ses cavaliers & de son écrivain. Comme je voulois tirer parti de ce voyage pour herboriser, je fis plusieurs détours, & je m'arrêtai aux endroits qui me parurent les plus intéressans pour la végétation, quoique la saison commençât à devenir brûlante, & la terre privée de verdure.

Après avoir parcouru les plaines de *Terraillanne*, de *Beaumarchand*, où les Chrétiens envoient couper le foin nécessaire pour la nourriture des bestiaux, je pénétrai dans les forêts & les montagnes qui les terminent. J'y ai rencontré des sites extrêmement agréables, des bosquets où la fraîcheur y est entretenue par les ruisseaux qui coulent sous leur ombrage. L'air y est parfumé d'une foule d'arbrisseaux odoriférans : l'on ne marche qu'au milieu des myrthes, des garous, de l'épine-vinette; la vue est sans cesse récréée par le mêlange des plus belles fleurs, par les lauriers-roses qui sortent en touffe du milieu des broussailles, par les grenadiers mêlés avec les roses sauvages, par un parterre dont l'éclat est infiniment supérieur aux symmétries de l'art. Pendant l'hiver ces rians côteaux, au lieu d'une

neige triste & uniforme, sont par-tout tapissés de plusieurs belles espèces de narcisse, de tulipes, de renoncules, & d'anemones; les orchis, les ellébo-rines, les sérapias, variés à l'infini, leur succèdent; au printemps ce sont des ornithogales, des aspho-dèles, des iris, des vastes champs de lupin jaune, aussi suaves pour l'odorat, que beaux à la vue; dans l'automne, la grande scille, & une foule de petites de toutes couleurs, dont plusieurs n'ont pas encore été décrites. Je n'ai vu nulle part le règne de Flore aussi brillant.

Je laissai enfin ces lieux enchantés pour parcourir les bords des grands lacs dont les habitans de la Calle ont tant à se plaindre, mais qu'un Naturaliste ne peut quitter. Ils ont près de sept lieues de cir-conférence, s'accroissent considérablement par les pluies de l'hiver, & se dessèchent en partie dans les fortes chaleurs. Ils sont, en tout temps, cou-verts d'un grand nombre d'oiseaux, la plupart très-bons à manger.

Je me rendis de-là à *Casson*, paysage délicieux, où plusieurs tribus Arabes ont fixé leur domicile. Pour y arriver il faut, sous un ciel dont l'ombre ne peut modérer l'ardeur, franchir des chemins très-fatigans, à travers des sables mouvans, des rochers aigus & des broussailles épaisses: mais aussi il faut avouer qu'il est peu d'endroits plus favorisés de la Nature. Plusieurs sources d'eau fraîche arrosent

ces beaux lieux ; de nombreux figuiers forment des asyles champêtres où les hommes & les troupeaux passent la grosse chaleur du jour. Les pâturages y sont abondans & délicats, les bosquets très-multipliés. Les côteaux, s'ils étoient cultivés, seroient de la plus grande fertilité. Le laurier, l'olivier, le filaria, l'arbousier en sont un des principaux ornemens. Ces côteaux sont dominés par des bois de liège. Ce lieu est situé sur les bords de la mer, d'où la vue s'étend au loin sur la plaine liquide. Les Maures me reçurent avec amitié, au moins en apparence ; ils m'offrirent du laitage & des fruits.

Je ne m'arrêterai pas plus long-temps, mon cher Docteur, à vous décrire les différens lieux que j'ai parcourus, n'ayant trouvé par-tout que la même nature avec quelques variétés. Tout ce pays est agreste & sauvage. L'on ne rencontre des terres ensemencées & cultivées qu'à de très-grandes distances les unes des autres. Les Maures choisissent, pour s'établir, les endroits ombragés, proche des pâturages & des sources. Si l'eau ou l'herbe viennent à leur manquer, ils vont les chercher ailleurs.

Cependant, avant d'arriver chez Aly-Bey, je m'arrêtai encore au *Souk*, où il tient ses esclaves. Il ne faut point ici attacher à ce mot d'*esclave*, l'idée qu'on y attache ordinairement. Ceux d'Aly-Bey ne diffèrent des autres Maures qu'en ce que leur travail est tout entier pour ce chef, qui les nourrit & leur

fournit tout ce qui leur eſt néceſſaire. Ils ne peuvent quitter le pays ſans ſa permiſſion. Les autres Maures les conſidèrent beaucoup. Aly-Bey les occupe à ſemer des grains, du tabac, des melons, & à prendre ſoin d'une grande partie de ſes troupeaux. Ces Maures habitent, non ſous des tentes, mais ſous des cabanes de feuillage. Je crois qu'ils n'ont ſuppléé ces cabanes aux tentes, que parce qu'étant fixés en ce lieu, ils n'ont pas beſoin d'une maiſon portative comme les autres Maures. Ils occupent une vaſte plaine environnée de bois. C'eſt-là où j'ai trouvé la meilleure eau. Elle coule dans un lit de ſable ſous une voûte de feuillage. La Nature y a formé dans beaucoup d'endroits des cabinets de verdure impénétrables aux rayons du ſoleil. L'eau y entretient un gazon frais ſous lequel elle s'échappe avec murmure.

J'ai trouvé au Souk beaucoup de ruches à miel. Les Arabes raſſemblent les mouches dans une écorce de liège en forme de tuyau cylindrique, qu'il ont ſoin d'enduire de miel intérieurement. Ils en ferment les deux extrémités, & ne laiſſent qu'une petite ouverture pour donner paſſage à l'eſſain. Ces tuyaux ſont étendus à plat par terre, & environnés de brouſſailles. Il eſt incroyable combien l'on en retire de miel & de cire. Le premier ſert de nourriture aux Arabes ; & le ſecond eſt un objet de commerce.

Il m'a fallu, pour arriver au Souk, traverſer une forêt que jamais les Faunes & les Druides n'ont

égayée par leur présence. Ce n'est point sous ces ombrages que viennent folâtrer les Nymphes & les Silvains. Jamais la Bergère n'a foulé d'un pied léger le gazon rare qui recouvre à peine ce sol enfumé. L'aspect de cette forêt est affreux & lugubre. Elle n'est composée que de lièges. L'année précédente les Maures y avoient mis le feu. L'écorce des arbres brûlés à la superficie, ne présentoit plus que des troncs noirs & des branches en partie privées de feuilles. A mesure que j'avançois, la fine poussière du liège s'attachoit à ma figure & à mes habits. Je croyois descendre dans le séjour des morts; mon imagination toujours prompte à s'exalter, & souvent à se nourrir de chimères, me peignoit la forêt enchantée du Tasse, & peu s'en falloit que je ne me crusse un nouveau Renaud destiné à détruire quelque enchantement. Ces idées folles changeoient à mes yeux cette affreuse nature, & j'éprouvois un plaisir particulier à me trouver au milieu de ces horreurs. Je n'étois cependant pas sans craindre les panthères & les lions qui font leur séjour dans ces retraites sauvages. Les traces de ces fiers animaux imprimées sur le sable, effrayoient mon cheval à un tel point, qu'il reculoit épouvanté & se cabroit à chaque instant, insensible aux coups d'éperons que je ne lui épargnois pas.

A cette forêt succéda un vaste étang, que je ne crains point de comparer au lac Averne. Son

infection eſt ſi forte, qu'à peine l'euſſé-je côtoyé un quart-d'heure, je fus ſaiſi par un mal de cœur, & une peſanteur de tête, qui me firent craindre de ne pouvoir reſter long-temps en ces lieux; mais comme l'herboriſation y étoit belle, & les oiſeaux en grand nombre & très-variés, j'y continuai mes recherches pendant plus de trois jours. La macreuſe, la poule de riz, & d'autres oiſeaux très-curieux voltigent continuellement à la ſurface de ce lac. Le limon qu'il dépoſe & qu'il laiſſe à ſec ſur ſes bords eſt noir, puant, extrêmement gras. Il eſt mêlé à une foule de végétaux en état de décompoſition. Cet étang, peu éloigné du Baſtion de France, y a cauſé les mortalités dont je vous ai déjà parlé plus haut, & qui, enfin, le firent abandonner pour toujours. Peu de jours après, je me rendis chez Aly-Bey. Je remets pour ma prochaine lettre à vous parler de ſa réception & du ſéjour que je fis chez lui.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE X.

Au même.

Ce n'eſt point, mon cher Docteur, auprès des petits Souverains Arabes qu'il faut aller chercher le luxe & la magnificence des Potentats de l'Europe. Un chef de paſteurs ne peut point étaler l'oſtentation des richeſſes; & quand il le pourroit, la politique du pays exige que le plus opulent cache ſes tréſors ſous l'extérieur de la pauvreté.

Je n'arrivai chez Aly-Bey qu'après avoir au moins triplé le chemin par de longs détours. Je trouvai ce Souverain accroupi à l'entrée de ſa tente. Un peu de paille lui ſervoit de trône; des habits un peu plus fins, & les pieds chauſſés le diſtinguoient de ſes ſujets, qui ne paroiſſent devant lui que pieds nus. Informé qui j'étois, il vint à ma rencontre, me préſenta la main, & me reçut avec beaucoup d'affabilité. Je lui fis dire par mon Trucheman, « qu'ayant entendu parler de lui très-avantageuſe-» ment, je venois lui demander ſon amitié, & la » permiſſion de parcourir ſon pays, en le priant » de me donner pour cet objet toutes les ſûretés » néceſſaires ». Il répondit à mon compliment & à ma requête avec honnêteté, en m'aſſurant que

» les *Chrétiens étoient ses amis*, qu'ils pourroient » toujours disposer de tout ce qu'il possédoit, qu'il » étoit fâché que la peste l'empêchât de recevoir » leur visite aussi souvent qu'il le desiroit ». Il me conduisit ensuite dans une tente à côté de celle qu'il habitoit. Nous nous entretînmes pendant quelque temps de ses intérêts avec la Calle, du desir qu'il avoit de rendre le commerce florissant, & de plusieurs autres projets relatifs à ses vues. Il m'accompagna dans les différentes tentes de ce *Douare* que j'étois curieux de visiter. Le bruit s'étant répandu que j'étois le *Papas* de la Calle, il me fallut recevoir les complimens des *Papas Maures*, qui me traitèrent comme un de leurs confrères.

Le soir, Aly-Bey m'envoya le courcouçon, & peu après mon souper, il vint passer une heure dans ma tente, en me demandant très-obligeamment si je n'avois besoin de rien. La conversation tomba sur les Espagnols, que l'on disoit devoir incessamment venir bombarder la ville de *Bonne*. Je l'entretins des possessions des Européens dans le Nouveau-Monde, de la manière dont il avoit été conquis, & des grandes richesses que les Espagnols y possédoient. Mon récit l'intéressa singuliérement; il me fit mille questions qui annonçoient sa surprise & son admiration pour tout ce que je lui racontois. Plus de cent Maures accroupis en cercle nous écoutoient avec avidité. Il étoit près de minuit

quand nous nous séparâmes. Les Maures soupent & se couchent fort tard. Aly-Bey me fit apporter un peu de paille fraîche sur laquelle je m'étendis, mais sans pouvoir y trouver le sommeil. La chaleur étoit excessive. D'ailleurs les aboiemens continuels des chiens, les mugissemens du troupeau, le hennissement des chevaux, les chants des Maures, qui n'ont rien de bien gracieux, éloignèrent pour toute la nuit le sommeil de mes paupières.

Nous nous levâmes de grand matin. (J'ai oublié de vous dire que j'étois avec le Chirurgien-Major de la Calle.) Nous fûmes bientôt environnés d'une foule de Maures qui tous vouloient se faire tâter le pouls, & demandoient à être saignés. C'est une manie parmi eux de se croire malades dès qu'ils savent que quelqu'un est médecin. Ils ont à la saignée la plus grande confiance. Il fallut en satisfaire quelques-uns. Nous parcourions leurs tentes la lancette en main; & la foule étoit si considérable, que je vis le moment où moi-même j'aurois été forcé de saigner, le Chirurgien leur ayant dit par plaisanterie que j'étois aussi habile que lui : peu s'en est fallu que je n'eusse éprouvé le sort de Sganarelle; mais Aly-Bey auquel j'eus recours, me délivra des importunités de ces malades imaginaires. Les femmes avoient le même empressement que les hommes. Nous les trouvions bloties dans un coin de leurs tentes, occupées des affaires du ménage, dont elles sont

ſeules chargées. A des ſignes qui ne ſont équivoques dans aucune langue, il m'a paru que nous leur plaiſions au moins autant que leurs maris : mais nous étions loin des ſentimens qu'elles vouloient nous inſpirer. Jamais je n'ai connu d'êtres plus dégoûtans ; preſque toutes avoient la gale ; leur odeur étoit infecte, & leurs habillemens couverts de craſſe & en lambeaux.

Aly-Bey a, ſur ſes ſujets, l'autorité la plus deſpotique. Sa volonté tient lieu de loix ; il ſuffit qu'il commande pour que tout ſoit bien ; il peut être impunément cruel, injuſte, inhumain. La victime qu'il immole expire ſans vengeur ; ceux qui ſeroient en droit de la défendre ſont les premiers à venir baiſer ſervilement les mains ſanglantes de leur deſpote. Cependant j'ai trouvé Aly-Bey moins féroce que les autres Maures. Son règne, qui n'eſt que d'un an, n'a encore été ſouillé d'aucun grand crime. Ses moeurs ne ſont point auſſi diſſolues que celles de ſon frère El-bey, qui régnoit avant lui. Il eſt très-attaché à la religion Muſulmane, l'obſerve fidellement, & punit avec ſévérité quiconque oſe s'écarter de la loi du Prophète. Son extérieur eſt grave, ſa figure douce & gracieuſe, ſa démarche lente & compaſſée, ſa phyſionomie noble, & pleine de dignité. Il a un eſprit naturel, très-ſubtil, lorſqu'il s'agit de ſes intérêts. Aſſez bon politique & plein d'ambition, il ſeroit propre aux grandes entrepriſes,

si le Bey de Constantine, de qui il dépend, ne l'accabloit de vexations, & ne faisoit épier avec soin ses plus secrètes démarches. Son autorité n'est pas encore assez affermie pour un coup d'éclat.

J'ai été bien surpris, mon cher Docteur, de trouver dans la Douare d'Aly-Bey une école publique, & plus surpris encore de voir un aveugle la diriger. Cet Arabe réunissoit dans sa tente une douzaine d'enfans des deux sexes, auxquels il apprenoit à lire & à écrire. J'ai remarqué qu'ils ne portoient point sur leur physionomie l'ennui & le dégoût, trop ordinaires dans nos écoles d'Europe. Le travail au contraire, n'étoit qu'un jeu pour eux. Ils n'avoient qu'un seul livre, *le Coran*. Le Maître d'école le savoit par cœur, & se trouvoit, par ce moyen, à portée de suivre & de reprendre ses écoliers. Ils chantoient leur leçon, chacun avec bonne humeur, & sur un ton différent. La musique, il est vrai, n'étoit pas fort réjouissante pour mes oreilles; mais au moins je voyois avec plaisir que parmi ces hordes sauvages, l'enfance de l'homme n'étoit point livrée à des maîtres cruels, tyrans impitoyables, qui flétrissent les fleurs du plus bel âge de notre vie. Les plus instruits apprenoient à écrire aux plus jeunes, sous la dictée du maître. Ils avoient pour tablettes, au lieu de papier, une planche enduite d'un vernis blanc; & pour plume, un roseau grossiérement taillé, avec lequel cependant ils écrivoient assez

vîte & bien. Quand ils ſavoient parfaitement la leçon qui leur avoit été dictée, ils lavoient leurs tablettes & en écrivoient une autre, toujours tirée du *Coran.* La ſéance terminée, chaque enfant alloit embraſſer ſon maître & le remercier. Ils en étoient traités avec douceur & affabilité. Que j'aurois deſiré en cet inſtant tenir un de ces pédans auſtères qui ne ſavent inſpirer aux enfans que des ſentimens de crainte & de dégoût!

Puiſque j'en ſuis ſur le compte des enfans, permettez-moi, mon cher Docteur, de vous les peindre tels que je les ai vus ici. Je crois qu'ils ne ſont pas indignes de l'attention du Voyageur, & qu'il eſt, dans tous les pays, intéreſſant d'obſerver le développement de la raiſon, le progrès des idées, & ce qui conſtitue, même dans l'âge le plus tendre, le caractère originel de l'homme, caractère que l'éducation, l'intérêt, la politique, les paſſions humaines étouffent preſque entièrement dans un âge plus avancé. Chez la plupart des nations policées, les enfans, dès leur naiſſance, ſont dreſſés à peu-près comme des marionettes. On leur fait joindre les mains, balbutier quelques mots latins; on leur apprend ſur-tout les bienſéances de la ſociété, c'eſt-à-dire, qu'on les exerce à être déguiſés, menteurs, & qu'on les fouette enſuite pour tous ces défauts, lorſque leurs parens en ſont les premières victimes. Il n'en eſt pas ainſi chez les Maures. Les enfans

enfans sont tout-à-fait abandonnés à la Nature. Ils sont rarement careſſés, jamais battus. Livrés à eux-mêmes, ils ne ſont occupés qu'à des exercices de leur âge. Ils courent, ils jouent, ſe diſputent, ſe raccommodent; le plus ardent ſoleil ne les épouvante pas; l'humidité & le froid ne leur donnent aucun rhume; ils ſe jettent à l'eau tout couverts de ſueur, ne ſe repoſent jamais avant de ſe déſaltérer. A peine peuvent-ils marcher, qu'ils accompagnent leurs pères à la garde du troupeau, montent avec hardieſſe ſur le dos du plus fier taureau, apprennent à manier ſans bride & ſans éperons le cheval le moins docile. Familiers avec tous les animaux, ils careſſent la brebis, ſe jouent avec la chèvre, & pourſuivent ſans relâche le bœuf qui s'échappe. Par ces exercices, qui leur plaiſent, & auxquels on ne les force jamais, ils deviennent forts, légers, vigoureux, s'accoutument au genre de vie auquel ils ſont deſtinés. Ils ſavent de bonne heure ſupporter ſans ſe plaindre, la faim, la ſoif, & les courſes les plus pénibles. Leurs parens ne ſont pas aux petits ſoins avec eux; une mère trop tendre ne ſe hâte pas d'eſſuyer le front poudreux & ſuant de ſon fils; s'il ſe plaint, il n'eſt pas écouté; s'il pleure, on eſt inſenſible à ſes larmes; elles ne ſont pas pour lui un moyen d'obtenir ce qu'il demande. On ne le gêne point dans ſes volontés, mais auſſi l'on ne ſe ſoumet jamais aux ſiennes. C'eſt à lui de ſe procurer

ce qu'il desire. Ne le peut-il point? il apprend à y renoncer. Jamais il ne s'avise de rien demander. Il le cherche, & par-là il s'accoutume à ne vouloir que ce qu'il peut. Mais ce défaut de complaisance de la part des pères, cette espèce d'indépendance dans les enfans ne forme point, entre le père & le fils, ces douces liaisons, ces rapports si tendres qui font, dans les cœurs sensibles, les délices de la vie. Dès que les enfans peuvent se passer de ceux de qui ils tiennent l'existence, souvent ils les abandonnent, & deviennent pour toujours étrangers les uns aux autres. Leur sort commun ne les touche que foiblement, à moins qu'ils ne soient réunis par des intérêts réciproques. L'amour des parens est donc un sentiment presque inconnu au cœur des Arabes; le frère est souvent l'ennemi de son frère, & la voix du sang, que l'on croit être si forte parmi les hommes, n'a ici aucun empire. J. J. Rousseau, qui voyoit par le seul flambeau de son génie, ce que peu savent voir même avec l'expérience, J. J. Rousseau a très-bien senti que dans l'homme de la Nature la voix du sang devoit être inconnue, & que la tendresse réciproque des parens n'étoit que l'effet des soins & des services donnés & reçus.

Quant au fond du caractère des enfans, il est le même en Barbarie que par-tout ailleurs. Je les ai vus, comme chez nous, vifs, bouillans, pleins

de gaîté & de pétulance : mais une obſervation qui vous ſurprendra ſans doute, & qui m'a également frappé, c'eſt que leur raiſon, que l'on ne cultive point, eſt bien plus précoce que celle de nos enfans, dont on tourmente l'eſprit dès l'âge le plus tendre. Parmi nous un écolier de douze à treize ans, tout couvert de la craſſe des collèges, ſait à peine parler devant des perſonnes au-deſſus de ſon âge ; il eſt timide, hébêté, ſans contenance ; il croit voir par-tout ſon Régent armé de ſa redoutable férule.

Le jeune Arabe au contraire, au milieu des tentes, des campagnes, des troupeaux & des moiſſons, jouiſſant en liberté des plaiſirs de ſon âge & des bienfaits de la Nature, nourrit ſes idées des objets même de ſes plaiſirs. Comme il n'eſt retenu par aucune ſorte de crainte & de bienſéance, il parle avec hardieſſe, d'un ton de voix ferme & aſſuré, la tête droite & les yeux fixes : s'il veut qu'on l'écoute, il eſt obligé d'intéreſſer, autrement on le laiſſe parler ſans lui répondre. Fait-il des queſtions ? on ne ſatisfait qu'à celles qui en valent la peine : mais auſſi, pour peu qu'il raiſonne juſte, l'on s'entretient avec lui très-ſérieuſement, on le traite en homme, & cette diſtinction lui inſpire le deſir de le devenir. C'eſt ainſi que, ſans aucune peine, ſans maîtres, ſans précepteurs, les jeunes Arabes, formés par la Nature, acquièrent de bonne-heure les idées relatives à leurs occupations, ainſi que

la vigueur, la noble prestance de l'homme. Leurs gestes ne sont point maniérés, mais expressifs & naturels : leur démarche n'est ni précipitée, ni trop lente. Elle est ferme & soutenue : mais ce n'est que pendant leur enfance que l'on peut suivre, chez les Arabes, la marche de la Nature. Peu-à-peu leurs mœurs douces & simples, détruites par les préjugés féroces, par les inclinations sanguinaires de leurs pères, corrompues par les désordres honteux auxquels ils se livrent, disparoissent pour toujours, & l'homme de sang remplace celui de la Nature.

Un des premiers préjugés que l'on inspire aux enfans, est une haine implacable contre les Chrétiens. Ces idées deviennent en eux si fortes avec l'âge, qu'il n'est pas un seul Arabe qui ne croie faire un acte de vertu en nous ôtant la vie. J'ai eu souvent beaucoup à souffrir de ces enfans attroupés qui venoient à ma rencontre à mesure que j'approchois des tentes. Il me falloit paisiblement essuyer de leur part les plus fortes insultes. Ils me crachoient à la figure, me jettoient des pierres, & m'accabloient d'invectives. Si j'en eusse maltraité quelques-uns, leurs pères n'auroient pas manqué de prendre leur défense, & de venger, à mes dépens, une injure faite par un *chien* (c'est leur plus douce expression) à un serviteur de Mahomet. Il m'est arrivé plusieurs fois de voir des femmes, qui n'avoient jamais rencontré de Chrétien, frémir à

mon aſpect, & me fuir comme un monſtre. Cependant, à l'aide de quelque petit préſent, je les rendois plus traitables; raſſurées par mes bonnes manières, elles ſe familiariſoient juſqu'au point d'oſer me regarder, & je les voyois très-étonnées de me trouver ſemblable à un autre homme. Pluſieurs ne pouvoient ſe perſuader que je fuſſe un Chrétien : elles examinoient particuliérement les gands que la forte chaleur m'obligeoit de porter. Ils étoient verds. Elles crurent d'abord que c'étoit la couleur de mes mains; mais les ayant ôtés, leur ſurpriſe fut extrême. En vain j'eſſayai de leur en expliquer l'utilité : ces peuples, qui ne connoiſſent que le néceſſaire, ſe moquent de nos ſuperfluités. Ils croient valoir mieux que nous, ayant moins de beſoins : franchement ils ont raiſon. Combien de fois, par leurs railleries, ils m'ont donné d'utiles leçons! J'avois coutume, par exemple, de me ſervir de cuiller pour manger le *courcouçon*, au lieu d'en faire comme eux, des ballotes avec les doigts. Ce meuble ſuperflu les fit beaucoup rire; j'y renonçai par amour-propre, & je m'apperçus que, malgré ma mal-adreſſe à faire uſage de mes doigts, ils m'eſtimoient davantage en me voyant abandonner nos uſages pour adopter les leurs. C'eſt ainſi, mon cher Docteur, que ſont traitées dans ces déſerts, cette foule de commodités tant vantées en Europe. Aux yeux d'un Arabe montagnard, l'oſtentation du

luxe eſt un objet de mépris, & la preuve la plus forte pour lui de notre petiteſſe & de notre foibleſſe.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XI.

Au même.

LORSQUE j'étudiois avec vous, mon cher Docteur, les Elémens de l'Hiſtoire Naturelle, vous avez été ſi ſouvent témoin de mes plaiſirs, qu'il eſt juſte que vous en ſoyez aujourd'hui le confident. Je viens de faire des courſes très-étendues. J'ai été d'un côté juſqu'aux pieds du célèbre mont Atlas; de l'autre, preſque juſqu'aux confins du grand déſert appelé *Déſert de Saara*. Que de richeſſes! que de tableaux magnifiques ſe ſont offerts à mes regards! Quel ſpectacle impoſant & ſublime que celui de la ſimple Nature! Mille fois j'avois admiré en Europe les productions immenſes de notre globe, ces plantes exotiques, réunies à grands frais dans nos ſerres, ces fiers animaux, ſoumis & captifs dans nos ménageries: mais j'étois froid au milieu de mon admiration. Tous ces objets placés avec luxe, rangés d'après des ſyſtêmes qui n'ont jamais

été ceux de la Nature, présentés plutôt pour plaire aux yeux que pour parler au cœur, m'offroient moins l'ouvrage de la Nature, que celui des hommes. Je me fatiguois en vain à transporter chaque objet à sa véritable place; je formois un monde chimérique, & j'étois dupe de mes propres erreurs. Le génie le plus fécond, l'imagination la plus exaltée, ne s'éléveront jamais jusqu'aux sublimes beautés de l'Univers; jamais ils ne les sentiront, tant qu'ils n'auront sous les yeux que les travaux des hommes.

Que de jouissances délicieuses j'ai éprouvées depuis quelques mois que je parcours ces contrées sauvages & incultes! que d'erreurs détruites! que de beautés plutôt senties qu'admirées! Tout est ici ce qu'il doit être, &, malgré le désordre apparent, chaque objet y est à sa place. La ronce croit à côté du laurier, les myrthes sont entrelacés d'épines; ce n'est qu'à travers d'épaisses broussailles que l'on peut cueillir l'olive & la grenade. Les fleurs, belles sans artifice, n'étalent point aux dépens de leur postérité, un éclat imposant qui meure avec elles; le chêne ne courbe point sa tête pour former une allée ombragée, mais il se montre dans toute la majesté de sa nature; les arbres fruitiers, sans donner des productions qui leur sont étrangères, offrent les leurs en abondance & sans contrainte. En un mot, mon cher Docteur, je n'ai rencontré par-tout qu'une nature agreste, mais fertile; des

pâturages abondans, des plaines immenses variées à chaque pas, des côteaux couverts de bruyères, de lentisques, de genets & de chênes verds; des rochers inaccessibles, des sables brûlans & stériles, des forêts obscures, souvent impénétrables, des marais & des lacs immenses : tel est l'aspect général de la Numidie. Les rivières & les fleuves ne roulent point leurs ondes avec rapidité dans un lit étroit & régulier, mais leur cours est lent, leurs eaux paroissent presque dormantes, elles se divisent sans cesse, & dans leur route vagabonde, tantôt elles forment d'agréables cascades à travers les rochers & les cailloux, tantôt elles coulent paisiblement sur un sable plus blanc que la neige, au milieu des bosquets d'où elles s'échappent fraîches & limpides; plus loin elles se réunissent, & dans un cadre de montagnes elles offrent un lac spacieux où une foule d'oiseaux voltigeans tout le jour sur sa surface, trouvent ensuite dans les joncs & les roseaux un asyle commode & sûr.

Les forêts ont un caractère de vétusté qui transporte l'imagination aux temps les plus reculés. En parcourant ces solitudes vastes & silencieuses, l'on croit devoir rencontrer les hommes du premier âge. S'ils n'existent plus, au moins leurs ouvrages prouvent qu'ils ont existé. Je ne peux vous rendre, mon cher Docteur, tout ce que j'éprouve à la vue des ruines antiques qui s'offrent à moi souvent dans

les lieux les plus sauvages. Des murs à moitié détruits, des colonnes renversées, des restes de grands chemins, des inscriptions presque usées, tous ces objets excitent en mon ame une douce & tendre mélancolie. Je rapproche les temps, je compare les âges; & lorsque je me crois seul, je me trouve environné des ombres de ceux dont je foule les cendres. Les Gétules, les Numides, les Carthaginois & les Romains sortent, pour ainsi dire, de leurs tombeaux; les mânes de l'infortunée Didon, du vertueux Régulus, du sévère Caton, se présentent à moi, & viennent me donner d'énergiques & de touchantes leçons sur la briéveté de la vie, & sur la gloire passagère des plus grands empires. Je ne vois alors que sceptres brisés, que trônes abattus, qu'empires disparus pour toujours; je cherche la superbe Carthage, le puissant empire de Jugurtha, les conquêtes & les travaux des Romains, & je ne trouve à leur place que quelques ruines cachées sous les broussailles: mais que ces ruines sont éloquentes! Comme elles parlent à l'ame! que de fois elles m'ont fait oublier le siècle présent! que de fois, les yeux fixes & immobiles sur les débris d'une ancienne ville, j'ai passé des heures entières dans la plus profonde méditation!

Mais cette douce mélancolie prend un autre caractère à mesure que j'avance dans ces contrées désertes. Le spectacle d'une nature abandonnée à

elle-même, la vue des rochers qui m'environnent; le jour obſcur d'une forêt que je traverſe, le cri des oiſeaux de proie, le gémiſſement du timide animal qu'ils dévorent, le rugiſſement des bêtes féroces, tous ces objets forment autant de tableaux différens pour mon imagination: tantôt mes idées prennent le ton ſublime des œuvres du Créateur, tantôt je m'attendris ſur les guerres ſanglantes que les animaux les plus forts livrent aux plus foibles; d'autres fois je friſſonne aux rugiſſemens effroyables du roi des animaux.

Ces émotions forment autant de jouiſſances que l'on ne connoîtra jamais dans un pays cultivé. Les grandes & ſublimes beautés de la Nature diſparoiſſent ſous la main de l'homme. Il réunit tout ce qui peut plaire aux yeux, contribuer à ſon bien-être, & multiplier ſes commodités; mais il détruit les grands tableaux de l'Univers; il n'offre à l'obſervateur que déſordres, monſtruoſités, eſclavage & contrainte. Jamais la nature cultivée ne produira ſur l'imagination, l'effet d'une nature ſauvage. La première eſt jolie, agréable, commode; elle récrée, elle amuſe; l'autre eſt belle au milieu de ſes horreurs, elle eſt impoſante & majeſtueuſe. C'eſt la retraite de l'homme de génie; c'eſt au milieu des déſerts, parmi les plus affreux rochers, que ſe ſont enflammées ces imaginations fortes & brûlantes que l'Univers étonné admirera juſqu'à la fin des ſiècles. C'eſt

toujours là que les poëtes nous transportent quand ils veulent élever notre ame par de grands & magnifiques tableaux. Quel respect ne nous inspire pas le vieillard Thermosyris, prêtre d'Apollon, méditant dans une antique forêt des hymnes en l'honneur de la Divinité ? Qui n'est pas pénétré de vénération au récit du culte mystérieux des Druides, au milieu de leurs bois sacrés ? Enfin, mon cher Docteur, j'ai mille fois éprouvé que l'aspect de la nature sauvage nourrissoit ces grandes passions qui tiennent au sentiment : c'est souvent là que l'époux malheureux élève un tombeau à la femme qu'il adoroit : c'est-là que, dans le silence de la nature, & loin de ses semblables, il vient arroser de ses larmes les cendres précieuses de sa fidelle compagne. Tout y flatte sa douleur, tout y entretient sa touchante mélancolie. S'agit-il au contraire de nous peindre les Jeux folâtres, les Ris légers, les Amours & les Graces ; c'est au milieu des bosquets de roses, sur les rives fleuries d'une onde pure, dans les lieux embellis par l'art & la culture, que nous conduit la brillante imagination des poëtes.

Ainsi donc, que l'esprit sémillant & léger aille échauffer ses idées, le cœur sensible & tendre nourrir ses sentimens dans ces asyles champêtres où les occupations & les plaisirs des bons villageois, où une nature riante & cultivée attendrissent l'ame, & n'offrent que des images agréables & variées : mais

que l'homme de génie n'enfante ſes ſublimes productions que loin des habitations des hommes ; qu'il ne voie dans l'Univers que les œuvres du Tout-Puiſſant, mais qu'il les voie telles qu'elles ſont ſorties de ſes mains : car tout ce que l'homme veut perfectionner il le dégrade ; ſemblable à ces peintres qui donnent un nouveau coloris aux magnifiques tableaux de Michel-Ange ; en cherchant à les embellir, ils les détruiſent ; ſous le brillant de leurs pinceaux diſparoiſſent ces teintes ſombres & énergiques du célèbre Florentin : laiſſons encore les amateurs de belles collections raſſembler dans leurs cabinets ces foibles échantillons placés avec ordre ſous les glaces les plus fines ; ce n'eſt point-là que l'obſervateur de la Nature ira l'étudier ; il voudra voir la pierre dans la carrière, le minéral dans ſon filon, & la plante exotique dans le ſol où elle croît. Il ne nous ſuffit pas de connoître une ſuperbe colonne, nous voulons voir le bâtiment en entier, & admirer l'harmonie qui règne dans la diſtribution de chaque pièce. Telles ſont les réflexions qui m'ont ſouvent occupé dans mes voyages. A chaque pas je comparois ce que j'avois vu, avec ce que je voyois, & je ne pouvois concevoir comment l'homme, dans ſa folle préſomption, avoit pu quelquefois imaginer mieux faire que la Nature.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XII.

Au même.

DANS la Lettre précédente j'ai essayé, mon cher Docteur, de vous tracer le tableau de la nature sauvage, comparée à 'a nature cultivée; je me suis efforcé de faire passer dans votre ame les sentimens que cette comparaison avoit excités dans la mienne, & de vous prouver combien il étoit intéressant, après avoir étudié la nature soumise aux travaux des hommes, de l'observer dans ces contrées où l'art n'a rien embelli, rien perfectionné. Tout change de forme entre nos mains. Autant nous sommes éloignés de la Nature, autant tout ce qui nous approche, tout ce qui nous environne s'écarte de sa première origine. Sera-ce, par exemple, dans les ménageries, dans ces prisons de l'esclavage que nous apprendrons à connoître le vrai caractère des animaux? ou bien, sera-ce parmi ces animaux domestiques que nos bienfaits ont rendus nos esclaves? Combien le cheval est différent de lui-même sous les liens honteux de la servitude, ou même au milieu de ces brillantes caracolles qu'il exécute sous le harnois! que de graces au contraire, que de légéreté lorsqu'il vit en liberté au milieu

des prairies, & qu'il n'a point perdu, par de cruelles mutilations, sa fougueuse vivacité? Est-ce bien l'impétueux taureau, bouillant dans ses desirs, terrible dans les combats, qui s'avance à pas lents, la tête baissée & soumise au joug? A ce regard triste & morne, à cet état de foiblesse & de langueur, puis-je reconnoître dans ce lion le roi des animaux? Esclave docile & soumis, il a perdu sa première férocité, & avec elle son caractère originel.

C'est ici qu'il le faut admirer; c'est au milieu des forêts de l'ancienne Numidie qu'il est noble & majestueux: c'est-là qu'il exerce son empire, & qu'il se rend la terreur de tous les animaux. Il reste, pendant le jour, tranquille dans sa retraite; sa voix effrayante ne se fait entendre qu'au milieu du silence & des horreurs de la nuit. Tel qu'un nuage orageux, encore loin de nos habitations, ne s'annonce que par un bruit sourd & continu, ainsi retentit la voix du souverain des forêts. Peu-à-peu il s'approche, mais avec une fierté majestueuse. Plein de courage & d'intrépidité, aucun obstacle ne l'arrête, aucun danger ne l'épouvante. Fier de ses forces, la ruse & les embûches sont indignes de lui. Il ne paroît, il est vrai, qu'au milieu des ténèbres; mais il ne profite point de leur faveur pour surprendre son ennemi. Par de longs & d'affreux rugissemens, il l'avertit de sa présence; le signal du combat retentit au loin, l'alarme devient

générale; aucun animal ne ſonge à la défenſe, tous fuient épouvantés : mais ſi le lion ſe montre à eux, s'ils ont apperçu ſa crinière hériſſée, s'ils ont vu ſon œil étinceler du feu du courage, dès-lors ils ſont vaincus. Saiſis de terreur & d'effroi, ils reſtent immobiles & glacés à la vue de leur redoutable ennemi. Le ſanglier oublie ſes défenſes, le taureau perd l'uſage de ſes cornes, & le cheval eſt incapable de fuir. Tous ſe rendent ſans combat. D'une griffe enſanglantée le lion ouvre & déchire les entrailles de ſa proie, il s'en repaît; & dès qu'il eſt raſſaſié, il en abandonne les reſtes aux animaux carnaſſiers. Alors tout eſt en ſûreté. Sanguinaire par néceſſité, le lion n'eſt cruel qu'autant que la faim le domine & le preſſe. Si, dans l'état de ſatiété, il rencontre un autre animal, il paſſe avec fierté ſans ſe détourner, ou reſte en place ſans ſe déranger. L'attaque-t-on? il dédaigne ſon ennemi, rarement il ſe défend; il ſe retire, & ne fuit jamais.

J'ai été pluſieurs fois témoin de ſon apparition proche les tentes des Maures. Dès qu'il ſe fait entendre, le troupeau s'agite, frémit; & à meſure que l'ennemi approche, le bétail pouſſe des hurlemens & des cris effrayans. Le déſordre ſe met par-tout, la frayeur s'empare de tous les êtres vivans. Les chiens, réunis & preſſés les uns contre les autres, heurlent tous en même temps. Les Maures courent

à leurs fusils, allument de grands feux & se préparent à la défense. Les femmes, de leur côté, poussent des cris menaçans & aigus. Très-souvent avec ce tintamare & les coups de fusil répétés, l'on vient à bout d'écarter cet ennemi commun : mais quand le lion est très-affamé, il n'est pas toujours d'aussi bonne composition. Il pénètre à travers les flammes, s'élance par dessus les tentes, fond sur le troupeau, & au milieu des ténèbres, de la frayeur & du désordre, il trouve moyen d'échapper, & souvent d'emmener avec lui le prix de ses combats.

J'ai vu des lions en France, mais je n'en ai vu aucun que l'on puisse comparer à ces lions Numides, si célèbres dans les cirques Romains. Quoique souvent compatriotes, ceux de nos ménageries, enlevés très-jeunes de leurs retraites, renfermés dans leurs cages, sans exercice, sans mouvement, sont presque toujours foibles, languissans, & finissent par mourir de tristesse & d'ennui. Dans les forêts, au contraire, ils sont fiers, légers, vigoureux, très-bien proportionnés. Les sangliers, qui sont ici très-communs, servent de pâture au lion, & mettent les troupeaux à l'abri de sa dent carnassière : cependant il pénètre quelquefois dans les *Douares*, & le parti le plus prudent alors est de lui abandonner la proie qu'il s'est choisie. Il seroit trop dangereux de l'attaquer en face. Pour le vaincre, il

il faut avoir recours aux embûches : c'eſt ce que ſont les Maures. Ils creuſent des foſſes très-profondes, les recouvrent de brouſſailles, & placent auprès un animal vivant ; car le lion dédaigne la chair morte, à moins qu'il ne ſoit très-affamé. Dès qu'il eſt tombé dans la foſſe, on le tue à coups de pierres ou de fuſils.

Les Maures ont encore un autre moyen beaucoup plus ſûr de lui donner la chaſſe. Ils obſervent les lieux qu'il fréquente ; ils y conduiſent une vache ou quelque autre animal, qu'ils attachent à un arbre, tandis que le chaſſeur, bien armé, ſe tient en embuſcade dans une cabane de brouſſailles. Le lion, attiré par les cris de ſa proie, ſe précipite deſſus avec fureur : on lui lâche, en ce moment, un coup de fuſil chargé de pluſieurs balles. S'il n'eſt que bleſſé, il ſe retire en rugiſſant ; rarement il revient ſur le coup. S'il tombe, l'on ſe garde bien d'aller à lui ; mais le chaſſeur s'en retourne, & ne reparoît que le lendemain, ou deux jours après, pour s'emparer de la peau du lion.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XIII.

Au même.

Je ne me ſens point la force, mon cher Docteur, de vous écrire une longue lettre. Les grandes chaleurs m'ont ramené à la Calle. Elles ſont ſi fortes en ce moment, qu'à peine ai-je le courage de conduire ma plume. Je ſuis obligé, à chaque ligne, de ſuſpendre mon travail pour eſſuyer mes ſueurs. Le vent du midi ſouffle depuis quinze jours, & ſon haleine embraſée par les ſables brûlans du Saara, nous deſſèche & nous brûle. Une cauſe accidentelle ajoute encore à la chaleur de ces contrées. Comme tout ce pays eſt rempli d'abondantes brouſſailles, qui, d'une année à l'autre, rendroient les chemins inacceſſibles, & les bois impénétrables, les Maures ont la précaution, tous les ans après leur moiſſon, de mettre le feu par-tout. J'apperçois actuellement, à pluſieurs lieues de diſtance, d'énormes tourbillons de flamme & de fumée s'avancer avec rapidité dans les campagnes, gagner les collines, pénétrer ſans obſtacle dans les plus épaiſſes forêts, & ne laiſſer derrière eux que de noirs monceaux de charbons & de cendres. Ce ſpectacle a quelque choſe d'impoſant, ſur-tout pendant la nuit. Une flamme pétillante qui

s'élève par torrens, & s'élance jusques dans les nues; une épaisse & noire fumée qui borde l'horison, & rend sensible l'horreur des ténèbres; les grands effets de lumière, la pâle lueur de la lune, tous ces objets contrastans offrent un tableau sublime dans son genre, mais effrayant pour l'imagination. Les animaux fuient de toute part, plusieurs, devenus la proie des flammes, font retentir au loin leurs cris douloureux; le trouble est par-tout, & la frayeur est générale.

Quoique les Maures aient soin de pourvoir à leur sûreté, cependant il arrive plusieurs fois que des Douares entiers, hommes & troupeaux, sont enveloppés dans cet incendie général. Rien n'est épargné, excepté les pâturages & le bord des étangs & des sources. Ces feux durent plus de deux mois, & enflamment l'atmosphère à un tel point, que le thermomètre de Réaumur se tient constamment de 36 à 40 degrés d'élévation. Je n'ai de repos que dans le bain. Je m'y précipite plusieurs fois le jour; c'est la seule position qui me permette quelque application. Il n'est plus question de courses. La plus longue est de chez moi au gouvernement, qui fait face à ma demeure; encore suis-je obligé de courir comme si je passois devant un brasier ardent. L'air brûlant & lourd qui passe à travers mes poumons, rend ma respiration pénible. Mes digestions se font mal, l'appétit me manque:

néanmoins avec un régime frugal & un entier repos, j'espère échapper aux fièvres putrides & mortelles qui dépeuplent actuellement ce comptoir. Les grands lacs qui nous environnent, comme je vous l'ai déjà fait observer, sont les seules causes des maladies; car ailleurs l'air de la Barbarie est très-salubre, & bien moins brûlant dans les lieux qui ne sont point incendiés.

Cependant nous avons par fois quelques journées fraîches, quand le vent vient du côté de la mer. J'en profite pour visiter les lieux que la flamme a épargnés. Ma promenade la plus ordinaire est à deux lieues de la Calle, dans un vallon solitaire, situé sur les bords de la mer. Une source d'eau y entretient une végétation & une fraîcheur continuelles; des collines très-élevées le garantissent des vents du midi; à découvert du côté du nord, il en reçoit le souffle rafraîchissant, & les arbres des côteaux qui l'environnent y forment des ombrages que le soleil ne dissipe qu'au moment de son lever & à l'instant de son coucher. Mais, mon cher Docteur, outre cette situation agréable, ce qui rend pour moi ce vallon intéressant, c'est qu'il est habité par l'amitié; l'amitié! dont les doux épanchemens sont inconnus aux cœurs féroces des Arabes. Aussi cet exemple est unique; au moins est-il le seul que je connoisse. Deux frères, unis dès l'enfance, heureux l'un par l'autre, ont juré de ne jamais se quitter. Ils ont renoncé aux

mœurs & au commerce de leurs ſemblables, & pour être tout entiers l'un à l'autre, ils ſont venus fixer leur demeure dans ce délicieux vallon. C'eſt-là qu'avec leurs femmes & leurs enfans, ils paſſent leur vie dans la paix & l'union. Leurs troupeaux paiſſent tout le jour ſous les ombrages frais, & donnent à ces lieux ſauvages un air vivant & champêtre. Quand j'arrive, ces bons frères hermites (c'eſt ainſi que nous les avons nommés), viennent à ma rencontre, me conduiſent dans leurs tentes, & font traire leurs vaches. Je n'arrive jamais ſans quelque petit préſent pour leurs femmes. Un peigne, un couteau, un mouchoir, ſont pour elles des objets de grande valeur; elles les reçoivent avec reconnoiſſance. Souvent un des deux frères m'accompagne, & ſe plaît à herboriſer avec moi. Nous rentrons ſous les tentes, quand la chaleur devient trop forte; & je partage avec ces nouveaux Pylades, les alimens dont j'ai eu ſoin de me pourvoir. Je ne puis vous exprimer, mon cher Docteur, combien ces momens me ſont agréables, & de quels doux & tendres mouvemens mon ame eſt émue! combien de fois j'ai deſiré pouvoir réunir dans cet agréable ſéjour le petit nombre de perſonnes qui me ſont chères, & paſſer ma vie dans une douce oiſiveté, ignoré de l'univers entier. Ces bons Arabes, quand je ſuis quelque temps ſans paroître, viennent ſouvent me chercher à la Calle, & me preſſent de

passer la journée avec eux. Je m'y refuse rarement, excepté les jours de fortes chaleurs. J'en éprouve, en ce moment, une si accablante, qu'il ne me reste plus que la force de vous assurer des sentimens d'amitié que je vous ai voués pour la vie.

LETTRE XIV.

Au même.

Les contrées que j'habite, mon cher Docteur, sont devenues un théâtre sanglant de cruautés & d'horreurs. Aly-Bey, ce chef Arabe dont je vous ai déjà parlé, fait, depuis quelque temps, des excursions fréquentes sur plusieurs hordes Arabes de son voisinage. A la faveur de la nuit, il fond, à la tête de ses cavaliers, sur les troupeaux & les tentes, en chasse les habitans, s'empare de leurs possessions, & emmène en captivité leurs femmes & leurs enfans. Ces malheureux, livrés à la brutalité du soldat, sont traités comme des bêtes de somme jusqu'à ce qu'ils soient rachetés par leurs parens. Plusieurs expirent par la disette, ou sous les coups, au milieu des gémissemens & du désespoir. Ceux qui survivent, n'en sont que plus à plaindre. Obligés quelquefois de chercher leur nourriture parmi l'herbe des champs, ils ont encore à souffrir le spectacle le plus déchirant.

La fille eſt déshonorée ſous les yeux de ſa mère; & ſi le brutal n'y trouve point le plaiſir qu'il y cherche, il la poignarde ſans pitié. Les jeunes enfans, deſtinés à ſatisfaire une paſſion plus brutale encore, ne ſortent des mains de ces monſtres que pour rendre le dernier ſoupir entre les bras de leurs mères, ou conſerver toute leur vie les infirmités de cet affreux libertinage.

Parmi les nations dépouillées, il s'en eſt trouvé une (*les Benitſelems*), qui faiſoit un commerce annuel avec la Compagnie. Ces Arabes étoient pauvres, incapables de racheter leurs femmes & leurs enfans. Ils ont eu recours, dans cette extrémité, au Gouverneur de la Calle, eſpérant qu'Ali-Bey, déterminé par des intérêts de commerce, auroit quelques égards pour la Compagnie. La négociation eut lieu, & moyennant un certain nombre de piaſtres que l'on offrit à ce chef, il conſentit à rendre la liberté aux *Benitſelems*. Il les renvoya en effet peu de jours après, dès qu'il eut touché la ſomme promiſe, & les fit eſcorter par ſes cavaliers. Nous allâmes au-devant de ces infortunés à une demi-lieue des habitations. A peine nous eurent-ils apperçus, que mille cris confus d'allégreſſe & de bénédictions retentirent au milieu des airs. Nous étions leurs bienfaiteurs, leurs pères. J'entendois peu leurs expreſſions, mais leurs geſtes diſoient plus que leurs paroles. Des larmes d'attendriſſement & de reconnoiſſance

couloient de leurs yeux. Les mères arrachoient leurs enfans de leurs mammelles, nous les présentoient, & les couvroient ensuite de baisers; d'autres apprenoient à leurs fils plus âgés que nous étions leurs libérateurs, & la mère & le fils se réunissoient pour nous combler d'actions de graces.

Cette scène, qui nous arrachoit des larmes, devint encore plus attendrissante par l'arrivée des maris, que nous avions informés du retour de leurs femmes & de leurs enfans. Dès qu'ils se furent apperçus, leur premier mouvement fut de se précipiter dans les bras les uns des autres. Leurs accens se confondoient avec leurs soupirs, & l'expression, étouffée par la joie, expiroit sur leurs lèvres. Les enfans s'entrelaçoient entre les bras de leurs pères, comme s'ils eussent craint d'en être de nouveau séparés. Cependant la joie n'étoit pas générale. Les pleurs & les regrets troubloient l'allégresse commune. L'un cherchoit & redemandoit en vain une épouse expirée de misère; d'autres réclamoient leurs enfans. Ils ne recevoient pour réponse qu'un silence trop expressif; & même, parmi ceux qui avoient le bonheur de retrouver les objets de leur tendresse, en quel état d'humiliation, de misères & de souffrances ils s'offroient à leurs regards! La plupart, dépouillés de leurs habits, avoient à peine quelques lambeaux pour cacher une partie de leur nudité. Les traits de

leur visage étoient altérés & flétris : ils portoient sur leur figure l'empreinte de la fatigue & du malheur. Ce peuple avoit marché un jour entier dans des sables brûlans, exposé au plus ardent soleil, n'ayant pris d'autre nourriture que des racines & des fruits sauvages : les enfans sur-tout se traînoient à peine. Ils pleuroient de lassitude, de douleur & de faim. Tout ce monde campa près de la Calle. Nous fîmes distribuer à ces infortunés d'abondantes nourritures; mais avant tout, ils se précipitèrent sur l'eau avec une avidité extraordinaire. Ils s'étoient rassemblés en foule autour du puits, n'aspirant qu'au moment où ils pourroient porter leurs lèvres brûlantes sur les seaux d'eau qu'on leur présentoit. Peu s'en fallut même que plusieurs ne se précipitassent dans le puits, tant il y régnoit de désordre, malgré les gardes qu'on y avoit placés. Ils passèrent la nuit en plein air, & le lendemain, dès le lever de l'aurore, tous se mirent en route pour se rendre à leurs tentes.

Si vous ne jugez de ce trait que d'après les sentimens de votre cœur, vous applaudirez, sans doute, mon cher Docteur, à l'humanité du Négociant François, & aux expressions de reconnoissance de ce peuple Arabe. Il me feroit doux de partager ces sentimens, & de vous y confirmer; mais, témoin oculaire des circonstances, instruit d'ailleurs de la férocité des mœurs arabes, & de l'avidité du Négociant,

je dois en juger différemment. Le Négociant alors fut humain, parce qu'il étoit intéressé à l'être, parce que se refuser à la demande de cette Tribu dépouillée, ç'auroit été s'exposer à être attaqué & troublé dans son commerce: d'un autre côté, ces mêmes Arabes, malgré leurs protestations d'amitié, ne sont devenus ni plus traitables, ni moins barbares. Ce premier mouvement de reconnoissance, en supposant qu'il fût sincère, ne tarda pas à être étouffé par le caractère originel de cette nation, & je fus, peu après, témoin de plusieurs insultes de leur part, qui me forcèrent de me dépouiller des préjugés que la scène touchante à laquelle j'avois assisté, m'avoit inspirés en leur faveur.

Au milieu de ces scènes d'horreur, ce qui m'affecta le plus, ce fut le malheur des deux bons frères Arabes, dont je vous ai parlé dans une de mes précédentes. M'étant un jour rendu à l'endroit qu'ils habitoient, je le trouvai abandonné; comme je savois qu'ils étoient déterminés à ne point quitter cette agréable retraite, je soupçonnai aussi-tôt la vérité; j'appris en effet, peu après, que le cruel Aly-Bey les avoit dépouillés: je partis sur le champ pour voir ce chef Arabe, me proposant de faire tout ce qui dépendroit de moi pour rétablir ces deux frères dans leur solitude; mais Aly-Bey, à qui je témoignai combien j'étois surpris des brigandages qu'il exerçoit depuis quelque temps, me

répondit qu'il n'agiſſoit que par les ordres du Bey de Conſtantine, & que d'ailleurs les nations Arabes ſur leſquelles il étoit tombé, s'étoient attiré leur malheur par le refus qu'elles avoient fait de lui payer les tributs qu'elles lui devoient; quant aux Arabes dont je lui parlois, qu'ils n'avoient point été dépouillés par ſes ordres; qu'il ignoroit d'ailleurs ce qu'ils étoient devenus. Je ne m'en tins point aux aſſurances de ce chef; j'interrogeai beaucoup d'autres Arabes, aucun ne put m'en donner de nouvelles. Je revins à la Calle, très-affligé du peu de ſuccès de mon voyage, prenant de tous côtés des informations ſur le ſort des ſeuls Arabes qui m'intéreſſoient. J'appris enfin que tous deux étoient morts de la peſte, dont les ravages ſe font encore ſentir parmi les nations qui nous avoiſinent.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XV.

Au même.

TOUT eſt tranquille ſur ces côtes, mon cher Docteur : Aly-Bey a ceſſé ſes hoſtilités ; mais je crains bien que ce ne ſoit pas pour long-temps. Les traités de paix, parmi les Arabes, ne durent que juſqu'à ce que le plus foible ſoit devenu le plus fort, ſinon en guerre ouverte, au moins par des attaques artificieuſes. Ruſes, trahiſons, brigandages, peu leur importe, pourvu qu'ils ſe vengent, & qu'ils puiſſent faire couler le ſang humain. Ce ſpectacle eſt auſſi agréable à leurs yeux que celui d'une bête féroce expirant à la vue du chaſſeur qui vient de la terraſſer. Auſſi dans les ſentences de mort, n'eſt-il pas beſoin d'exécuteur ; dès que l'arrêt eſt prononcé, c'eſt à qui aura l'honneur de porter le premier coup. Les prières, les larmes, les cris affreux du malheureux que l'on égorge ne font qu'ajouter un nouvel intérêt à la ſcène : le tendre agneau, recevant en ſilence le coup de la mort, n'eſt point la victime que les Arabes aiment à immoler ; de tous les genres de mort, celui qui peut occaſionner de plus longues & de plus vives douleurs eſt toujours préféré. Il y a quelque temps qu'un Turc, déſerteur d'Alger,

s'étoit sauvé chez les *Nadis*, pour se rendre de-là à Tunis. Ceux-ci le rencontrant seul & sans défense, commencèrent par lui couper le nez, les oreilles, les bras & les jambes; & après avoir joui de ce spectacle jusqu'à ce que le Turc fût près d'expirer, ils l'achevèrent à grands coups de sabre. Un ancien Gouverneur de la Calle, que j'ai vu à Marseille, m'a assuré, que s'étant un jour rendu chez un chef Arabe, avec lequel il avoit à traiter pour des intérêts de commerce, celui-ci lui montrant une douzaine d'esclaves, lui dit: *Vois parmi cette canaille, quel est celui à qui tu veux que je fasse couper la tête;* croyant de bonne-foi lui proposer une fête très-agréable. Ces cruels se glorifient d'un assassinat avec autant de prétention que s'il s'agissoit d'une action héroïque, & ils ne font cas de la réputation qu'autant qu'elle est due à un grand nombre de meurtres.

A cette férocité de mœurs se joint l'abandon à tous les vices. A peine sortis de l'enfance, ils se livrent aux femmes; & c'est, dans ce genre, le moindre de leurs désordres. Permettez, mon cher Docteur, que je jette un voile sur des abominations que je ne pourrois tracer sans horreur, que vous ne pourriez lire sans être révolté. Le mariage, chez eux, n'en porte que le nom. Ils achètent une, deux, trois femmes, selon le nombre qu'ils peuvent nourrir. Ils les gardent aussi long-temps qu'elles leur plaisent,

& les renvoient ensuite sans autre formalité. Il n'est point de créatures plus malheureuses que ces femmes. Leurs maris sont de vrais despotes, qui exercent envers elles l'autorité la plus absolue, & ne les traitent qu'avec le dernier mépris.

Bouillans, comme sans frein, dans leurs desirs, tout ce qui y met obstacle est sacrifié. Le fils ne craint point de se souiller du sang paternel. Le frère devient l'assassin de son frère, & la femme meurt souvent des mains de son mari. Dévoués au plus sordide intérêt, l'espoir de la plus légère récompense les rend meurtriers, & l'on seroit presque sûr de dépeupler la Barbarie, en mettant à prix la tête de chaque Maure. Ces mœurs cruelles & sanguinaires, à peine concevables chez les *Cannibales*, parmi ces hommes dont l'habitude de la chasse & du meurtre a déterminé le caractère, sont bien étonnantes chez un peuple en qui les besoins sont si limités, & les occupations si douces.

La soif de l'or ajoute encore & donne une plus grande activité à la férocité originelle des Maures. De ce nombre prodigieux de piastres que le commerce apporte tous les ans en Barbarie, il n'en revient pas une seule. Tout y reste ; & qui plus est, tout y est enfoui. Quel autre usage en pourroit faire ce peuple qui n'a ni luxe, ni besoins, ni industrie, & auquel nous ne pouvons offrir que de l'argent en échange des grains & des laines que nous

en tirons ? Le Maure s'en servira-t-il pour augmenter son troupeau, le nombre de ses femmes, de ses esclaves ? Mais s'il laisse soupçonner qu'il soit riche, il ne tardera pas à être dépouillé. Il sera livré lui, sa femme, ses enfans aux plus cruelles tortures, afin de leur arracher l'aveu de leurs trésors : mais intrépides au milieu des tourmens, ils meurent sans rien avouer. Si, pendant les guerres civiles, ils sont dépouillés, alors ils ont recours aux piastres enterrées pour acheter un nouveau troupeau, former de nouvelles tentes, & racheter leurs femmes & leurs enfans, quand ils croient ne pas trouver mieux, ou n'en pas trouver à si bon compte. Voilà le seul motif plausible sur lequel paroisse appuyée cette coutume d'enterrer l'argent ; & comme ordinairement le mari a seul connoissance de ce précieux dépôt, s'il meurt, son secret meurt avec lui. C'est ainsi que la Barbarie renferme des piastres nombreuses perdues pour toujours, & que la plus riche mine de ce pays est en *argent monnoyé*.

Ces Arabes sont voleurs par inclination autant que par habitude. L'espoir d'enlever quelques mauvaises hardes à un voyageur suffit pour mettre sa vie en danger ; aussi arrive-t-il souvent que le messager qu'un chef envoie à un autre chef, lorsqu'il est obligé de passer chez certaines nations indomptées, quitte ses habits, & ne se revêt que de quelques lambeaux qui ne peuvent exciter l'avidité de ces Arabes. Il en est même qui

voyagent parfaitement nuds, avec de gros chapelets pendus à leurs cols. Cet inſtrument de dévotion les fait regarder comme des *Papas* ou des ſaints, & leur attire un peu plus de conſidération. L'hôte qu'ils reçoivent chez eux n'eſt pas beaucoup plus reſpecté; ils le reçoivent avec amitié, le nourriſſent, lui donnent un aſyle dans leurs tentes, & finiſſent par le voler, s'ils en trouvent l'occaſion. L'étranger qui voyage chez ces Arabes (j'entends chez ceux où ſa vie n'eſt pas en danger), ne peut apporter trop de vigilance & de ſoin, pour éviter leurs larcins. Ceux qui l'eſcortent & l'accompagnent, ſont ſouvent les premiers à s'emparer de ce qu'ils peuvent ſaiſir ſans être apperçus. Il faut avoir ſoin de renfermer tout ſous la clef, ſur-tout pendant la nuit. Les Maures, à la faveur de l'obſcurité, ſe gliſſent adroitement ſous les tentes, & ſont ſi adroits, qu'ils ne ſe retirent preſque jamais les mains vuides. C'eſt alors une très-bonne précaution de conſerver de la lumière ou du feu toute la nuit. La jouiſſance eſt double pour eux quand ils peuvent voler un Chrétien, tant eſt forte la haine qu'ils nous portent. Auſſi les habitans de la Calle les paient d'un bien ſincère retour. L'on m'a raconté qu'un d'entre eux, paſſionné pour la chaſſe, & très-adroit à tirer un coup de fuſil, ſortoit ſouvent ſeul, & qu'il chaſſoit aux Maures, comme l'on chaſſe aux bêtes féroces & aux oiſeaux. Ordinairement il uſoit d'artifice. Lorſqu'il rencontroit

rencontroit un Maure, il l'abordoit, lui donnoit de la poudre & du plomb, & insensiblement gagnoit sa confiance, & l'engageoit à se reposer avec lui dans quelque lieu écarté. Là, comme par plaisanterie, il tiroit un pain de sa poche, & le jettoit à une certaine distance; le Maure aussi-tôt alloit le ramasser. Ce scélérat saisissoit ce moment pour lâcher son coup de fusil sur ce malheureux, & cachoit le cadavre parmi les broussailles. Il en avoit tué un grand nombre de cette manière, & s'en étoit vanté publiquement quelque temps avant de repasser en France, s'imaginant, par ces assassinats multipliés, n'avoir usé que du droit des gens, & avoir vengé les Chrétiens des insultes & de la haine des Maures.

J'ai vu néanmoins cette haine des Chrétiens pour les Maures employée avec plus de justice. Il y a quelque temps que les *Nadis* étoient tombés sur notre troupeau qui paissoit à quelque distance de la Calle. Ils en avoient enlevé plus de cent boeufs; l'on en fut averti par les soldats du moulin, qui avoient observé ce qui se passoit au dehors. L'alarme se répand aussi-tôt parmi les habitans de la Calle. On ouvre la salle d'armes; c'est à qui sera le plutôt armé; l'on s'empare des chevaux, les mules elles-mêmes sont arrachées à leurs travaux, & érigées, en cet instant, en nobles chevaux de combat. Les premiers prêts n'ont pas la patience d'attendre les

autres. L'on ſort en déſordre, l'on erre dans la campagne à l'aventure, ſans ſavoir où trouver l'ennemi. Chacun brûle du deſir de la vengeance; il eſt impoſſible de donner des ordres, de rallier douze hommes enſemble; près de deux cens ſoldats ſont épars dans les brouſſailles; enfin l'on apperçoit les Nadis, l'on ne ſe donne pas le temps de les joindre; l'on tire ſur eux de loin, ſans en bleſſer un ſeul; ils diſparoiſſent, & ſe ſauvent dans leurs montagnes, où il fut impoſſible de les attaquer. Chacun revint à la Calle fort mécontent.

Les Nadis cependant craignant la vengeance d'Aly-Bey, qui paroiſſoit prendre notre défenſe par intérêt de commerce, & par d'anciennes inimitiés qui regnoient entre lui & les Nadis, nous rendirent, quelques jours après, une grande partie des bœufs enlevés, & nous demandèrent la paix, qu'on leur accorda ſans difficulté, & même aux conditions qu'ils voulurent, tant l'on eſt intéreſſé à vivre tranquille pour faciliter le commerce. Mais l'on ne ſe fie point à leur parole; & depuis ce moment, l'on a ſoin de faire eſcorter le troupeau par quelques petites pièces d'artillerie de campagne que les Maures appréhendent beaucoup. Le pavillon François eſt arboré; & je vous avoue que j'aime à voir flotter, au milieu de ces déſerts, l'étendard de ma patrie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XVI.

Au même.

Me donner de vos nouvelles dans ces régions d'atrocité & de meurtre, c'eſt, mon cher Docteur, me ramener agréablement dans le ſein de ma patrie, au milieu de mes parens & de mes amis; c'eſt occaſionner des ſouvenirs que l'abſence n'a point effacé & qu'elle n'aura jamais le pouvoir d'effacer. Je ne ſuis point ſurpris que vous ayez peine à croire les détails de ma dernière Lettre : j'aurois pu cependant, ſans trahir la vérité, les rendre encore plus incroyables : vous ne concevez pas ce qui peut produire des mœurs auſſi ſanguinaires ; moi, qui ſuis ſur les lieux, qui ne néglige rien pour en trouver la cauſe, je ne ſuis pas beaucoup plus avancé que vous ; plus j'y réfléchis, plus mon embarras augmente ; je recueille des faits, je tiens note de mes obſervations ; & quand mes idées ſeront mieux déterminées, je vous ferai part de mon ſentiment. De tous les êtres de la Nature, l'homme eſt le plus difficile à connoître, & le dernier ſur lequel un obſervateur éclairé doive prononcer.

Les Arabes ſuivent groſſiérement la religion de Mahomet. Ils y ajoutent beaucoup de ſuperſtitions ;

&, fidèles à certaines pratiques extérieures, ils en ignorent le véritable esprit. Ils observent assez exactement le Ramadan, le Beyran, la prière, l'ablution, & se font tous circoncire. Peu s'abstiennent du vin, lorsqu'ils peuvent s'en procurer, & en boire sans être apperçus.

Il en est qui, sous le titre de *Papas*, portent au cou des chapelets à gros grains, & président aux cérémonies religieuses, comme à la prière, aux mariages, aux enterremens, &c. mais l'on fait fort bien se passer d'eux. Leurs chapelets leur servent, comme parmi nous, à compter le nombre de leurs prières. A chaque grain qu'ils font couler entre leurs doigts, ils disent, *que Dieu est grand! il n'y a qu'un seul Dieu, Mahomet est son prophète.* C'est dans cette seule exclamation, dans cette élévation de leur ame vers Dieu, que consistent toutes leurs prières. Ils la répètent par-tout, dans leurs voyages, au milieu de leurs travaux, dans le silence de la solitude. Ils prononcent ces paroles avec une forte aspiration, comme s'ils étoient vivement pénétrés, & frappés de la grandeur & des bienfaits de la Divinité. Ces idées sont cependant bien contraires à leurs moeurs.

L'ablution, chez les Maures, n'est pas aussi rigoureuse que chez les Turcs. Il suffit qu'ils se lavent quelques parties du corps, les bras, les mains, les pieds, la figure & la barbe : ce qu'ils font ordinairement le matin, le soir, & après les repas. Plusieurs

négligent cette pratique, mais ils ſont plus exacts pour leur prière, qu'ils font par-tout où ils ſe trouvent, ſoit dans leurs tentes, ſoit au milieu des champs. Ils ſe mettent à genoux, la face tournée du côté de l'orient, & ſe couvrent la tête de leur bernus. Trois fois ils ſe proſternent le viſage contre terre, ſe relèvent, s'agenouillent alternativement, & prononcent chaque fois, *que Dieu eſt grand! Mahomet eſt ſon prophète.*

Le *Ramadan* dure une lune. C'eſt le carême des Muſulmans. Ils ne mangent alors qu'après le ſoleil couché, & ſe privent, juſqu'à ce moment non-ſeulement de nourriture, mais encore d'eau, de tabac & de la pipe. Ils laiſſent croître leurs cheveux, ne lavent point leurs habits, & ne prennent aucun ſoin de leur barbe; ils affectent même de porter des habits ſales & craſſeux. Il en eſt de même lorſqu'ils ont perdu quelques-uns de leurs proches, ou qu'ils ont ſa mort à venger.

Au *Ramadan* ſuccèdent les fêtes du *Beyran*, qui durent pluſieurs jours, & répondent à nos fêtes de Pâques. Alors les Maures ſe parent de leurs plus beaux habits, ſe raſent les cheveux, & ſe livrent aux divertiſſemens & aux feſtins; l'on ſe viſite réciproquement d'un Douare à un autre. Toute inimitié reſpective paroît oubliée; mais ſeulement pendant ces jours de fêtes.

Je ne m'étendrai pas davantage, mon cher Docteur,

fur les principes de cette religion, communs à tous les Mufulmans, & dont tant d'auteurs ont déjà parlé; d'ailleurs les Maures, defcendus la plupart de ces anciens Arabes qui, fous l'empire des premiers Califes, fe font emparés de la Barbarie, font les vrais Mufulmans. Ils ont été les premiers endoctrinés par Mahomet. Les Turcs, iffus des anciens Syrtes, ont adopté, en paffant dans le Levant, la religion du pays.

L'hofpitalité eft un droit facré chez les Maures, au moins parmi ceux qui font foumis à quelque chef. Le Mufulman étranger qui arrive chez eux, y eft reçu avec une cordialité apparente. On lui préfente le *courcouçon*, on l'introduit dans une tente pour y paffer la nuit. Seroit-il l'ennemi le plus déclaré, dès qu'une fois il eft admis dans un Douare, il a rarement à craindre la trahifon. Cependant ce n'eft point-là cette hofpitalité généreufe & refpectable qui formoit chez les anciens Patriarches, ainfi que chez les Romains, les doux liens d'une amitié fraternelle, rapprochoit les étrangers de tous les pays, & honoroit l'humanité en prévenant fes befoins. Les Maures refpectent la vie de leur hôte tant qu'il eft dans leurs tentes: mais s'ils ont réfolu d'attenter à fes jours, ils attendent qu'il foit hors du Douare. Ils maffacrent alors fans pitié celui que la veille ils avoient traité en ami. La voix du fang n'eft pas même écoutée dans ces circonftances. Un frère

devient l'assassin de son frère, dès que l'intérêt les divise.

Mais si l'ancienne hospitalité n'existe plus, j'en ai trouvé des monumens bien respectables, & les plus propres à toucher l'ame sensible du Voyageur. Parmi ces déserts inhabités, dans des lieux arides & sablonneux, loin des sources & des rivières, j'ai souvent rencontré des petites voûtes en forme de niches. Des restes d'anciennes cruches étoient encore incrustées dans la maçonnerie. Elles étoient destinées à être remplies d'eau, afin que le Voyageur altéré pût trouver, sous ce ciel brûlant, de quoi étancher sa soif. C'est ainsi que les Anciens, non contens de recevoir l'étranger, pourvoyoient encore à ses plus pressans besoins dans des lieux où il ne pouvoit trouver aucune sorte de secours. Combien j'aimois à rencontrer ces précieux monumens de l'humanité des premiers hommes! Je ne voyois dans bien d'autres débris que l'orgueil & la vanité anéantis sous des monceaux de ruines; je voyois les tombeaux des Grands écrasés sous les débris de leurs propres palais; j'admirois un instant quelques restes de l'ancienne architecture, mais je quittois ces ruines pour aller m'attendrir à la vue d'un monument que le temps auroit dû respecter pour l'honneur de l'humanité, ou plutôt que l'humanité elle-même auroit dû conserver. Quelle leçon pour les Arabes d'aujourd'hui, s'ils étoient capables de la sentir! Ils

n'ignorent cependant pas l'ufage de ces cruches, puifqu'eux-mêmes me l'ont appris.

Le fyftême de la prédeftination, fi généralement admis chez tous les Mufulmans, rend les Maures prefque indifférens fur tout ce qui peut leur arriver. Je ne les ai jamais entendu fe plaindre de leur pofition; chacun eft content de la fienne; fatisfaits du préfent, ils oublient le paffé, fe foucient peu de l'avenir, & n'envifagent la mort que comme un événement néceffaire, auquel ils fe foumettent fans murmure.

A-t-on enlevé leurs troupeaux & leurs tentes? font-ils menacés de quelque grand danger, perfécutés par leurs chefs, chaffés de leurs poffeffions? au milieu des plus grands revers, ils ne connoiffent que cette feule expreffion, *Dieu le veut.* J'en ai vu, appellés par leurs Souverains, prefque fûrs d'être facrifiés à fon avarice; ils partoient avec une tranquillité étonnante. Si quelque mouvement de crainte s'élevoit dans leur ame, l'idée de la prédeftination y faifoit renaître le calme & taire la Nature. C'eft encore à ces confolans préjugés qu'ils font redevables de l'indifférence avec laquelle ils voient la pefte faire parmi eux les plus grands ravages. Combien de fois je les ai vus, au milieu de la contagion peftilentielle, attendre la mort fans s'émouvoir, rendre aux peftiférés tous les devoirs de l'humanité, panfer leurs bubons, enterrer les morts,

& sans aucune précaution, se revêtir des habits qu'avoient portés ceux que la contagion avoit fait périr! Ils n'ignorent pas cependant les dangers de la communication; mais ils détruisent toute objection par ces seules paroles : *Mon sort est écrit, Dieu le veut.*

Je n'ai point remarqué que les Arabes donnassent à la prédestination toute l'extension que nous lui donnons. Ils n'en font l'application qu'aux événemens physiques, rarement aux actions morales. Ils croient à la liberté, ou plutôt attachés aux rits extérieurs de leur religion, ils se livrent à la férocité de leur caractère, sans paroître réfléchir à la moralité de leurs actions. De-là naissent une foule d'inconséquences, de contradictions peu surprenantes chez un peuple ignorant & grossier. De-là ces erreurs si multipliées dans les récits des Voyageurs qui ont peu séjourné chez une nation dont ils veulent décrire les mœurs. Quiconque, par exemple, nouvellement débarqué sur ces côtes barbares, se seroit avancé jusques dans les tentes des pestiférés; quiconque y auroit vu, comme je l'ai vu moi-même, un père de famille distribuer avec un œil sec à ses femmes & à ses enfans le linceul qui devoit dans peu les ensevelir, & ceux-ci le recevoir avec une tranquillité stoïque, se seroit cru bien certainement transporté dans une société de philosophes, surtout s'il eût été témoin des fêtes, des danses & de

la joie publique au milieu des ravages de la contagion. Qu'auroit-il pensé à la vue d'un fils qui rend à son père expirant les derniers devoirs de l'humanité, & qui, sans se soucier du danger de la communication, le dépouille de ses habits, le lave avec soin, l'ensevelit, & l'enterre de ses propres mains?

De semblables faits passeroient, chez nous, pour héroïques; ils ne sont, chez les Arabes, que les conséquences de leur systême. Les détromper sur cet article, ce seroit détruire la source de leur tranquillité au milieu des alarmes continuelles & du despotisme qui les écrase. Ce systême, dans notre religion, ouvriroit la porte à tous les crimes, en nous privant de la liberté morale; chez le Musulman, il produit la résignation à la volonté de l'Être suprême, & n'a d'autre inconvénient que celui de faire négliger les précautions convenables pour se soustraire aux maux physiques. Dangereux dans la religion de Jésus-Christ, il est devenu un chef-d'œuvre de politique & de philosophie dans celle de Mahomet; il diffère peu de la résignation à la Providence ordonnée par le Christianisme, mais poussée trop loin & mal entendue chez les Musulmans.

C'est encore d'après les principes de leur religion, que les Arabes ont pour les fous une espèce de vénération. Ils les regardent comme des saints, comme des êtres privilégiés, favorisés du ciel. J'en

ai rencontré un au *Douare* d'Aly-Bey. Il étoit parfaitement nud ; il pénétroit dans toutes les tentes, & se présentoit devant les femmes, sans que leurs maris s'en offensassent. Ç'auroit été une action punissable que de le rebuter ou de le maltraiter. Il pouvoit aller manger par-tout où il lui plaisoit, rien ne lui étoit refusé. Aly-Bey lui-même souffroit ses importunités & sa familiarité avec une complaisance qui me surprit.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XVII.

Au même.

Les ravages de la peste sont si considérables dans tout ce pays, mon cher Docteur, qu'au milieu de ces tristes solitudes, je ne rencontre presque plus que des tombeaux, & qu'au lieu d'aromates, mon odorat n'est affecté que des émanations que répandent au loin des cadavres enterrés à très-peu de profondeur. Ces lugubres dépôts des dépouilles de l'humanité, placés çà & là dans des lieux solitaires, attristent mon imagination, & ne lui offrent que le tableau de notre destruction.

Ces Arabes, qui ménagent si peu la vie des hommes, en respectent les restes, & prennent le plus

grand soin de leur sépulture. Ils en regardent la privation, comme un des plus grands malheurs qui puisse leur arriver, & dans la désolation actuelle, ils meurent tranquilles, dès qu'ils sont certains qu'après eux il existera encore quelqu'un pour les ensevelir. Aussi le dernier supplice, parmi eux, est d'être coupé par morceaux, & abandonné aux chiens. Voici ce que j'ai eu occasion d'observer à leurs cérémonies funèbres.

A peine un Arabe est-il décédé, que peu après on le lave avec soin; on l'enveloppe dans un linceul d'une belle toile blanche que les Arabes ont en réserve pour leur seule sépulture. Cette toile se fabrique dans les villes de Barbarie; mais ils estiment bien davantage celle qui leur est apportée de la Mecque par les pélérins, & bénie par le principal Iman. Cette bénédiction leur coûte cher, il est vrai; mais les faveurs signalées qui y sont attachées, en font oublier le prix.

Dès que le mort est purifié, on le place sur une espèce de brancard; il est porté sur un cheval au lieu de la sépulture, où ses parens & ses amis l'accompagnent. Tandis que les hommes s'occupent à creuser la fosse, les femmes s'accroupissent en cercle autour du cadavre, le touchent, le découvrent, & puis s'entretiennent entre elles avec beaucoup d'indifférence; mais par intervalle elles interrompent leur conversation pour pousser de

longs gémiſſemens, interroger le cadavre, & l'engager, par les plus fortes inſtances, à revenir de nouveau habiter parmi elles. *Pourquoi*, lui diſent-elles, *nous as-tu quittées? N'étois-tu pas bien avec nous? Ne t'apprêtions-nous pas bien le courcouçon? Hélas! tes enfans ne te verront donc plus? Ils avoient tant de plaiſir à te poſſéder! à préſent que tu les as contriſtés, ils ne ſavent que gémir & pleurer. Ah! ah! reviens avec nous; rien ne te manquera. Mais tu ne nous écoutes plus; tu ne réponds plus à nos paroles; tu n'entends plus nos ſoupirs! ah! ah! ah! &c.* & autres apoſtrophes de ce genre, que je me ſuis ſouvent fait traduire en aſſiſtant à ces lugubres cérémonies. Ces triſtes lamentations d'une éloquence naturelle & pathétique, ſeroient bien propres à toucher l'ame du ſpectateur, ſi l'on ne voyoit pas ces mêmes femmes quitter, un inſtant après, l'extérieur de la plus profonde douleur pour cauſer & rire entre elles, & revenir enſuite à leurs premiers gémiſſemens.

Pendant ces tendres reproches, elles s'arrachent les cheveux, s'ouvrent avec les ongles les veines des tempes. Le ſang coule avec leurs larmes, & offre le ſpectacle du plus grand déſeſpoir. La foſſe achevée, l'on y place le cadavre ſur le côté, la face tournée vers l'Orient. Un *Papas* lui met entre les mains un billet pour le recommander à Mahomet. L'on forme enſuite au-deſſus du corps une eſpèce de voûte avec

des branches d'arbre, afin que la terre ne le touche pas; quand la fosse est recouverte de terre, l'on met pardessus de nouvelles branches d'arbre, & une quantité de très-grosses pierres pour empêcher les bêtes féroces de venir, pendant la nuit, dévorer le cadavre. On laisse au milieu des pierres un espace vuide pour y déposer des vases de terre & autres ustensiles de ménage: mais ceci n'a lieu que pour les Arabes d'un certain rang. Avant de quitter la fosse, l'on plante dans le milieu une espèce de pavillon funèbre. C'est ordinairement un lambeau des vêtemens du mort, placé au haut d'un bâton. La cérémonie achevée, chacun se retire chez soi avec la plus grande tranquillité, sans que l'extérieur annonce les lugubres fonctions que l'on vient de remplir.

Les proches parens & les amis du défunt viennent de temps en temps visiter sa tombe. Ils enlèvent quelques pierres, le déterrent en partie, pour s'assurer s'il n'est pas revenu à la vie; & lorsque l'infection du cadavre leur persuade le contraire, alors ils recommencent les gémissemens & les lamentations que j'ai décrits plus haut. Quelques-uns jettent de la chaux éteinte sur les pierres, pour donner quelque éclat à ce grossier tombeau. A chaque jour de fête les Arabes viennent en troupe visiter la tombe des morts & pleurer dessus.

Cette cérémonie, que j'ignorois, m'inspira un

jour une bien grande frayeur. J'étois à herborifer avec mon domeftique dans des rochers voifins de la Calle. Nous étions alors en guerre avec les *Nadis*. Des coups de fufils répétés, un bruit confus d'inftrumens de guerre & des cris tumultueux viennent tout-à-coup frapper mes oreilles. Je monte au plus vîte fur un rocher élevé, & j'apperçois dans le lointain un grand nombre de cavaliers Arabes, qui accouroient au grand trot au milieu d'un tourbillon de pouffière, & fe dirigeoient précifément vers l'endroit où je me trouvois. Ils avoient arboré l'étendard de Mahomet. Cet appareil militaire m'épouvanta à un tel point, que je me crus perdu, m'imaginant que c'étoit une troupe de *Nadis*. Ne pouvant me rendre à la Calle, fans courir le rifque d'être faifi par ces cavaliers, je pris le parti de me cacher dans d'épaiffes brouffailles, peu en fûreté dans une retraite qu'il étoit facile à deux cens hommes éparpillés de découvrir. Lorfque ces Arabes furent affez près de nous pour être diftingués, mon domeftique m'affura que c'étoit des *Zulmis*, chez lefquels j'avois féjourné, qu'il en reconnoiffoit plufieurs. Raffurés par cette découverte, nous fortîmes de notre retraite, & nous allâmes au-devant d'eux. Ils me reconnurent, & me dirent qu'ils alloient à une mofquée peu éloignée pour y célébrer les fêtes du *Beyran*, & vifiter le tombeau des morts. Je les laiffai remplir leurs devoirs de religion, & je

continuai mon herborisation, qu'une fausse alarme m'avoit fait interrompre.

Il existe chez les Arabes, comme chez nous, des visites de condoléance. Dès que l'un d'eux a perdu un de ses proches, tous ses parens & amis vont le visiter. Les hommes vont voir les hommes, & les femmes se rendent auprès des femmes. A la première vue ils se mettent à pleurer de part & d'autre, & à pousser des hurlemens de toutes leurs forces. Ces hurlemens se mesurent selon la dignité. Un inférieur à l'égard de son supérieur hurle tant qu'il peut. Un peu moins d'égal à égal. Les chefs ne poussent que quelques soupirs, à moins que ce ne soit pour un autre chef. Tout cela est ordinairement de commande. Un instant après la joie renaît, & il n'est plus question de s'affliger, à moins qu'il ne survienne un étranger avec lequel il faille hurler de nouveau. Ces visites ne se bornent pas à une seule. On les répète pendant huit, quinze jours, & quelquefois davantage. Quand on apprend la mort d'un Arabe dans un Douare où il y a quelque parent du défunt, aussi-tôt hommes, femmes, enfans, tous heurlent à l'envi. Les chiens épouvantés de ce tintamare, se mettent de la partie; mais la douleur est bientôt épuisée. La tranquillité renaît un instánt après.

Dans les villes, les Musulmans dévots regardent comme un très-grand acte de religion de porter les morts

morts en terre. S'ils voient passer un convoi funèbre, ils quittent aussi-tôt leurs occupations, & vont prendre la place de ceux qui portent la bière, jusqu'à ce qu'ils soient remplacés par d'autres. L'honneur de donner la sépulture aux morts n'est point confié à des mains mercénaires : c'est le devoir du plus proche parent. Les pères enterrent leurs enfans, les enfans enterrent leurs pères, & ainsi par ordre, selon le degré de parenté. Il y a toujours un ou plusieurs *Papas* qui assistent à ces cérémonies, chantent ou récitent quelques versets du Coran, & remettent au mort une lettre de recommandation pour le saint Prophète.

LETTRE XVIII.

Au même.

Vous desirez savoir, mon cher Docteur, s'il y a encore quelques Médecins célèbres chez un peuple qui a produit les pères de la Médecine. Il est aisé de satisfaire en deux mots à votre question. Les Arabes ne connoissent d'autres médecins que la Nature, d'autres remèdes que ceux qui leur sont dictés par l'ignorance ou la superstition. Cette Nation, d'où sont sortis autrefois tant d'hommes si habiles à guérir les maux de l'humanité, ignore jusqu'à son

ancienne ſplendeur, & a cédé aux autres peuples le flambeau qu'elle-même avoit allumé. C'eſt plutôt par ignorance que par mépris qu'ils n'ont point, dans leurs maladies, recours à la Médecine. Les Médecins européens qui ſe trouvent par haſard chez eux, en ſont très-bien accueillis; c'eſt même le ſeul titre qui puiſſe les engager à reſpecter la vie d'un étranger. Ils ne ſont alors humains que pour eux-mêmes; l'intérêt perſonnel leur fait oublier leur férocité naturelle. Ce qu'il y a de bien ſingulier, c'eſt que ces hommes, qui ſouvent ignorent s'ils ſont malades, quand ils le ſont réellement, le deviennent, au moins en imagination, à la vue d'un Médecin. Empreſſés à en recevoir des ſecours, craignant d'en laiſſer échapper l'occaſion, ils font de leur ſanté un examen ſi ſcrupuleux, qu'il en eſt peu qui ne ſe croient dans la néceſſité d'avoir recours aux remèdes, ne ſeroient-ils que de précautions. N'oſant décider par eux-mêmes s'ils ſe portent bien, ils préſentent leur pouls au Médecin, & croient difficilement à ſa déciſion lorſqu'il les aſſure de leur bonne ſanté. Ils ont tant de confiance à la ſaignée, que les mieux portans penſent en avoir beſoin. C'eſt pour eux le remède univerſel. Au défaut de Médecin, ſouvent ils ſe ſaignent eux-mêmes par un procédé bien propre à effrayer ces perſonnes délicates que la vue d'une lancette fait évanouir.

Celui qui eſt chargé de cette opération, commence

par ſerrer le col de ſon malade avec une ligature, ſi fortement, que le patient en eſt preſque étranglé. Quand les veines du front ſont gonflées par le ſang gêné dans ſa circulation, alors l'opérateur y fait cinq à ſix inciſions avec un raſoir. En un inſtant le viſage eſt tout couvert de ſang, dont on aide l'effuſion par le moyen d'un bâton cylindrique que l'on fait rouler ſur les inciſions. Quelquefois les Arabes ſe ſaignent eux-mêmes aux pieds, toujours par un ſemblable procédé. L'opération finie, ils lavent la plaie, y appliquent un peu de terre argilleuſe détrempée dans l'eau, & la bandent avec un mouchoir. Cette opération ne les empêche point de ſe livrer à leurs occupations ordinaires.

Voilà, mon cher Docteur, à quoi ſe réduit toute la médecine des Maures, ſi vous en exceptez quelques remèdes particuliers conſervés par tradition, & adminiſtrés avec un certain mêlange de ſuperſtition. Ils ajoutent encore beaucoup de foi aux amulettes & aux taliſmans qui leur ſont donnés par les *Marabous*.

Il eſt vrai que les Maures ne connoiſſent point cette foule de maladies qui viennent à la ſuite de notre molleſſe & de nos excès. Celles auxquelles ils ſont le plus ſujets proviennent de leur grande malpropreté, des lieux marécageux qu'ils habitent, de leurs excès avec les femmes, ou de leur mauvaiſe nourriture. Ce ſont des maladies cutanées, des

fièvres intermittentes ou putrides, des rhumatiſmes, l'épuiſement des humeurs & du ſang. Ceux qui habitent les côtes ſont ſujets au mal vénérien, qu'ils appellent le *mal des Chrétiens*, qu'en effet ces derniers leur apportent d'Europe. Ils n'y font aucun remède. Un ſang empoiſonné coule dans leurs veines juſqu'à la fin de leurs jours, & ce même ſang donne naiſſance à des enfans, victimes des débauches de leurs pères.

Il faut avouer cependant que, ſoit à raiſon du grand air que les Maures reſpirent continuellement, ſoit la frugalité de leur nourriture, ſoit le climat, cette maladie ne fait point, parmi eux, des ravages auſſi conſidérables qu'elle en fait chez nous.

Les Arabes, en guerre continuelle les uns contre les autres, ſont ſujets aux coups de feu, aux fractures. Ils les abandonnent entièrement à la nature. Quelques-uns guériſſent, d'autres conſervent des ulcères naturels, qu'ils gardent toute leur vie : mais ſi les Arabes ne tirent point de la Médecine les ſecours que nous en tirons, auſſi n'en éprouvent-ils point les inconvéniens. Leur imagination n'eſt point effrayée par les déciſions du Médecin ; les drogues multipliées qui garniſſent la chambre de nos malades, ne choquent pas leurs regards, & ne leur ſoulèvent point le cœur. Comme leur religion & leurs affaires civiles n'exigent jamais qu'ils ſoient avertis de leur dernière heure, ils meurent ſans ſonger à la mort,

Tant qu'ils peuvent marcher, ils marchent; autrement ils restent en place, étendus par terre, sans jamais quitter leurs habits. Si le malade prévoit son dernier moment, il se tourne la face du côté de l'Orient, & meurt tranquille en se recommandant à Mahomet.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XIX.

Au même.

Il y a quelques jours, mon cher Docteur, que je m'étois embarqué dans le dessein d'aller mouiller au *Collo*, à 80 lieues d'Alger sur les côtes. Les relations que l'on m'avoit faites de la beauté de ce pays, des antiquités que l'on y rencontre, & de plusieurs autres particularités, m'avoient inspiré un vif desir d'aller le visiter, & de profiter, pour cet objet, d'un bâtiment de la Compagnie qui alloit y faire la traite. Tout ce que l'on avoit pu me dire sur la férocité des habitans, sur la difficulté de pénétrer dans le pays, n'avoit pu me détourner de mon dessein. Les vents contraires nous ayant forcés de nous arrêter à *Bonne*, je ne mis pied à terre, que bien déterminé à me rembarquer au premier vent favorable. Mais les dangers de ce

voyage me furent tellement confirmés, & si évidemment démontrés, que je fus, à mon grand regret, obligé d'y renoncer. En effet, les bâtimens qui abordent au *Collo* pour la traite, sont forcés d'être sans cesse sur leurs gardes; ils ont à éprouver les plus fortes insultes de la part des habitans : souvent les gens de l'équipage n'osent débarquer qu'à la faveur des ténèbres. Ils se hâtent de charger les cuirs & autres denrées qui sont en dépôt dans la maison de l'Agent de la Compagnie, & s'éloignent le plutôt qu'ils peuvent d'un pays où les hommes sont plus à craindre que les bêtes féroces.

Vous serez sans doute surpris, mon cher Docteur, que l'on expose ainsi la vie des hommes, en continuant de commercer avec des êtres aussi peu traitables. Eh! que ne risque-t-on pas pour augmenter sa fortune! Les précautions que l'Agent de la Compagnie est obligé de prendre pour sa sûreté font frémir, & annoncent bien l'évidence du danger. Il habite, avec un caissier & quelques domestiques, une maison qui n'a d'autre ouverture que de très-petites lucarnes; encore les fenêtres & les portes sont-elles doublées de fer, & en état de résister aux balles de fusil. Ces Messieurs font, avec leurs domestiques, une garde continuelle tant le jour que la nuit. Malgré ces précautions, il est arrivé plusieurs fois des accidens fâcheux. L'on a vu les Arabes monter pendant la nuit sur les toits, enlever les

tuiles, faire une ouverture pour paſſer le bout de leurs fuſils, & tuer ou bleſſer la perſonne en ſentinelle. Ils ont une fois pouſſé leur rage juſqu'à mettre le feu aux quatre coins de la maiſon, & brûler l'Agent & tout ſon monde. M. Hugues, Agent actuel de la Compagnie, a été mille fois inſulté; il y a quelques années qu'il reçut un coup de fuſil à la joue, dont il fut heureuſement guéri. Il avoit voulu ſe retirer; les Arabes s'oppoſèrent à ſon départ; ſon ſucceſſeur s'étant préſenté, ils le reçurent ſi mal, qu'il n'eut que le temps de ſe rembarquer. D'après ces détails, qui me furent confirmés par des Arabes même du pays retirés à Bonne, je pris la réſolution de m'arrêter en cette ville.

Un mémoire que M. Hugues eut la complaiſance de m'envoyer ſur le *Collo*, ne me laiſſa aucun regret de n'avoir pu faire ce voyage. Perſonne n'eſt plus en état que M. Hugues de donner des notions exactes de ce pays. Il l'habite depuis pluſieurs années; & il eſt obligé, par ſa place, de communiquer avec les habitans, dont il a ſans ceſſe à éprouver les injuſtices & la méchanceté. Je vous envoie le Mémoire tel que je l'ai reçu: je ne doute pas qu'il ne vous intéreſſe autant qu'il m'a intéreſſé moi-même; & vous avouerez avec moi qu'il ſeroit à ſouhaiter que tous ceux qui habitent les pays étrangers, fuſſent auſſi bons obſervateurs que M. Hugues, & rendiſſent leurs idées avec autant de clarté & de préciſion.

« Le pays proprement dit le *Collo*, eſt une petite » vallée, où ſe trouvent cent cinquante maiſons à » un ſeul étage, mal bâties en argille & en terre. » Elles forment quatre villages, diſtans d'environ » quatre cents pas l'un de l'autre, habités depuis » plus de deux cents ans par des Maures, qui s'y ſont » raſſemblés de différentes nations de la montagne. » Ces villages ont tous un nom particulier. Le » premier & le plus éloigné de la marine s'appelle » *Berkaïde*, ou terre du Kaïde. Le ſecond s'appelle » l'*Azoulin*, qui eſt le nom de la nation qui l'habite. » Le troiſième *Berdtouille*, ou *Terre-longue*; & le » quatrième *la Jaſde*, qui eſt le nom de la mon- » tagne ſau pied de laquelle le village eſt bâti. » Le dernier eſt celui qui eſt le plus près de la » marine, & où ſe trouve le château de la garniſon » Turque, ainſi que le comptoir de la Compagnie » royale d'Afrique.

» Le *Collo* eſt borné à l'eſt par une vaſte rade, » ouverte au nord & nord-eſt, borné au midi par » des montagnes déſertes, à l'oueſt par les *Ouled-* » *fenſel*, & *Macraleſu*, qui ſont les ſentinelles & les » alliés des Collins en temps de guerre. Il eſt borné » au nord par un petit golfe appelé en langue du » pays *Baaoenſé*, ou mer des femmes.

» L'air du Collo eſt ſain & tempéré : le ſol de » la vallée eſt ſec & ſtérile. L'on y voit cependant » beaucoup d'arbres fruitiers, qui, ſoit par le défaut

» de culture, ſoit par la qualité du terrein, ne » donnent que des fruits d'un goût fade, & ne » peuvent parvenir à une parfaite maturité. Les » montagnes même qui environnent ce pays ne » produiſent que quelques arbriſſeaux, fort peu de » plantes.

» Les Collins ne pouvant, par la mauvaiſe » qualité de leur terrein & par ſon peu d'étendue, » tirer de la culture de quoi ſe procurer les ſecours » de la vie animale, ſe ſont adonnés au commerce » des cuirs de bœuf, qu'ils achètent à bon marché » des montagnards, & qu'ils revendent ſouvent bien » cher à l'Agent de la Compagnie. Ils fabriquent » outre cela, avec du lin qui leur eſt apporté d'Alger, » des toiles très-communes qu'ils vendent aux mon- » tagnards, ou les échangent pour du blé, du beurre, » de l'huile, & ſouvent pour des cuirs. Quelques- » uns, plus actifs, portent à Tunis ou à Alger, ſur » des *ſandals*, du beurre ſalé, de l'huile, des noix, » des figues ſèches, & en rapportent des étoffes » pour leurs habillemens, & du ſel qui leur ſert à » ſaler les cuirs, en attendant le temps de la traite » de cette marchandiſe.

» D'anciens puits, qui ſont encore dans le meilleur » état, un vieux château & quantité de vieilles » maſures, font voir clairement que ce pays a été » habité avant l'arrivée des Maures; & ce qui » porte à croire que les Romains y avoient formé

» un établissement très-considérable, ce sont quelques
» inscriptions que l'on voit sur de grandes pierres
» blanches, qui servoient apparemment de frontis-
» pice à leur temple. On y lit *Neptuno*, *Jovi*; d'autres
» inscriptions se trouvent sur plusieurs autres pierres
» avec l'écriture renversée, & que l'on ne peut pas
» lire.

» Le gouvernement du Collo est, pour la forme,
» le même que celui des autres places qui sont de la
» dépendance d'Alger. Un Aga ou Commandant est
» à la tête du gouvernement militaire. Cet homme
» a sous lui quatre Officiers qui composent le *Divan*
» ou *Conseil*, & un certain nombre de soldats
» remplacés tous les ans, en mai, par de nouvelles
» troupes qui viennent d'Alger. Cette milice est
» pour contenir les Collins dans le devoir, protéger
» les Chrétiens qui font le commerce, & s'opposer
» aux descentes que pourroient tenter au Collo les
» ennemis d'Alger. Ce gouvernement militaire n'est
» composé que de Turcs.

» Le gouvernement civil est entre les mains de
» deux *Kaïdes* & de sept chefs Maures dispersés dans
» les quatre villages. Ils n'ont aucune autorité sur
» les Collins, & se contentent du titre de leurs
» charges. Ils traitent seulement de la paix ou de
» la guerre avec les nations de la montagne, em-
» pêchent ou permettent le commerce des cuirs entre
» les Chrétiens & les *Cabaïles*, lorsqu'ils ne peuvent

» ou ne veulent, faute d'argent, acheter eux-mêmes
» cette marchandiſe pour la revendre à un plus haut
» prix en temps de traite. Ces *Kaïdes* ou *Schieks*, qui
» ſont eux-mêmes les premiers coquins du pays,
» n'ont pas le pouvoir, ni même la volonté de
» mettre un frein à l'injuſtice & au crime, qui vont
» tête levée dans ce pays. Le droit du plus fort &
» le fuſil décident tous les différends. Les Turcs ne
» ſont pas même épargnés. Quand leur Aga ou le
» Divan veulent s'aviſer de mettre le bon ordre,
» il eſt bien rare que la garniſon retourne à Alger
» ſans laiſſer pluſieurs ſoldats tués ſur la place. Ce
» qui fait que depuis long-temps ils ſe bornent à
» manger tranquillement leur paye, & à ne point
» s'écarter du château, laiſſant les Collins dans leur
» village jouir impunément d'une liberté qui occa-
» ſionne preſque tous les jours les plus grands déſor-
» dres. L'impunité a multiplié tous les crimes, & a fait
» des Collins, ſans exagération, les hommes les plus
» méchans qu'il y ait ſur la terre.

» Les environs du Collo, quoique très-mon-
» tagneux, ne laiſſent pas d'être agréables, &
» malgré le peu de peines que prennent les Maures
» pour les fertiliſer, on y trouve des vallées &
» des plaines couvertes de beſtiaux, & fertiles en
» blé, orge, millet noir, &c. Ces montagnards
» apportent au comptoir de la Compagnie un peu
» de coton, d'huile, de miel, & beaucoup de cire

» Au midi du *Collo* il y a deux rivières qui tra-
» versent une plaine d'environ trois lieues de lon-
» gueur, & viennent se jetter dans le golfe qui forme
» la rade du Collo. La plus considérable seroit navi-
» gable pour des bateaux, à trois lieues de son
» embouchure. Ce pays est très-fertile, & les Maures
» y sont plus doux & plus civilisés que dans les
» autres contrées. Ceux qui sont à l'ouest ressemblent
» à de véritables sauvages. Leur pays est presque
» par-tout stérile. Il ne produit que de l'orge, du
» millet noir, de l'huile, de la poix-résine, du
» goudron, & quantité de petits singes sans queue,
» qui ravagent une grande partie de la récolte. L'on
» ne conserve l'autre, qu'en faisant la garde nuit &
» jour pour écarter ces animaux, depuis le moment
» des semailles jusqu'à la moisson. L'on pourroit
» tirer grand parti du bois de construction qui y
» est très-abondant, si le naturel de ces barbares ne
» mettoit un obstacle invincible aux entreprises que
» l'on pourroit faire pour exploiter de si beaux
» arbres.

» Toutes les nations des environs du Collo, à
» dix lieues de ce pays, sont indépendantes. Les
» forces du Bey de Constantine n'ont pas encore pu
» les réduire sous sa domination. Plusieurs d'entre
» elles n'ont pas même de chef pour les gouverner.
» On les voit toujours en guerre les unes contre les
» autres. Les Maures sont basanés, vilains, cruels,

» ignorans & toujours armés. Ils vont nue tête, » & savent à peine s'ils sont Mahométans.

» Les Collins sont en général blonds, grands, » robustes. Ils ne sortent jamais de leurs maisons » qu'armés du fusil, de pistolets & de sabres. Ils » ne meurent guères que des coups meurtriers de ces » armes, étant sans cesse en guerre. Ils sont tous, sans » en excepter aucun, grands voleurs, fainéans, gour- » mands, cruels & inhumains envers les étrangers; » traîtres, dissimulés, lascifs, jaloux, vindicatifs, » flatteurs & aimant la flatterie; orgueilleux, avides » des honneurs, superstitieux, hypocrites; en un » mot, adonnés aux vices les plus abominables ».

D'après quelques échantillons de minéraux que M. Hugues a joints à ce Mémoire, il paroît qu'il vient beaucoup de cristal de roche dans les fentes des rochers qui avoisinent le Collo, & qu'il doit y avoir des mines de cuivre très-riches.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XX.

Au même.

PLUS je parcours ce pays, mon cher Docteur, plus mes idées s'exaltent à la vue des ruines que je rencontre à chaque pas. Ce que la barbarie foule aux pieds, je le contemple & l'admire. Ce ne sont, il est vrai, que quelques fragmens de squélette; mais ce squélette annonce combien le corps qu'il soutenoit avoit de puissance & de force. Ces débris isolés ne présentent aux yeux de l'ignorance que des pierres brisées & confondues; mais elles rappellent à l'observateur le souvenir de ceux qui les ont taillées. Elles offrent à l'imagination une ville superbe & puissante là où croissent aujourd'hui des broussailles & des ronces; elles annoncent qu'un peuple éclairé & poli faisoit briller les sciences & les arts dans des lieux habités aujourd'hui par des hommes féroces & barbares. Tout ce que je vois me peint si vivement l'ancienne splendeur des Romains, me retrace si bien ce que j'en ai lu, ce que l'on m'en a raconté, qu'il me semble avoir été Romain moi-même, & que je renais pour gémir sur les ruines de mon ancienne patrie. Pardonnez ces réflexions qui reviennent peut-être trop souvent;

mais comment ne pas parler de ce qui frappe continuellement les yeux? C'eſt ſur des ruines de l'ancienne Hippone que je vous écris cette Lettre. Du haut du vieux mur où je ſuis aſſis, je me crois, par moment, confondu au milieu d'une foule d'auditeurs à portée d'entendre la voix éloquente & perſuaſive du grand Auguſtin : mais l'illuſion ne dure pas long-temps : bientôt je me retrouve ſeul au milieu de ces ruines. A la place d'un peuple chrétien, conduit à la vertu par les ſublimes exhortations de ſon illuſtre évêque, je ne vois qu'une race d'hommes pervers & méchans, auxquels le nom de *Chriſt* eſt en exécration.

Hippone étoit dans une ſituation très-heureuſe, bâtie dans une belle plaine, aux pieds d'une riche colline, entre deux rivières, & à une demi-lieue de la mer. Il reſte bien peu de choſes de cette ancienne ville. Le premier objet que j'y rencontrai, fut quelques arcades, dont l'élévation & la grandeur annoncent un édifice conſidérable : il eſt probable qu'elles appartenoient à une égliſe : auſſi eſt-ce l'opinion vulgaire. A quelque diſtance de-là eſt une autre bâtiſſe beaucoup plus entière. Elle paſſe, parmi les Chrétiens qui fréquentent le pays, pour avoir été le couvent de Saint Auguſtin. Elle conſiſte en une double voûte très-forte, ſoutenue par huit arceaux, bâtis en briques larges, & d'environ un pouce d'épaiſſeur. Il eſt facile de reconnoître que ce prétendu

couvent n'étoit rien autre que de très-belles citernes. Des ouvertures carrées à la voûte, dans l'intérieur, des restes de conduits en forme de gouttières, que l'on prendroit d'abord pour des galeries, la forme & la solidité de cette bâtisse, tout confirme dans cette idée. J'ai retrouvé des restes semblables, mais bien moins considérables, à quelques distances de-là. Il me paroît très-probable qu'Hippone s'étendoit jusques sur les bords de la rivière de *Séibouse*, qui a son embouchure en face de la ville de Bonne. En me promenant sur les bords de cette rivière, j'y ai découvert les vestiges d'un ancien quai, bâti en mosaïque, en petites briques rouges d'un pouce & demi de largeur sur un de longueur, réunies par un ciment, dont la dureté caractérise les ouvrages des Romains. En cet endroit le chemin est large, uni, très-beau, & continue de même pendant près d'une demi-lieue. Il s'est ainsi conservé depuis le temps des Romains; car les Arabes ne savent ce que c'est d'avoir de grands chemins; ceux que l'on retrouve dans ce pays sont l'ouvrage de ses anciens habitans.

Quoiqu'*Hippone* n'ait eu de plus grande célébrité que celle d'avoir été gouvernée par un des plus grands Docteurs de l'Eglise, elle pouvoit néanmoins devenir, par sa position, une des villes les plus commerçantes & les plus riches de la Numidie. Elle étoit environnée de tous côtés de plaines fertiles

fertiles, de gras pâturages, de riches côteaux, de vergers abondans en toutes ſortes de fruits : outre cela, la mer offroit aux habitans d'Hippone les moyens d'échanger avec les peuples de l'Europe leur ſuperflu en grains, en laines, en vins, &c. La rivière de *Seïbouſe*, qui en baignoit les murs, eſt large & belle, mais le ſable y eſt ſi abondant, qu'elle ne peut porter que de gros bateaux ou *ſandals* turcs : cependant, avec un peu de ſoins, elle pourroit devenir beaucoup plus navigable, & former un aſſez beau port ; je ſoupçonne, d'après les débris que j'y ai rencontrés, qu'autrefois il y en avoit un, que les ſables ont comblé. Le ſol de l'ancienne Hippone eſt diviſé aujourd'hui en très-beaux jardins, fermés par des haies de figuiers de Barbarie (*Cactus opuntia*), dont le fruit eſt très-rafraîchiſſant, mais un peu fade. Le figuier, l'olivier, le jujubier, l'oranger, le citronnier, le caroubier, la vigne, l'azérolier, & pluſieurs autres arbres fruitiers s'y cultivent avec le plus grand ſuccès, & font au loin l'ornement des campagnes.

A l'ancienne Hippone a ſuccédé la ville de Bonne, bâtie ſur les bords de la mer, à l'embouchure de la rivière de *Seïbouſe*. Cette ville eſt environnée d'un aſſez bon mur, défendue par une forteresſe ſur les bords de la mer, & par un château conſidérable, bâti par Charles-Quint, lorſqu'il s'empara de cette ville en 1535. Les rues de Bonne ſont très-étroites, mal-propres,

boueuſes, point pavées, & toujours pleines de fumier & de bouſes de vaches. Les maiſons, d'une forme quarrée, n'ont qu'un ſeul étage. Les fenêtres donnent toutes ſur la cour. Il n'y a au dehors que quelques petites lucarnes d'un demi-pied d'ouverture, ce qui contribue à rendre les rues beaucoup plus triſtes : mais la jalouſie des Orientaux eſt le ſeul goût que l'architecte conſulte. Au lieu de toits, le deſſus des maiſons eſt une plate-forme en terraſſe. Chaque maiſon eſt conſtruite en pierres blanches, auxquelles on ajoute, tant en dehors qu'en dedans, une couche de chaux, ce qui produit un coup-d'œil uniforme, peu gracieux, & très-fatigant pour la vue. L'intérieur des appartemens eſt garni de nattes ou de tapis, ſelon la fortune de chaque particulier. Les murs ſont blancs, ſans aucun autre ornement : cependant les hommes en dignité les décorent de fuſils, de piſtolets, d'atagans, & autres armes à l'uſage du pays. Il y a dans Bonne deux moſquées ornées de *minarets*, c'eſt-à-dire, de pyramides ſemblables à nos clochers, du haut deſquels les *Papas* appellent le peuple à la prière trois fois par jour; car les Muſulmans ne connoiſſent point l'uſage des cloches. Ceux qui ſont deſtinés à ces fonctions, crient trois fois, aux heures de la prière : *Que Dieu eſt grand! Mahomet eſt ſon Prophète. Venez, peuple fidèle, venez à la prière.*

Les Maures de Bonne diffèrent peu de ceux de

la montagne; même habillement, mêmes mœurs. Cependant leur vie est plus active & plus aisée. Les Nègres y sont esclaves, mais bien traités. La garnison turque, quoique peu nombreuse, en impose aux habitans de Bonne : chacun tremble à la vue d'un Turc. Cette ville est gouvernée par un *Kaïde* à la nomination du Bey de Constantine, qui en reçoit un tribut annuel. Quoique les Maures soient peu industrieux, & qu'ils n'aiment que le repos, cependant il y a à Bonne des ouvriers de toute espèce pour les arts utiles & nécessaires; on y fabrique des *bernus*, des tapis, des selles de cheval, &c. Au *Basalt* ou *Marché* sont réunis des marchands de diverses denrées.

Pendant mon séjour à Bonne, les Maures y célébrèrent le renouvellement de l'année. Ce ne furent, pendant les premiers jours, que fêtes consacrées à la joie & au plaisir. La veille du nouvel an, ainsi que de toute autre grande fête, ceux qui sont préposés pour appeler le peuple à la prière du haut des minarets, crient beaucoup plus fort & plus longtemps que les autres jours. C'est ainsi que chez nous les grandes solemnités s'annoncent par un plus grand nombre de cloches.

Les folies auxquelles les Maures se livrent dans ce temps, tiennent un peu de celles de notre carnaval, quoique différentes. La farce la plus commune consiste à étendre une peau de lion sur les épaules

de quatre Maures cachés sous un grand tapis qui qui leur tombe jusqu'aux jambes. Ce lion fantastique porte une longue chaîne au cou, & est conduit par un Maure. Plusieurs autres jouent du tambour de basque & de la flûte, tandis que le lion & quelques danseurs exécutent des danses assez grotesques; d'autres se revêtent d'une peau de chameau au lieu de celle du lion. Ils entrent, sous ce déguisement, dans toutes les maisons où ils peuvent entrer, suivis d'une nombreuse populace, & surtout de beaucoup d'enfans qui portent à la main des figures de lion & de chameau. Ils reçoivent quelques pièces de monnoie de chaque particulier chez qui ils exécutent leurs danses; mais, pour avoir le droit de parcourir ainsi la ville sous ce déguisement, il faut payer une certaine somme au Kaïde.

Il y a, à Bonne, plusieurs familles Juives très-méprisées, & écrasées par les tributs & les corvées. J'allai voir leur synagogue un vendredi au soir, au moment de leur prière. Elle est petite, mal bâtie. Je fus très-surpris d'y rencontrer des Maures. Je crus d'abord qu'ils ne venoient dans ce temple que par curiosité: mais j'ai appris qu'ils s'y rendoient avec confiance & dévotion pour obtenir la guérison de leurs maladies, la fécondité, ou la réussite de leurs projets. J'avois peine à concevoir une ignorance aussi grossière. Elle me fut confirmée par un prétendu miracle, admis également par les

Mahométans & les Juifs, que mon interprète me raconta, & auquel lui-même ajoutoit foi. C'étoit un Chrétien renégat depuis l'âge de douze ans.

« Lorſque les Juifs bâtirent cette ſynagogue, l'on » vit, me dit-il, flotter pendant long-temps ſur la » mer le livre de la Loi. Souvent il approchoit du » rivage; mais toutes les fois qu'un Muſulman » vouloit s'en emparer, ce livre étoit auſſi-tôt » repris par une vague & tranſporté en pleine mer. » Ce phénomène duroit depuis pluſieurs jours, ſans » que perſonne pût en donner l'explication : mais » quelques Juifs en ayant été les témoins, recon- » nurent le livre de la Loi. Ils s'en emparèrent ſans » difficulté, & le dépoſèrent dans la ſynagogue ». Vous voyez, mon cher Docteur, qu'un tel peuple eſt *inconvertiſſable*, même avec les miracles. En voilà un dont ils ne doutent pas, & cependant ils n'en ſont pas moins perſuadés qu'ils habiteront, après cette vie, avec les *Houris aux yeux bleus*, *couchées ſur des lits de roſes*, tandis que les Chrétiens & les Juifs *ſeront étendus ſur des charbons ardens*. C'eſt le refrein d'une chanſon que tous les enfans ont à la bouche dès qu'il voient un Chrétien.

Sous un coſtume moitié arabe, moitié européen, offrant l'extérieur le plus grave, je fus pris, par les Juifs, pour un Rabbin déguiſé. Mon interprête, qu'ils interrogèrent, les confirma dans cette opinion. Ils crurent que je venois voir s'il ne manquoit rien

à leur synagogue ; & d'après ces idées, ils me montrèrent tout dans le plus grand détail ; mais le tout fut bientôt vu. Leur synagogue est aussi chétive que leurs personnes. Pour peu qu'ils y étaleroient de richesses, elles leur seroient bientôt enlevées. Une demi-douzaine de lampes, semblables à celles de nos églises, éclairoient ce temple dans lequel je me sentis vivement ému en me rappelant la religion de Moïse, de David & de Salomon.

J'allai dernièrement aux étuves. Elles sont générales parmi les Musulmans, tant en Barbarie qu'en Turquie. L'on me fit d'abord entrer dans un grand vestibule, où je quittai mes habits pour me revêtir d'un double bernus. L'on me conduisit, en cet équipage, dans une première salle, dont la chaleur, quoique modérée, faillit à me suffoquer en y entrant : après m'y être arrêté quelque temps pour m'accoutumer peu-à-peu à une atmosphère plus chaude, je passai dans la salle des étuves. Je voulois en sortir sur le champ, tant ma respiration étoit gênée par la chaleur : mais insensiblement mes poumons s'y accoutumèrent. Une sueur abondante découla de toutes les parties de mon corps. Je quittai alors mes habits & je m'étendis sur le pavé de la salle. Aussi-tôt un Maure s'approcha de moi, me jetta sur le corps quelques seaux d'eau tiède, & se mit à me pétrir la peau, & me la presser par-tout pour en faire sortir jusqu'à la moindre ordure ;

ensuite, en me faisant prendre différentes attitudes forcées, mettant son genou sur mon estomac, il me fit craquer toutes les articulations des bras, des jambes & des cuisses. Les reins & les vertèbres du dos & du cou ne furent pas plus épargnés. Si je n'eusse été prévenu, j'aurois craint qu'il ne me disloquât quelque membre : mais j'admirois son habileté à me plier & m'étendre ainsi dans tous les sens, sans que j'éprouvasse la moindre douleur. M'ayant abandonné pendant quelques minutes pour me laisser reposer, il revint, peu après, armé d'une étoffe un peu rude, avec laquelle il me frotta par-tout le corps, exactement comme un cheval que l'on étrille. Il est étonnant combien, par cette opération, l'on enlève d'ordures de la peau. Après ces frictions & de nouvelles lotions d'eau tiède, je repris mes *bernus*, & je me rendis, par degrés, dans le vestibule, où l'on eut soin de me faire reposer, & de me bien couvrir, jusqu'à ce que la forte transpiration eût été un peu diminuée.

Ces étuves, à Bonne, ne sont nullement décorées; mais chez les Turcs & dans les grandes villes de Barbarie, elles sont magnifiques, en beau marbre blanc. Un établissement aussi utile pour la propreté & la santé, mériteroit bien d'être plus multiplié en Europe. C'est peut-être le remède le plus efficace pour guérir toutes sortes de rhumatismes, de gouttes, de sciatiques, & sur-tout les maladies de la peau.

Les Maures s'en servent aussi pour le mal vénérien : mais pour en retirer la même utilité que les Maures, il faudroit s'en servir comme eux, y faire usage des mêmes frictions ; car, qu'est-ce qu'un simple bain à l'eau froide ou tiède ? S'il enlève de la peau les ordures les plus grossières, combien n'en reste-t-il pas qu'on ne peut enlever que par les frictions faites dans le moment d'une forte transpiration ? Outre cela, le craquement des articulations, opéré par les Maures avec tant de dextérité, donne aux membres une souplesse, une agilité très-sensible lorsque l'on sort des étuves. Pendant ces opérations, l'on éprouve une langueur assoupissante & une forte propension au sommeil, genre de volupté qui plaît beaucoup aux Turcs.

Les environs de la ville de Bonne sont extrêmement agréables & bien cultivés. Il y a beaucoup de jardins remplis d'arbres fruitiers, particulièrement de *jujubiers*, d'où vient que le nom arabe (1) de cette ville signifie *la place des jujubes*. Les jardins forment des promenades très-agréables, où l'on peut aller passer la chaleur du jour à l'abri des rayons du soleil. Les Maures de Bonne, plus policés & plus habitués avec les Européens que ceux des montagnes, sont aussi moins insolens. J'en ai rencontré plusieurs dans leurs jardins, qui vinrent me présenter

(1) *Baled el unied.*

des fruits. Ç'auroit été une impoliteſſe très-grande de ne les pas accepter.

En ſortant de la ville par la porte qui conduit au *Port Génois*, l'on paſſe devant le cimetière des Maures. Il eſt ſur une éminence, en plein champ, ſans clôture, & ne ſe diſtingue que par le grand nombre de tombeaux en pierres blanches élevés au-deſſus de la foſſe des perſonnes de diſtinction. Ces tombeaux ſont ſurmontés de deux petites pyramides en aiguilles aux deux extrémités de la tombe. Il ſeroit imprudent à un Chrétien d'approcher de trop près de ce lieu.

L'ón rencontre auſſi de diſtance à autre de petites moſquées iſolées, ſurmontées d'un dôme, & ornées en devant d'une galerie formée par pluſieurs colonnes; elles ſervent d'habitation aux *Marabous*. Ce ſont des eſpèces de ſolitaires, en grande conſidération, qui affectent la plus grande exactitude à obſerver la loi. On les conſulte dans les maladies & les circonſtances fâcheuſes de la vie. Ils diſtribuent des taliſmans auxquels les Maures ajoutent une foi entière. Comme il eſt permis, tant aux hommes qu'aux femmes, d'aller les viſiter ſous prétexte de dévotion, leurs demeures deviennent ſouvent des lieux de proſtitution.

Je n'avois garde d'imaginer que moi, Prêtre Romain, je me ſerois trouvé un jour en concurrence de droits avec un Marabous Arabe. Le fait vient

cependant de m'arriver. A l'inſtant qu'un bateau de ſervice de la Calle touchoit le môle de Bonne, le Patron, en débarquant, tomba mort ſur la place. Me trouvant ſur le lieu, je fus obligé de l'enterrer. Les Chrétiens, qui ne ſont pas une dixaine à Bonne, ont acheté un terrein ſur les bords de la mer pour y former un cimetière. La mer étant trop agitée, je fis conduire le cadavre ſur une mule, par des chemins détournés, au lieu de la ſépulture. Je m'y étois rendu de mon côté avec les Meſſieurs du comptoir, portant, ſous le coſtume arabe, l'habit eccléſiaſtique. A peine ai-je commencé quelques prières, qu'un *Marabous* voiſin, informé, je ne ſais comment, de ce qui ſe paſſoit, accourt furieux: il m'apoſtrophe par des invectives, & d'un air menaçant veut faire enlever le cadavre, prétendant que pour l'enterrer dans un terrein qui lui appartenoit, il falloit lui payer un droit. Comme nous étions en force, je me moquai de ſes menaces, & je lui dis que s'il lui étoit dû quelque choſe, il n'avoit qu'à nous accompagner, après la cérémonie, chez le Kaïde de Bonne, qu'on lui rendroit juſtice, & je continuai mes fonctions, tandis que l'on tenoit ce *Marabous* en reſpect à la pointe du fuſil. Il revint avec nous à Bonne, & ſe préſenta chez le Kaïde, que nous avions prévenu de l'enterrement, pour lequel nous avions payé. Le Kaïde, indigné que ce coquin, qu'il n'aimoit pas, s'aviſât de vouloir retirer

des droits qui lui avoient été payés, ordonna qu'on lui appliquât cent coups de bâton. Comme ce Marabous m'accabloit d'injures, quoique j'eusse demandé grace pour lui : *qu'as-tu à te plaindre*, lui dis-je, *ne t'ai-je pas promis que tu serois payé ?* Je suis persuadé que ce dévot Musulman ne s'avisera plus de réclamer ses droits aux enterremens des Chrétiens.

Le comptoir de la Compagnie d'Afrique à Bonne est composé d'un Agent (1), & de quatre à cinq Officiers subalternes. Le commerce que l'on y fait avec les Maures, consiste en cire, grains, cuirs & laines, pour lesquels l'on paie de fortes sommes au Bey de Constantine. La plaine de Bonne fournit considérablement au commerce par les grains que l'on y cultive, & par les troupeaux nombreux qui y paissent. Elle a près de douze lieues d'étendue. La rivière de *Seibouse* la traverse en entier. J'ai rencontré dans cette plaine de superbes jardins où les limons, les citrons & les oranges étoient en si grande abondance, que ces fruits se desséchoient sur l'arbre. Le *Riccin en arbre* y est commun. Ce n'est qu'une variété

(1) J'ai infiniment d'obligations à M. Barre, Agent de la Compagnie d'Afrique à Bonne, pour les lumières & les secours qu'il m'a fournis dans mes recherches & mes courses. Son amitié & son extrême honnêteté m'ont fait trouver dans cette ville un délassement bien agréable, sur-tout dans un pays où il est si rare de jouir des douceurs de la société.

du *Riccinus communis* de Linné, que Tournefort appelle *Riccinus Africanus maximus caule geniculato rutilante.* Le *Daucus visnaga*, que j'ai vu vendre à Marseille pour cure-dent, croît aussi dans cette plaine.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXI.

A Madame de....

Il faut, Madame, des ordres aussi précis que les vôtres, pour me déterminer à vous peindre les mœurs & l'état des femmes Arabes. Votre sexe est trop avili, trop maltraité dans ce pays, pour que j'eusse jamais osé vous en offrir le tableau. Les Arabes ne sont point du tout galans; peut-être leur pardonnerois-je, si du moins ils étoient humains: mais cette vertu est si étrangère à leur cœur, qu'ils regardent la femme comme un être infiniment au-dessous d'eux. C'est beaucoup, s'ils la préfèrent à leur jument.

Le mariage n'est point ici un contrat qui exige le consentement de deux parties. C'est une vente faite entre les parens de la femme & celui qui la veut pour épouse. Il n'a pas besoin, pour l'obtenir,

de gagner ſon cœur, de mériter ſes bonnes graces; mais qu'il ſe préſente avec une ou deux vaches bien belles, bien nourries, il eſt aſſuré d'être fort bien reçu. Les parens gardent les vaches, & lui livrent leur fille. Qu'elle ſoit heureuſe ou malheureuſe, ce n'eſt plus leur affaire : elle eſt vendue. Si elle déplaît à ſon époux, il la renvoie à ſes parens, & en achète une autre, ou même pluſieurs, quand il eſt riche. Si la femme répudiée plaît à quelque autre, celui-ci peut en faire l'emplette : elle lui coûtera moins, ayant eu déjà un premier mari.

Les femmes ſont ſeules chargées de tous les détails du ménage, très-fatigans par fois, ſur-tout quand ces hordes Arabes changent ſouvent de lieu. Moudre le blé, en former le courcouçon, l'apprêter; traire les vaches, battre le beurre, tout cela eſt l'ouvrage des femmes ; mais c'eſt le plus facile. Tandis que les hommes paſſent leur vie dans l'oiſiveté, ils abandonnent aux femmes les plus rudes travaux. Ce ſont elles qui vont couper le bois, & le charrient avec fatigue ſur leurs épaules. Je les ai ſouvent rencontrées avec des fardeaux ſi énormes, qu'il me falloit être bien près pour diſtinguer, ſous un fagot de ramée, une petite figure humaine toute dégouttante de ſueurs & exténuée de travail : ce ſont elles encore qui ſouvent ſèment & labourent. Mais c'eſt bien pis quand il eſt queſtion de lever le piquet. L'homme monte à cheval fort paiſiblement,

ſans autre fardeau que ſes armes : la femme marche à pied, chargée des uſtenſiles de ménage, & quelquefois de la tente, quand il ne ſe trouve point de bête de charge pour la porter. Le mari a ſouvent la cruauté de l'accabler de coups, lorſqu'en cet état elle ne peut point ſuivre le pas du cheval. C'eſt ainſi qu'elle voyage à travers les ſables brûlans, n'ayant ſouvent point de quoi boire & manger.

Eſclave, plutôt que compagne de ſon mari, elle ne peut attendre de ſa part aucune affection de tendreſſe. Le mari ne parle jamais qu'en maître impérieux, & qui connoît la ſupériorité que la Nature lui a accordée ſur la femme, en le rendant le plus fort. Ces malheureuſes ſont au-deſſous de leurs enfans, & même de leurs eſclaves : elles ne mangent qu'après eux, & ſont obligées de ſe contenter de leurs reſtes. Lorſque les travaux ne les appellent pas au dehors, elles reſtent toujours renfermées ſous les tentes, où elles croupiſſent dans l'ordure & au milieu de la vermine. Preſque toutes ont la gale, & répandent au loin une odeur infecte. Leur habillement n'eſt compoſé que de quelques lambeaux craſſeux qu'elles ne lavent jamais. Elles n'ont point de linges, & portent ſur elles leur chétive garde-robe.

En exercice continuel, le temps de leur groſſeſſe n'eſt pas même une raiſon pour faire diminuer leurs travaux ; elles ne les interrompent qu'au moment

de l'accouchement. Il n'y a, parmi elles, ni sages-femmes, ni chirurgiens. Elles se délivrent elles-mêmes ; leur lit de douleur est la terre nue. Plusieurs lavent leur enfant dès qu'il est né, & l'enveloppent dans un pan de leur robe ; elles l'abandonnent, pour tout le reste, à la Nature, & ne lui accordent que ce qu'il lui faut pour l'aider à vivre. A peine accouchées, ces femmes reprennent leurs travaux, & y ajoutent celui de nourrir leurs enfans. Quoique très-peu soignés, étendus sur un peu de paille, à peine enveloppés de quelques langes, sans maillots & sans ceins, exposés à toutes les injures de l'air, ces enfans deviennent cependant forts & vigoureux en très-peu de temps, & ne tardent pas à suivre leurs mères dans la campagne.

Les Arabes montagnards sont bien moins jaloux que ceux des villes : il n'y a que les chefs qui tiennent leurs femmes renfermées. Quand même les autres le voudroient, ils ne le pourroient pas, à moins qu'ils ne se déterminassent à remplacer leurs femmes dans les travaux de la campagne ; mais l'oisiveté est bien plus forte en eux que la jalousie. Ces femmes n'ont jamais la figure couverte ; elles seules cependant devroient porter des voiles, plutôt destinés à masquer la laideur qu'à cacher la beauté. Jamais je n'ai vu de plus laides créatures. Leur teint est couleur de suie, leur peau aride & brûlée, leur figure peinte de différens signes bizarres, formés avec

de la poudre à canon & de l'antimoine. A peine font-elles forties de l'enfance, que les fignes d'une vieilleffe prématurée s'annoncent fur leur vifage. Les rides fe fillonnent de bonne-heure; mais il eft aifé de voir qu'ils ne font que l'effet des travaux forcés & du malheur, & non le ravage des années. Il eft impoffible de les envifager fans fe fentir ému de compaffion. Les graces touchantes du jeune âge n'ont pas le temps de fe développer. De l'enfance à la vieilleffe il n'y a prefque aucune gradation. Des yeux éteints, un air abattu & confterné, des joues renfoncées, le dos courbé par le poids du travail, dans tout leur extérieur les fignes de la plus affreufe mifère, l'abattement, l'ennui, une noire & fombre mélancolie, tel eft, Madame, le portrait de la plupart des Arabes montagnardes. Elles fe marient très-jeunes, font peu d'enfans, & terminent de bonne-heure leur malheureufe carrière.

Dans les villes, les femmes perdent du côté de la liberté, ce qu'elles gagnent du côté du travail. Elles font foumifes, par la jaloufie de leurs maris, à une prifon perpétuelle. Les femmes de diftinction ne fortent jamais. Celles que l'on rencontre dans les rues font les femmes du bas peuple : elles portent un très-grand voile blanc & épais, qui leur defcend jufqu'aux genoux. Elles ont encore le vifage couvert d'un autre voile appliqué comme un mafque fur leur figure. Leur habillement de deffous eft un grand

bernus

bernus blanc, arrangé en forme de robe. Elles ont toutes de longs caleçons qui leur tombent jusques sur les talons. Leur chaussure est une paire de souliers à talons élevés. Sous un semblable accoutrement, ces femmes paroissent enchâssées dans un gros paquet de linge : il est impossible de juger ce qu'elles sont sous ces larges étoffes qui masquent toutes leurs graces. Dans les maisons elles quittent une partie de ces habillemens, & le soir, lorsque leurs maris sont à la mosquée, il n'est pas rare de voir les femmes respirer le frais sur leurs terrasses : mais elles disparoissent à la vue d'un homme, je veux dire d'un Musulman ; car elles aiment beaucoup les Chrétiens ; & lorsqu'elles les apperçoivent, elles offrent volontiers à leurs yeux tout ce que la jalousie de leurs maris les force de cacher. Avec de semblables dispositions, & sur-tout avec une contrainte aussi grande, une intrigue seroit bientôt formée & terminée ; mais ici l'on ne connoît pas de plus grand crime que la galanterie, sur-tout dans un Européen. Si l'on est surpris, la mort est inévitable. Il n'y a, pour s'y soustraire, d'autre moyen que d'embrasser la religion de Mahomet, & d'épouser la femme que l'on a séduite. Si elle est mariée, il n'y a de ressource ni pour l'un, ni pour l'autre. La femme est renfermée dans un sac & jettée à la mer ; l'homme est brûlé vif ou coupé par morceaux.

Les femmes des villes, n'étant point comme les

montagnardes, brûlées par le soleil & accablées de travaux, sont presque toutes d'une grande beauté, d'une blancheur éblouissante, & d'une taille très-avantageuse. Leur démarche est noble & composée, leur port majestueux : mais elles manquent de ces agrémens que donne l'usage de la société. Mortes au monde & aux douceurs de la vie sociale, ces charmantes recluses ne vivent que pour un seul homme, qui s'occupe peu de les dédommager de la privation de leur liberté.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXII.

A M. F... D. M.

Je viens, mon cher Docteur, de faire une rencontre bien intéressante. Comme je me disposois à me mettre en route pour *Constantine*, M. Desfontaine se rendit de cette ville à Bonne. Il y a plus de deux ans qu'il voyage en Barbarie, envoyé par l'Académie des Sciences pour faire des recherches en Histoire Naturelle, particuliérement en Botanique. Cette heureuse circonstance m'a fait changer d'idée : j'ai différé mon voyage de Constantine pour profiter du peu de temps qu'il reste à M. Desfontaine

à passer en Barbarie. Ce savant Académicien a bien voulu m'associer à ses recherches & me communiquer ses lumières. Voici le détail de nos principales courses.

Après avoir employé près de quinze jours à parcourir au loin les environs de Bonne, où nous trouvâmes encore quelques plantes d'automne, nous partîmes pour la Calle, accompagnés de deux *Déras*, ou soldats Maures, & de deux autres Maures pour conduire nos bagages. Nous nous rendîmes la première journée à la Mazoule, où nous dressâmes notre tente dans le jardin du chef Aly-Bey, pour y passer la nuit. Le lendemain nous allâmes visiter le *Bastion de France*, en nous détournant un peu de notre route. Nous n'y trouvâmes que des ruines, quelques pans de murailles, des maisons délabrées, des monceaux de pierres, & d'assez belles caves. Ce lieu, qui formoit autrefois le centre du commerce de la Compagnie d'Afrique, & son principal comptoir, est aujourd'hui absolument désert, environné d'épaisses broussailles, & de rochers escarpés, retraite des panthères & des lions. Tout le plat pays des environs est mal-sain, & infecté par plusieurs grands lacs. Nous recueillîmes au *Bastion* d'assez jolies plantes marines & quelques corallines : mais je n'oublierai jamais l'acquisition que nous fîmes d'une très-belle espèce d'*Ipomea*. Une fleur aussi grande que celle du Liseron ordinaire,

mais du plus beau rouge, s'élevoit au-dessus d'une brouſſaille impénétrable. En frappant nos regards, elle excita vivement nos desirs; mais il étoit bien difficile d'en faire la conquête. L'endroit avoit un fond marécageux; la végétation y étoit très-abondante; outre les serpens & peut-être quelque animal féroce qu'elle pouvoit dérober à nos regards, il étoit bien difficile de pénétrer l'espace d'une demi-portée de fusil au milieu des épines & des ronces qui nous cachoient tout-à-fait. Malgré cela, nous risquâmes l'entreprise, & marchant tantôt dessus, tantôt dessous la brouſſaille, nous arrivâmes enfin jusqu'à cette jolie plante, mais percés de sueurs, nos habits en lambeaux & nos mains ensanglantées. Ce ne fut pas la seule plante qui nous dédommagea de nos fatigues. Nous y trouvâmes encore plusieurs autres espèces nouvelles. Enfin nous arrivâmes à la Calle, où nous fûmes reçus sans être soumis à la quarantaine, n'y ayant plus dans les environs aucun soupçon de peste. La Calle ne peut être un séjour indifférent pour un Naturaliste. La pêche du corail, les productions marines, la variété de ses environs sauvages & incultes, des étangs, des prairies, des bois, des montagnes, des plaines de sables présentent une foule de plantes, d'insectes, d'oiseaux & de reptiles peu ou point connus.

Nous passâmes une quinzaine de jours à la Calle, après lesquels j'accompagnai de nouveau

M. Desfontaine à Bonne, où il devoit s'embarquer pour retourner en France. Le jour que nous arrivâmes en cette ville ne s'effacera jamais de mon souvenir, par les dangers & la fatigue qu'il nous fallut essuyer. Nous nous proposions de faire près de vingt-quatre lieues ce jour-là. En route dès trois heures du matin, nous n'avions pas encore fait une demi-lieue que nous fûmes accueillis d'une très-forte pluie, qui ne nous quitta point jusqu'à *Bonne*, & ne nous permit même point de mettre pied à terre un instant, pour prendre un peu de nourriture. Nous fîmes nos repas comme les anciens Chevaliers, tout en trottant, & sans quitter la selle de notre cheval. Il faisoit déjà nuit lorsque nous arrivâmes à la rivière de *Seïbouse*, presque aussi large que la Seine. Il n'y a point de pont. On la passe ordinairement à gué, à la nage, ou dans un bateau qui se trouvoit alors sur la rive opposée, mais sans batelier: un des Maures qui nous accompagnoient se jette à la nage, & nous l'amène. Nos personnes & nos effets embarqués, il étoit question de faire passer la rivière à nos chevaux en les tenant par la bride, mais leurs efforts nous ramenoient continuellement sur le rivage, & empêchoient l'action de la rame. Forcés de les laisser aller en liberté, nous fûmes assez heureux, après une heure de fatigue, de les voir arriver avant nous de l'autre côté du rivage.

M. Desfontaine débarque le premier sur les épaules

d'un Maure. J'en attendois le même service; mais comme nos chevaux se battoient, craignant qu'ils ne nous échappassent dans l'obscurité, mes compagnons de voyage s'occupèrent d'abord à les rattraper: ce ne fut pas sans peine. Pendant ce temps je restai seul, oublié sur mon bateau, qui, sans m'en appercevoir, prit insensiblement le large. J'étois porté par le courant de l'eau droit à la mer à un quart de lieue de-là. M. Desfontaine le remarqua le premier, & m'avertit du danger. J'essayai aussi-tôt de ramer; mais j'étois si troublé & si mal-adroit à manier les rames, que je serois infailliblement péri, sans le Maure qui se jetta de nouveau à la nage, & me ramena sain & sauf sur le rivage.

Sortis de ce premier embarras, nous cherchâmes où nous pourrions passer la nuit à couvert de la pluie dont nous étions percés. Les portes de Bonne devoient être fermées; à tout hasard nous cherchâmes à nous acheminer vers cette ville. Nous nous trouvions alors dans un vaste marais entre Bonne & l'ancienne Hippone. Plusieurs ravins très-grossis le traversoient, & l'eau couvroit presque le marais. Nous errâmes pendant près de deux heures au milieu de l'eau, sans trop savoir où nous allions. Nos chevaux très-fatigués s'abattoient à chaque instant, ou se cabroient, effrayés par les éclairs & le tonnerre qui grondoit au-dessus de nos têtes.

Notre parti étoit presque déjà pris d'attendre le jour dans cette position alarmante. Cependant nous marchions toujours, lorsque tout-à-coup nous entendîmes la voix d'un Arabe. Il nous avertit que si nous avancions encore quatre pas, nous allions périr dans un ruisseau extrêmement grossi; mais ce coquin refusa plus d'une demi-heure de nous remettre dans le vrai chemin. Il fallut le payer d'avance, encore étoit-il capable, après avoir reçu notre argent, de nous laisser-là, & de s'enfuir: mais il fut de bonne-foi; il nous fit passer un ravin à gué, & nous conduisit jusqu'aux portes de Bonne, où il ne nous fut pas possible d'entrer.

Nous n'eûmes alors d'autre ressource, pour passer le reste de la nuit à couvert, qu'un *fondouk* ou auberge des Maures, hors des portes de la ville, où se rassemble la plus infame canaille. Nous nous y présentâmes; mais nous fûmes dans l'instant accablés d'invectives & de malédictions par les Arabes qui y logeoient. Cependant à force de disputer avec eux, & sur-tout de leur offrir de l'argent, ils nous reçurent, & nous conduisirent dans un galetas, où nous trouvâmes pour tout meuble une simple natte. Nous avions grand froid, l'eau découloit de toutes parts de nos habits, que nous fûmes obligés de garder, n'ayant pas de quoi changer.

Dans ce pitoyable état, nous trouvions encore notre position très-heureuse en comparaison de ce

qu'elle auroit pu être, & nous nous livrions à la joie qu'inſpire le danger paſſé. Etendus ſur une natte au lieu de lit, avec des habits mouillés pour couverture, la tête appuyée ſur la ſelle de notre cheval, nous eſpérions, à l'aide d'un petit réchaud du feu que l'on nous avoit donné, goûter un peu de repos : mais le mauvais temps ne nous le permit pas. Une forte pluie, mêlée de grêle, remplit en un inſtant notre galetas de plus de deux pouces d'eau, qui faiſoient ſoulever notre miſérable natte; à chaque coup de tonnerre il ſe détachoit de notre plafond des placards qui nous tomboient ſur le corps. Je croyois que nous reſterions enſevelis ſous ces ruines au milieu de l'eau qui y entroit de plus en plus. Heureuſement il y avoit dans cette chambre, comme dans toutes celles des Arabes, une pièce de bois en travers à quatre pieds d'élévation, en forme de *juchoir*, pour y placer les ſelles & les harnois des chevaux. Ce fut-là en effet où nous nous *juchâmes* pour éviter l'eau. A la pointe du jour nous entrâmes dans Bonne, & nous nous rendîmes au comptoir de la Compagnie d'Afrique, où les bons traitemens nous firent oublier toutes nos fatigues.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXIII.

Au même.

Il est bien difficile, mon cher Docteur, de rester long-temps en place dans un pays comme celui-ci, avec le goût de l'obſervation & de l'Hiſtoire Naturelle. Auſſi, à peine étions-nous remis des fatigues de notre dernier voyage, que nous ſongeâmes à en recommencer un nouveau. On nous avoit beaucoup parlé de certaines eaux bouillantes qui ſe trouvent à mi-chemin de Conſtantine, & que l'on nomme dans le pays *les Bains enchantés* (*Hammam meskouteen*) : nous formâmes le projet de les viſiter; & ayant obtenu du Kaïde de Bonne quatre cavaliers pour nous eſcorter, nous nous mîmes en route.

Notre première journée fut aſſez belle, à l'exception de quelques nuages orageux qui percèrent nos habits, mais que le ſoleil eut aſſez de force pour ſécher. Après avoir traverſé la vaſte plaine de Bonne, nous nous arrêtâmes aux premières montagnes, où nous trouvâmes, dans les fente des rochers, pluſieurs couches perpendiculaires de *ſpath peſant.* Nous terminâmes notre première journée à ſix lieues en avant au milieu de ces montagnes, & nous dreſſâmes notre tente près d'un

Douare aſſez conſidérable. Nous eûmes d'abord quelques inſultes à eſſuyer de la part des Maures, peu accoutumés à voir des Chrétiens; mais la préſence de nos cavaliers leur en impoſa. La nuit fut très-orageuſe. Toutes ces gorges de montagnes ſont habitées par des lions, dont nous entendîmes, juſqu'au point du jour, les affreux rugiſſemens: mais aucun n'approcha d'aſſez près pour nous épouvanter.

Le lendemain, après avoir paſſé une ſuite de montagnes qui tiennent à l'Atlas, n'ayant d'autre chemin que des rochers très-eſcarpés, des abîmes profonds, des forêts ſombres & déſertes, des gorges extrêmement dangereuſes, nous deſcendîmes en pente-douce dans un large vallon où ſe trouvent les eaux bouillantes. Une vapeur épaiſſe & noire ſort de ces gorges profondes, & vicie au loin l'air des environs. Le terrein calciné & brûlant faiſoit, à chaque pas, ſoulever nos chevaux. La Nature en ce lieu nous parut en convulſion. Au lieu d'une eau pure & limpide, il ne ſort du ſein de la terre que des eaux brûlantes, roulant le bitume & le ſoufre. Elles bouillonnent au ſommet de petites élévations, d'où elles s'échappent par des ouvertures circulaires d'environ deux pieds de diamètre, tombent en nappe, & forment un petit ruiſſeau qui coule au bas du vallon, & groſſit dans ſa courſe. Nous n'avons pu le ſuivre que de l'œil à travers d'énormes rochers coupés à pic.

Nous pénétrâmes jusqu'au *Crater* (ce sont les ouvertures circulaires dont je viens de vous parler); nous y recueillîmes de très-belles productions; particuliérement des dépôts calcaires de différentes figures, en étoiles, en champignons, en aiguilles, &c. Ils approchent beaucoup de la *zéolite*, & forment, comme elle, une gelée dans l'acide nitreux: mais ce ne fut qu'avec beaucoup de peines & de dangers que nous vînmes à bout de les enlever. Outre que nous étions suffoqués par les vapeurs de l'eau, il nous falloit encore éviter bien attentivement d'y tremper les pieds, ou de nous brûler les mains, en enlevant quelques-unes des productions du *crater*. D'ailleurs la terre, creuse & calcinée dans tous ces endroits, peut, à chaque instant, se briser sous les pas du Naturaliste, qui ne sortiroit pas intact d'un bain aussi brûlant. Il faut la sonder avec soin, & n'avancer qu'avec beaucoup de précaution, en évitant de rencontrer l'eau qui découle de toutes parts. Malgré cela, nos mains, nos habits & nos souliers eurent beaucoup à souffrir. Nous recueillîmes de belles stalactites, du soufre & du vitriol natif. Dans les endroits où l'eau bouillonne avec plus de force, le mercure monte jusqu'au 76e degré. Il baisse à mesure que la surface de l'eau s'élargit, & offre plus de contact à l'air extérieur. L'on rencontre de distance à autre de grosses pyramides en pierres calcaires calcinées, dont la formation se devine

aisément. L'eau jaillissant autrefois à leur sommet & tombant en nappe, à peu à peu miné la terre des environs, & formé ces pyramides naturelles. L'on trouve encore sur plusieurs d'entre elles d'anciens *craters* bouchés, ou presque détruits.

Les Maures viennent prendre les bains dans l'endroit où la chaleur de l'eau est supportable. Ils s'en trouvent bien pour les douleurs de rhumatisme, de goutte, & pour les maladies de la peau. Ces eaux étoient connues des Romains, qui probablement y avoient établi des bains chauds. Nous découvrîmes près de-là une maison romaine très-bien conservée: il n'y manquoit que la couverture.

L'espace qu'occupent ces différentes sources est d'environ douze cens pieds, tant en longueur qu'en largeur. Nous avons été forcés de faire nos observations un peu à la hâte, tant pour ne pas nous laisser surprendre par la nuit dans ce lieu dangereux, que détournés de nos travaux par l'arrivée de plusieurs Arabes indomptés. Ils n'étoient d'abord que trois ou quatre; mais le nombre augmentoit peu à peu; & quoique nous leur eussions fait part de nos provisions, ils commençoient déjà à nous tenir des propos insultans. Nous y faisions peu d'attention, mais un de nos *Spahis* ayant entendu le complot qu'ils faisoient de nous attendre dans un défilé très-étroit pour nous voler & nous assassiner, nous montâmes au plus vîte à cheval, & nous nous éloignâmes

de ces *bandits*, qui nous accablèrent d'invectives en voyant que nous leur échappions. Nous eûmes passé les gorges dangereuses où ils devoient nous attendre, avant qu'ils eussent eu le temps de s'y attrouper. Ces malheureux vivent dispersés dans les forêts; ils habitent les creux des rochers, d'où ils ne sortent que pour fondre sur le voyageur, le dépouiller & l'assassiner. Ils n'ont ni troupeaux, ni moissons; les racines, les fruits sauvages sont leur nourriture, quand ils ne peuvent en avoir d'autres des hordes civilisées. Ils portent sur leur figure le caractère de la férocité & de la plus affreuse indigence. Ils sont presque nus; leur teint est olivâtre, leur visage maigre & décharné.

Arrivés au sommet de la plus haute montagne, nous fûmes assaillis par une grêle si abondante & si forte, que nos chevaux refusèrent d'avancer, & nous tinrent dans la même position pendant plus d'une demi-heure. Une pluie très-froide succéda à cet orage, & ne nous quitta point pendant six lieues.

La nuit commençoit à nous gagner; nous avions grand besoin de repos, & sur-tout d'un abri pour nous sécher & nous chauffer. Nous rencontrâmes, sur le penchant de la montagne, en nous détournant un peu, une horde d'Arabes tributaires du Bey de Constantine. Nous nous présentâmes pour passer la nuit sous une de leurs tentes; nous ne pouvions dresser la nôtre, la terre étant par-tout couverte

d'eau. Ils firent d'abord les difficiles, & nous jurèrent qu'ils n'avoient aucune nourriture pour nous & pour nos chevaux : mais quelques coups de bâton administrés à leur chef par les bras nerveux de nos *Spahis*, leur firent bientôt trouver tout ce dont nous avions besoin. Ces soldats sont tellement redoutés par les Arabes tributaires, qu'ils commettent impunément les plus odieuses vexations. Ils ne demandent jamais rien que le bâton ou le sabre à la main.

Il est vrai que c'est, auprès des Arabes, le seul moyen d'obtenir même le nécessaire. L'argent, dont ils sont cependant si avides, a moins d'empire sur eux que les menaces & les coups. Ces mœurs sont si étonnantes, si éloignées des nôtres, j'ose même dire de la Nature, qu'elles sont à peine croyables. J'ai cependant tous les jours occasion de les observer. Pour jouir d'une certaine considération dans l'esprit des Arabes, & en obtenir quelque chose, il faut bien se garder d'employer auprès d'eux ces manières douces & honnêtes des peuples policés, & de leur témoigner de la reconnoissance ou de l'amitié. Ils s'imaginent alors qu'on les craint ; ils en deviennent plus fiers, plus impertinens, plus opiniâtres à tout refuser. Si, au contraire, on leur en impose par un extérieur menaçant ; si on leur commande en despote ; si on les traite, en un mot, comme un vil troupeau d'esclaves ; alors dociles &

soumis, ils n'osent rien refuser; ils viennent humblement baiser la main de leur tyran, & traiter de leur seigneur & de leur maître le dernier soldat de la milice turque. Les coups de bâton sont donc un cérémonial nécessaire. Pendant qu'ils s'administrent, les femmes sortent de leurs tentes, & se mettent à heurler d'une manière effrayante; mais les cris ne suspendent point un seul instant le bras du soldat turc. Dès que les nôtres eurent signifié leurs requêtes, l'on nous introduisit sous une tente, & nous ne tardâmes pas à avoir tout ce dont nous avions besoin. Malgré cela, nous étions très-mal à l'aise sous une tente déchirée, & à jour de tous côtés. La pluie, mêlée de grêle & de tonnerre, dura toute la nuit; nous la passâmes dans nos habits mouillés, étendus sur une terre humide & tremblans de froid. Nous étions couchés pêle-mêle avec les hommes & les femmes Arabes, au milieu des vaches, des moutons & des chèvres, qui, trop familiers pour nous, se glissoient adroitement le long de notre dos pour y sécher leur toison. Dans des lits comme les nôtres, l'on n'est point tenté de se livrer aux douceurs du sommeil du matin. Dès l'aube du jour tout fut prêt pour notre départ. Nous glissâmes secrètement quelques pièces de monnoie à nos hôtes, à l'insu de nos *Spahis*, qui les leur auroient enlevées s'ils s'en étoient apperçus.

Nous arrivâmes à *Bonne* sans autre accident que

la grêle & la pluie, qui ne nous quittèrent que vers le milieu de notre troisième journée. Le chemin que nous suivîmes étoit, en partie, l'ancien chemin romain qui conduisoit d'*Hippone* à *Cirthe*. Nous le retrouvâmes presque entier dans plusieurs endroits, & nous vîmes, de distance à autre, des restes d'anciennes maisons bâties en pierres quarrées. Il nous fallut, pendant plusieurs lieues, gravir contre des montagnes si escarpées, que nos chevaux avoient peine à s'y tenir. Le sol étoit très-pierreux & fort inégal: des chevaux ferrés n'auroient jamais pu s'en tirer; mais les Arabes ne connoissent point cet usage. Un autre passage, plus dangereux encore, est celui de la *Seïbouse*, que nous fûmes obligés de traverser cinq à six fois à gué. Quand elle coule entre les montagnes, son lit est plein de très-gros cailloux ronds, sur lesquels les chevaux ne placent qu'un pied chancelant. Les nôtres avoient quelquefois de l'eau jusques pardessus la selle. Dans l'hiver, quand cette rivière est grossie, il y périt beaucoup de monde. Les Romains y avoient bâti plusieurs ponts, mais ils ont tous été détruits par les Arabes: on n'en retrouve que les ruines.

Peu de jours après notre retour à *Bonne*, M. Desfontaine s'embarqua pour Marseille. Je ne le vis partir qu'avec un très-grand regret; mais l'espoir d'avoir acquis un ami aussi précieux, adoucit le chagrin de m'en voir si-tôt séparé. J'attends, pour

continuer

continuer mes courses, que le temps soit moins pluvieux. Les pluies d'automne vont ranimer la végétation, & nous faire jouir, dès le mois de janvier, de toutes les douceurs du printemps.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXIV.

Au même.

Il est bien juste, mon cher Docteur, après vous avoir promené depuis si long-temps au milieu des déserts, des montagnes, des ruines & des villes de la Numidie, de vous conduire à la capitale; mais je vous préviens qu'en partant d'*Hippone*, quand nous aurons traversé la vaste plaine de *Bonne*, il nous faudra entrer dans des montagnes très-escarpées & très-hautes; nous rencontrerons peut-être les Arabes *Ly-Aïshah*, qui habitent les gorges d'*Artyah*: Passons vîte, & ne nous arrêtons pas long-temps avec eux. La plupart sont indomptés; malgré notre escorte & nos armes, si nous leur donnions le temps de se réunir, nous serions perdus. La nuit arrive; il faut nécessairement que nous couchions au milieu de ces rochers. Voilà, dites-vous, des forêts bien noires, des gorges bien profondes, & une solitude

fort triſte; j'en conviens, & même nous devons nous attendre à recevoir cette nuit la viſite de ſa *majeſté*.

L'aurore paroît, plions notre tente, & partons. Quel magnifique ſpectacle! l'horizon ſe dore des premiers rayons du ſoleil; déjà le jour a frappé le ſommet de cette montagne, tandis que le voile de la nuit couvre encore la plaine. Vous vous arrêtez étonné! Je vous comprends. Un grand chemin, &, qui plus eſt, un grand chemin romain au milieu de ces rochers! Il n'y a point à en douter, c'étoit celui qui conduiſoit d'Hyppone à Cirthe. Nous le retrouverons de diſtance à autre juſqu'à Conſtantine; mais voyons des reſtes plus frappans encore. A deux lieues des *Hamman-meskouteen*, nous trouverons des ruines conſidérables ſur une éminence. Ce lieu porte aujourd'hui le nom d'*Annonay*. Au milieu de ces débris il exiſte un petit bâtiment quarré très-bien conſervé. Une croix figurée au-deſſus de la porte indique qu'il a probablement ſervi de chapelle aux Chrétiens. Voici une inſcription que l'on trouve parmi ces ruines :

MEMMI
VS M. F.
PRUDENS
V. AN. XV.

Je ne vous engage pas à vous détourner de nouveau de ſept lieues pour viſiter *Alleegah*, autre ville

absolument ruinée, qui étoit située sur le bord occidental d'une rivière qui porte son nom : encore moins irons-nous presque jusqu'à la rivière *Serf* pour y trouver, sous le nom de *seniore*, un énorme monceau de pierres, quelques pans de murailles, & à quelque distance une grande tour, dont il est difficile de deviner l'origine. D'ailleurs nous ne pourrions pas, avant la nuit, quitter ces lieux extrêmement dangereux par le grand nombre de bêtes féroces qui remplissent les forêts voisines. Elles sont si nombreuses, que les *Girfah*, nation considérable qui reste dans les environs, n'osent fréquenter ces quartiers, malgré la bonté des pâturages. Allons plutôt chez les *Welled-Braham*. Ce pays est plus habité & moins couvert de forêts. Passons encore cette nuit dans les montagnes; je vous promets pour demain une nature moins sauvage.

Dites-moi, mon cher Docteur, à la vue des nombreux troupeaux qui descendent de ces collines éloignées, & qui s'étendent encore très au loin dans la plaine; à l'aspect de ces riches moissons, de ces immenses & fertiles pâturages, ne vous appercevez-vous pas que vous approchez d'une grande ville? Reconnoissez-vous ici l'*ancien grenier des Romains* (1)?

(1) L'Afrique, devenue province Romaine, étoit appellée *le grenier des Romains*, à cause des moissons abondantes que l'on y recueilloit tous les ans.

Voyez ſur notre gauche ce nombreux *Douare*. Plus de deux cens tentes le compoſent. Les Arabes y ſont tous cultivateurs ou bergers au ſervice du Bey de *Conſtantine*. Comme ils ont un air d'opulence en comparaiſon de ces malheureux que nous avons rencontrés chez les *Ly-Aïshah!* Nous ſommes aſſurés d'en être bien traités. Enfin je l'apperçois ſur le ſommet de cette montagne! Je te ſalue, patrie de Jugurtha & de Maſiniſſa; je te ſalue, ville à jamais célèbre par l'ancienneté de ton origine, par les Rois que tu as renfermés dans ton ſein, par tes longues guerres avec Rome & Carthage. Mais quelle étonnante révolution t'arrache au pouvoir des Romains, & te rend l'eſclave d'une ſecte nouvelle! Le Caliſe eſt dans tes murs, & y règne en deſpote; tu abandonnes la religion du Chriſt, pour ſuivre celle d'un impoſteur; & quoique l'Arabe, ton vainqueur, ſoit à ſon tour vaincu par le Turc, tu ne ceſſes point, malgré cela, d'avoir Mahomet pour Prophète.

Avant d'approcher plus près de la ville, arrêtons-nous un inſtant: ne vous attendez pas à y faire une entrée triomphante. Les injures, les imprécations, les crachats, & même les coups de pierres vont pleuvoir ſur nous. Il eſt vrai que le Bey, dès qu'il eſt inſtruit de l'arrivée des étrangers, leur donne des *Chiaoux* pour les défendre des inſultes de la populace. Mais cette canaille eſt ſi inſolente, que, malgré les coups de bâton qui lui tombent de

toutes parts sur la tête & sur les épaules, nous n'aurons pas moins beaucoup de peine à pénétrer jusqu'au palais du Bey. Ne croyez pas que nous ayons audience en arrivant. Le Bey nous fera donner un logement où nous resterons sans sortir pendant trois, quatre jours, & peut-être davantage, jusqu'à ce qu'il plaise à son Eminence de nous permettre de paroître devant elle. Ainsi, tandis que nous jouissons encore de notre liberté, profitons-en pour parcourir les dehors de la ville, & en observer la situation.

A la vue de ces ruines, de ces pans de murs renversés, de ces restes de citernes & d'aqueducs qui s'étendent au loin dans cette plaine au *sud-ouest*, ne vous paroît-il pas évident que l'ancienne *Cirthe* étoit beaucoup plus grande qu'elle ne l'est aujourd'hui? C'est ici le seul côté par lequel on puisse entrer dans la ville, le reste de la montagne est un précipice affreux qui a plus de 200 toises en hauteur. Au bas coule le fleuve *Sufegmar*, ou le *Rummel*, que les Anciens appelloient *Ampsagée*. En avançant de quelques pas vers l'*est*, nous verrons le *Rummel* sortir de son canal souterrein, & former une grande cascade, au-dessus de laquelle se trouve la partie la plus élevée de la ville. C'est de-là que l'on précipite encore aujourd'hui les criminels comme on le faisoit autrefois (1). Au moyen d'un escalier taillé dans le

(1) J. Léon, L. V, pag. 211.

roc, l'on defcend jufqu'au bas de la rivière, & l'on fe trouve fous une voûte naturelle, où les femmes fe placent pour laver leur linge fans être vues : mais elles font fouvent bien épouvantées par l'apparition de petites tortues, qu'elles prennent pour des efprits malins.

Ainfi Conftantine, défendue par fon affiette, l'eft encore par de bonnes murailles de pierres noires, & par une forte garnifon turque, qui loge dans les débris d'un grand & ancien bâtiment, orné de quelques reftes de très-belle architecture. Les portes de la ville, bâties en pierres rougeâtres, prefque auffi fines que le marbre, & fculptées avec beaucoup de goût, s'annoncent également pour être l'ouvrage des anciens maîtres du monde.

Mais l'objet le plus frappant eft un pont très-bien confervé, dont les arches, les galeries & les colonnes étoient ornées de guirlandes, de feftons, de têtes de bœufs & de caducées. Entre deux arches eft une femme en bas-relief, dont les pieds pofent fur deux éléphans qui ont leurs trompes entrelacées. Cette femme n'a d'autre coëffure que fes cheveux, qui paroiffent bouclés ; une grande coquille eft au-deffus de fa tête. Elle relève fes jupes de la main droite, & jette fur la ville un regard moqueur. A quelque diftance de ce pont l'on rencontre un très-bel arc de triomphe affez bien confervé, & d'autres monumens à demi-ruinés, reftes précieux du pouvoir

& de la magnificence des Romains. L'arc de triomphe se nomme *Caſſir Goulah* ou *le château du Géant.* Il eſt compoſé de trois arches, dont les bordures & les friſes ſont ornées de fleurs, de faiſceaux d'armes, & de pluſieurs autres figures. Les pilaſtres, ainſi que les colonnes qui ſoutenoient le fronton, ſont dans l'ordre Corinthien. L'intérieur de la ville n'a rien de remarquable. Les rues ſont étroites & malpropres, les maiſons baſſes & ſans fenêtres. Les écuries du Bey vous intéreſſeront; c'eſt-là où vous verrez, quoiqu'un peu dégénérés, l'élite de ces beaux chevaux barbes, que les anciens Numides montoient ſans ſelle & ſans bride. Les Arabes ſe ſervent encore de ces chevaux avec beaucoup d'adreſſe, mais ils ont une ſelle & des éperons. Leur ſelle eſt une eſpèce de ſiège avec un doſſier, & en avant un appui très-exhauſſé; leurs étriers ont la forme d'un ſoulier tronqué, & leur éperon eſt une longue fiche de fer, qui tient à l'étrier, & qu'ils font gliſſer le long du ventre de leurs chevaux. Il en eſt cependant qui ont conſervé l'ancien uſage des Numides.

Le palais du Bey diffère peu d'une maiſon particulière. Il eſt beaucoup plus grand : l'intérieur de ſes appartemens eſt orné de fuſils, de piſtolets, de ſelles de cheval ; c'eſt le luxe du pays. En pénétrant dans les premières ſalles, l'on rencontre tous ceux qui attendent audience du Bey; dans

d'autres est une foule de jeunes esclaves de dix à douze ans, d'une très-grande beauté, vêtus avec beaucoup d'élégance & de propreté. Ils font partie du ferrail du Bey. Ensuite viennent les esclaves qui, bien différens de ceux d'Alger, jouissent ici d'un très-grand crédit, se font craindre, & tiennent le second rang à cette Cour. Les *Chiaoux* occupent le premier. Leurs fonctions consistent à exécuter les ordres du Despote, & sur-tout à faire sauter les têtes proscrites.

Le Bey régnant est un très-bel homme, d'un abord gracieux & facile. Il ne passe pas pour cruel, quoiqu'il ait déjà fait abattre bien des têtes. Il a de la finesse, de la politique, beaucoup d'avidité pour les richesses; malgré cela, il est grand & généreux selon les circonstances. J'ai vu à *Bonne*, il y a deux mois, un Chirurgien Napolitain qui avoit été son esclave. Le Bey avoit au nez un cancer vénérien, que ce Chirurgien eut le bonheur de guérir; ce Souverain en fut si reconnoissant, qu'il lui donna la liberté, & le retint à sa Cour par des bienfaits multipliés. Au bout de quelques années, ce Chirurgien témoigna un vif desir de revoir sa patrie: *Tu es libre*, lui dit le Bey, *mais ce projet me fait la plus grande peine; au moins promets-moi de revenir dans un an: amène avec toi ta femme, tes enfans, toute ta famille. Ils seront tous mes amis.* Le Chirurgien lui donna sa parole qu'il reviendroit. Le

Bey le combla de nouveaux préſens, accorda en ſa faveur la liberté à deux eſclaves Italiens, afin qu'ils le ſerviſſent en route, le recommanda comme ſon fils à la Compagnie d'Afrique, & lui dit, en l'embraſſant, les yeux mouillés de larmes: *Va revoir ta famille, va revoir ton Souverain, & dis-lui que c'eſt ainſi que tu as été traité par un Prince barbare.*

Les environs de Conſtantine ſont de la plus grande fertilité; la terre y eſt aſſez bien cultivée, excepté les collines qui s'étendent au midi, où perſonne n'oſe habiter, à cauſe des excurſions fréquentes des Arabes du déſert: mais lorſque du haut de la ville la vue ſe porte du côté du nord, l'on a pour perſpective un payſage magnifique formé par un grand nombre de vallées, de collines, de rivières & de prairies: à l'*eſt*, la vue eſt bornée par une chaîne de rochers qui dominent la ville, & en raccourciſſent l'horizon.

Les autres villes de la Numidie ſont bien peu conſidérables. Il y a beaucoup plus de ruines que d'habitations; & il eſt aiſé de juger, d'après ces monumens antiques ſi multipliés, combien la Numidie a été peuplée autrefois. Dans certains endroits, les villes étoient auſſi proche les unes des autres, que les villages en France. Il eſt bien à regretter qu'un pays auſſi fertile & auſſi beau reſte ſans culture, tandis que nous nous diſputons en Europe une lande ſtérile. J'ai connu un chef Arabe qui, pour une

jument, avoit cédé au Bey de Constantine près de dix lieues carrées de terre cultivée.

A l'ouest de Constantine, vers le désert de Saara, l'on rencontre *Gala*, ville forte, bien bâtie. Un Prince, nommé *Boigis*, d'une très-ancienne famille Arabe, y commande avec une autorité absolue, indépendante de la domination des Turcs. Enfoncé dans l'Atlas, défendu par sa position, par de bonnes troupes, & par son propre courage, il vit tranquille dans ses Etats, qu'il gouverne avec modération. Ses sujets sont heureux. Leurs moeurs, semblables à celles de leurs chefs, sont douces & pacifiques. Ils sont riches en troupeaux & en blés, & ne craignent pas de se les voir enlever. Le prince *Boigis* est fort lié avec le Bey de Constantine, qu'il va voir de temps en temps. Il est d'autant plus respecté, qu'on le croit de la famille de Mahomet. Il a eu quelques rapports avec les Chrétiens; jamais il ne leur a été contraire. Il les estime & les protège.

Bugie, sur la côte, à trente lieues d'Alger, est une assez grande ville, bâtie sur les ruines d'une autre beaucoup plus grande. Il y a trois châteaux pour la défense de cette ville, un qui la domine, & deux autres au bas de la montagne. Dans les environs de Bugie, l'on exploite des mines de fer assez considérables, avec lesquelles les habitans font des socs de charrues, des instrumens de labour, & d'autres ustensiles à leur usage. Les *Arabes-Bédouins* apportent

sur cette place beaucoup d'huile & de cire que l'on vend aux Européens : mais ces Arabes sont si peu traitables, qu'il est rare que ce commerce se fasse sans quelque cruauté de leur part. Ils donnent presque la loi à la garnison turque. La rivière *Nasava* coule à l'*est* de la ville, où elle se jette dans la mer. Elle prend sa source à *Jibbel-Deera*, se grossit considérablement par plusieurs ruisseaux qu'elle reçoit dans sa route, qu'elle continue le long du mont *Jurjura*.

Entre le *Collo* & la ville de *Bonne* l'on rencontre *Stora*, où il y a un assez bon mouillage. L'on croit que c'est l'ancienne *Rusicada*. Cette ville offre quelques antiquités ; mais il est très-dangereux d'y aborder ; les habitans en sont cruels & féroces. Néanmoins avec des précautions & à force d'argent, on les rend un peu plus traitables.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXV.

Au même.

Je conçois actuellement, mon cher Docteur, comment le matelot, en sûreté dans le port, oublie les dangers qu'il a courus, & n'aspire qu'au moment de remettre à la voile. J'ai été témoin, il y a quelque temps, d'une tempête affreuse dont les ravages se sont fait sentir dans une grande partie de la Méditerranée. La mer étoit si grosse, que la *Calle* étoit presque couverte par les vagues. Tantôt brisées contre les rochers, elles retomboient en pluie; tantôt en forme d'écume blanchâtre, elles inondoient la place, & emportoient, en se retirant, des murs, des baraques, des masses de rochers; d'autres fois elles se précipitoient avec un bruit effroyable dans les cavités souterreines de notre malheureuse presqu'île, tellement que nous n'attendions que l'instant de la voir tout-à-fait engloutie sous les ondes. La pluie, la grêle & le tonnerre ajoutoient encore à l'horreur de notre situation. Deux bâtimens se trouvoient alors dans le port. Tous deux périrent, mais les équipages se sauvèrent. Un autre bâtiment, parti peu auparavant, fut jetté sur les côtes de Sardaigne, où il périt avec le Capitaine & plusieurs matelots.

A la vue de cette mer en fureur, je faiſois le vœu bien ſincère de ne m'embarquer que pour repaſſer en France, & de renoncer pour la vie aux voyages d'outre-mer. Le calme renaît. Huit jours après, oubliant la ſaiſon & le danger, je m'embarque pour l'île de Tabarque avec M. Peyron, Agent de la Compagnie dans cette île. Notre traverſée fut des plus heureuſes. Nous côtoyâmes la terre preſque toujours à une portée de fuſil. Je ne connois point de navigation plus réjouiſſante. Tantôt d'énormes rochers ſe précipitent dans les ondes en grande maſſe, tantôt les vagues ſillonnent paiſiblement ſur un ſable plus blanc que la neige : ailleurs elles creuſent des grottes profondes, où, mugiſſant avec fureur pendant l'hiver, elles forment, dans la belle ſaiſon, des bains très-agréables d'une eau limpide & tranquille. Ici la vue ſe porte ſur de vaſtes prairies embellies par la verdure & les fleurs : là, des côteaux couverts de bois viennent à la ſuite de rochers pelés & brûlans. La ſcène, à chaque inſtant, change de décoration, & l'imagination ſuit avec rapidité la variété du ſpectacle ; elle paſſe bruſquement de l'effroi à la gaîté, de l'horreur au plaiſir : tantôt des rochers coupés à pic, où dont les pointes ſont à peine viſibles à la ſurface de l'eau, offrent l'effrayant tableau d'un navire échoué parmi ces dangereux écueils ; tantôt la vue d'un gazon fleuri, d'une anſe paiſible, fait oublier les fatigues d'une mer orageuſe, &

promet un repos dont on croit déjà ressentir les douceurs.

Tel a été le spectacle dont j'ai joui en partie depuis la Calle jusqu'à la Tabarque; & si quelque chose pouvoit jetter du sombre sur le tableau varié que j'avois sous les yeux, ce n'étoit que l'idée de la férocité des peuples qui habitent ces côtes. Comme dans l'île de Calypso, aucun navigateur ne peut approcher de ces parages sans être la victime de la barbarie des Maures. Quand la mer est en furie, que les vents déchaînés soulèvent les flots & multiplient les naufrages, c'est alors que ces peuples se rendent en foule sur le rivage, non pour secourir le pilote épuisé qui dispute encore aux vagues le reste de sa malheureuse existence, mais pour profiter de ses dépouilles, & massacrer sans pitié celui qui déjà se réjouissoit d'avoir échappé à la fureur des élémens. Cruauté inouie, & qui fait du barbare Africain le monstre le plus odieux de la Nature! Aussi les bâtimens que la tempête pousse vers les côtes de Barbarie, oublient en quelque sorte, à la vue de cette terre de sang, les dangers d'une mer irritée. Ils aiment souvent mieux se confier à la fureur des vagues qu'à l'humanité de leurs semblables. De tous ceux qui ont échoué sur ces côtes, très-peu ont eu le bonheur d'échapper.

Le premier objet intéressant qui frappa mes regards, fut, à quelques portées de fusil dans les

terres, un amas de rochers, au milieu d'une plaine, dont la réunion forme une montagne ronde, appellée en effet par les Provençaux qui fréquentent ces côtes, *Monte rondo*. C'eſt en ce lieu qu'étoit bâti *Tagaſte*, patrie de S. Auguſtin. Il n'en exiſte plus que quelques miſérables ruines ſur le penchant de cette monticule, & quantité d'oliviers. Ces débris, ſitués au milieu du pays des *Nadis*, ne peuvent être viſités ſans de grands dangers.

Après Tagaſte nous navigâmes en face du *cap de l'Aigue* (le cap de l'Eau), ainſi nommé parce que l'on y trouve une ſource de très-bonne eau, à laquelle pluſieurs navigateurs ont eu ſouvent recours.

Enſuite vint le *cap Roux*. La couleur des rochers qui ſe préſentent à ſa pointe, lui ont fait donner ce nom par les Provençaux.

Le *cap des Gallines* (cap des Poules) que nous doublâmes, reçut ce nom, parce que les Maures y vendirent ſouvent des poules aux Corailleurs. Cependant ceux-ci eurent à s'en plaindre. Un jour qu'ils étoient mouillés avec leurs bateaux dans ce lieu, les Maures les preſſèrent vivement de reſter à terre, & d'y paſſer la nuit. Les Corailleurs s'y refuſèrent prudemment, & remontèrent ſur leurs bateaux; les Maures, irrités de ce refus, leur lâchèrent pluſieurs coups de fuſils, dont heureuſement perſonne ne fut bleſſé.

L'île de Tabarque, éloignée de la terre-ferme

d'environ cinq à six cens pas, peut avoir une demi-lieue de circonférence. L'on avoit, depuis quelque temps, formé, par des jettées abondantes, un passage que l'on traversoit à pied sec dans un temps calme, & à cheval, quand la mer étoit un peu agitée. Un orage violent arrivé quelques jours avant mon voyage, avoit détruit cette digue de communication.

Tabarque est un rocher très-élevé, coupé à pic du côté de la pleine mer, & descendant en pente douce en face de la terre-ferme. Les maisons étoient bâties sur le penchant de cette colline. De-là la vue, se portant sur les côtes opposées, étoit réjouie par un aspect des plus agréables : des côteaux fertiles & rians, une belle prairie coupée par plusieurs petits ruisseaux, des maisons en amphithéâtre, la beauté du ciel, la fertilité du climat, telle étoit la perspective & l'heureuse position des anciens Tabarquains.

Cette île fut prise par Charles-Quint, lorsqu'il porta la guerre en Barbarie avec tant de succès. Il en trouva la situation propre à mettre une garnison à l'abri des insultes du soldat barbaresque, & d'un grand secours pour les excursions sur ces côtes. D'après ces vues, il fit environner Tabarque de très-bonnes fortifications, & fit bâtir un château considérable sur la partie la plus élevée de l'île. Il céda ensuite ces possessions à un nommé *Doria*, noble Génois, lesquelles, par succession de temps, tombèrent

tombèrent enfin entre les mains de la noble famille des *Lomellini* de Gènes.

Tabarque s'étoit peuplée de plusieurs familles Génoises, qui faisoient, avec les Maures, le même commerce que fait aujourd'hui la Compagnie royale d'Afrique. L'on y bâtit nombre de maisons ornées de beaux jardins. La bonté du climat dédommageoit les nouveaux colons de l'éloignement de leur patrie. Tabarque devint celle de leurs enfans & de leur postérité. Tout alla très-bien jusqu'en 1743, que les Tabarquains se rendirent d'eux-mêmes au Bey de Tunis. Il n'est pas aisé d'assigner le vrai motif de cette action. Les uns prétendent que l'île manquoit, depuis quelque temps, de provisions, par la négligence des *Lomellini*; d'autres disent qu'il étoit question de céder cette place à la Compagnie d'Afrique, & que les Tabarquains préférèrent appartenir à Tunis plutôt qu'à la France.

Quoi qu'il en soit, le Bey de Tunis, en possession de l'île, en fit démolir les remparts & les fortifications, ainsi que les maisons. Il ne conserva que le château, où il plaça une garnison turque d'environ trois cens hommes. Les habitans, hommes, femmes, enfans, furent tous conduits en esclavage à Tunis, sans épargner les principaux de l'île, auteurs de la trahison, & qui espéroient une autre récompense de leur crime.

Depuis long-temps le Bey de Tunis vouloit faire

bâtir un château en terre-ferme qui puisse battre celui de l'île. L'on s'y étoit toujours opposé, & il n'avoit pu en bâtir un que derrière une colline, hors de la portée du canon de l'île. Il est encore aujourd'hui habité par une centaine de soldats Arabes. Le Bey profita de la circonstance pour exécuter son premier projet. Il fit construire en terre-ferme un second château qui domine celui de l'île. Il y plaça des soldats Turcs; mais ce château est bien inférieur à celui de Tabarque pour la force & la solidité.

L'on ne voit plus aujourd'hui dans l'île de Tabarque que le château où résident les soldats Turcs, des restes considérables de remparts & de fortifications, des maisons en ruines, beaucoup de citernes, &c. Le Bey de Tunis, par un traité particulier, a permis à la Compagnie d'Afrique d'y avoir un Agent pour diriger, sur ces côtes, la pêche du corail. Il faut autant de philosophie & de prudence qu'en a M. Peyron pour vivre seul & tranquille au milieu de ces ruines, parmi quelques Maures & une soldatesque Turque très-insolente. Il ne faudroit pas juger des Turcs du Levant par ceux que l'on rencontre en Barbarie. L'on écume ordinairement la Turquie pour faire des émigrations en Afrique, à la demande du Dey d'Alger & du Bey de Tunis, auxquels le Grand-Seigneur permet de temps en temps des levées dans ses Etats.

« Aucun Chrétien n'ose approcher des châteaux gardés par les Turcs. Ils craignent toujours quelque trahison ; & tout examen leur est suspect. J'ai vu, tandis que j'étois à Tabarque, l'Aga faire appliquer cinq cens coups de bâton au soldat de faction pour avoir laissé entrer dans le château deux Chrétiens nouvellement arrivés, & qui ignoroient l'usage du pays. Peu auparavant un matelot avoit été poursuivi à coups de pierres & de bâton pour avoir dirigé sa promenade un peu trop près du château. Ce château, ainsi que les deux de terre-ferme, furent tout-à-fait dépeuplés par la peste qui y régna l'année dernière 1784.

Le rocher de Tabarque est un grès grossier, jaunâtre, offrant dans ses fissures beaucoup de fer & d'ochre rouge. Sa forme est en grandes masses, sans ordre, sans direction : les fentes sont très-irrégulières : elles forment souvent dans le gré, ainsi que dans les couches argileuses, des divisions presque cubiques qui paroissent comme autant de pierres réunies par un ciment ferrugineux. J'ai fait la même observation dans les environs de la Calle, & dans plusieurs autres endroits le long des côtes de la Barbarie. Ces grès, ainsi divisés, paroissent, au premier coup-d'oeil, d'anciennes murailles bâties par les mains des hommes. C'est, à ce que je crois, de semblables murs que l'Abbé *Alberto Fortis* dit avoir observé en Dalmatie, & qu'il a fait graver

ſous la dénomination de *filoni ſimili a muraglie in riva del mare ſotto rogoniza* (1).

Ce rocher eſt appuyé ſur une argile ſèche, fiſſile, légérement calcaire, contenant beaucoup de ſable, & formant, dans pluſieurs endroits, des maſſes dures, écailleuſes à leur ſuperficie. L'île eſt preſque par-tout recouverte d'une couche épaiſſe de terre végétale, très-bonne pour la culture, mais en friche par la pareſſe des ſoldats Turcs qui habitent le château.

Le lendemain de mon arrivée, je paſſai en terre-ferme pour y examiner de vieilles bâtiſſes, & les reſtes d'une ville très-ancienne, nommée *Tabrarca*. D'après mes obſervations, elle devoit avoir près d'une lieue de circonférence, bâtie ſur les bords de la mer, partie en plaine, partie ſur les collines environnantes. Il n'y exiſte plus que des vieux murs à moitié détruits, quelques morceaux de colonnes renverſées, & grand nombre de cîternes de la forme de celles que l'on voit encore aux ruines de Carthage, d'Hippone, & autres villes anciennes de la Barbarie. Au milieu de ces débris eſt placé le château de terre-ferme, bâti par le Bey de Tunis après la priſe de Tabarque. Il eſt défendu par une centaine de ſoldats Turcs. La *Zaine*, rivière aſſez conſidérable, baignoit les murs de *Tabrarca*.

(1) Viaggio in Dalmazia, vol. 2, page 100.

Quelques jours après, en parcourant les sites agréables de ce lieu, je descendis derrière les collines de l'ancienne Tabrarca. Errant à l'aventure parmi des rochers couverts de broussailles, je me trouvai à la fin dans un vallon dont la beauté & la situation m'enchantèrent. Une eau fraîche, sortie d'une roche vive, couloit entre les pierres & le sable. Les bords de ce ruisseau étoient, de chaque côté, ornés d'une haie de lauriers-roses, qui formoient, au-dessus de l'eau, une voûte impénétrable aux rayons du soleil. Quoiqu'à la mi-janvier, la terre étoit couverte d'un gazon naissant. Quantité d'une très-belle espèce de Cacalia en fleurs me parfumoient par leur suave odeur. Ce vallon formoit plusieurs détours parmi les monticules, & conduisoit à une vaste plaine, environnée de collines dont l'aspect étoit fort réjouissant. Je ne pouvois me lasser de parcourir un aussi beau lieu, & je regrettois vivement de le voir sans habitans.

Mais il n'en a pas toujours été ainsi. Quelques masures, quantité de débris de pierres taillées me prouvèrent que jadis des peuples policés y avoient fait leur demeure. Ce qui me frappa le plus, & ce qui me parut difficile à expliquer, ce fut des rochers dans l'intérieur desquels l'on avoit creusé, à la pointe du ciseau, plusieurs petites chambrettes d'environ quatre pieds carrés en tous sens. L'ouverture de deux pieds carrés ressemble à celle d'une

fenêtre avec des embrasures. Dans la muraille du fond est une niche de près de deux pouces d'enfoncement, d'un pied de haut sur six pouces de large. Ces ouvertures, que je trouvai au nombre de cinq à six, sont toutes placées au haut des rochers, quelques-unes dans des endroits de difficile accès. Je cherchai inutilement à deviner quel pouvoit en avoir été l'usage. Rien ne vint au secours de mes conjectures. L'intérieur avoit une couleur sombre, presque noire. Etoit-ce des tombeaux? leur peu de profondeur & leur forme carrée s'opposent à cette idée. Des magasins, des lieux cachés, des retraites de solitaires? je ne peux vous l'affirmer; mais j'ai observé que l'ouverture est disposée de manière à être exactement fermée par une pierre carrée, qu'il est facile de dérober aux regards par des monceaux de terre ou de broussailles. La nature de ces rochers est d'un grès grossier à bâtir, & très-difficile à entamer.

Quel dommage que les idées agréables & gaies qu'excitoit en moi la vue d'une aussi belle nature, eussent été attristées par l'affreux tableau des ravages que la peste de 1784 & 1785 avoit faits dans ce lieu, & par tout le royaume de Tunis. Je rencontrois de distance en distance des tentes abandonnées, d'excellentes terres en friche, faute de bras pour les cultiver; la nation nombreuse des *Ouled'amours* réduite à trois ou quatre tentes, la garnison des

trois châteaux entiérement ruinée, à l'exception de cinq à six soldats.

La saison n'étoit point favorable pour herboriser; j'observai cependant que toutes ces collines étoient couvertes des mêmes arbrisseaux que celles des environs de la Calle, c'est-à-dire, de bruyères, de lièges, de chênes-verds, de genêts, de cistes, d'arbousiers, de lentisques, de filaria, de quelques palmiers stériles, &c.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXVI.

Au même.

Quoique nous ne soyons encore, mon cher Docteur, qu'au commencement de février, la végétation se développe avec tant de beauté, qu'elle me promet, pour le printemps prochain, de bien grandes jouissances. J'ai déjà fait plusieurs courses fructueuses. Aly-Bey m'en a fourni l'occasion & les moyens. Il étoit, depuis près d'un an, privé de ses femmes & de ses enfans, que le Bey de Constantine gardoit en otage jusqu'à ce que ce Chef lui eût payé environ 30000 piastres qu'il lui avoit promises pour avoir la libre possession du pays à la place de son frère El-Bey. Cette somme ayant été acquittée,

le Bey de Conſtantine a renvoyé au chef de la Mazoule ſes femmes & ſes enfans. Il invita le Gouverneur de la Calle (1) à venir partager ſa joie. Je fus auſſi de la fête. Nous partîmes avec un certain nombre de ſoldats pour nous eſcorter, & de domeſtiques pour nous ſervir.

Aly-Bey, inſtruit de notre arrivée, vint à notre rencontre juſqu'au bois de Freje, à une petite lieue de ſon jardin. Il étoit accompagné d'une centaine de

(1) M. Amalric, Gouverneur de la Calle, a eu pour moi, pendant mon ſéjour en ce Comptoir, tant de complaiſance & de bonté, que je lui ſuis redevable de la ſûreté & des adouciſſemens que j'ai éprouvés dans la plupart de mes courſes. Je trouvois à mon retour un repos très-agréable dans ſa ſociété & dans l'amitié dont il a bien voulu m'honorer. Je ne dois pas moins de reconnoiſſance à la plupart des autres Officiers de ce Comptoir pour leur honnêteté & leur zèle à m'obliger. M. de Cindrieux, qui occupoit la première place après le Gouverneur, m'a ſouvent fait oublier, par la douceur, l'aménité de ſes mœurs, par ſes connoiſſances & ſes lumières, que j'habitois un pays barbare. C'eſt à lui à qui je dois les détails que j'ai donnés ſur le commerce de la Compagnie. M. Gay, premier Chirurgien à la Calle, m'a très-ſouvent accompagné dans mes herboriſations aux environs de ce Comptoir, & a bien voulu me communiquer ſes recherches & ſes obſervations en Hiſtoire Naturelle. Il a quitté la Calle, au grand regret de ſes habitans, pour remplir la place de premier Médecin du Bey de Conſtantine.

ſes cavaliers, & d'une troupe de Muſiciens Maures qui avoient, pour inſtrumens, quelques mauvais tambours, & des eſpèces de fifres. D'auſſi loin qu'ils nous apperçurent, ils nous régalèrent d'une muſique très-monotone, répétant ſans ceſſe le même air. D'un autre côté, les cavaliers Maures firent faire mille caracolles à leurs chevaux, courant, bride abattue, à travers les brouſſailles, ſe pourſuivant à coups de fuſils avec beaucoup de confuſion, en pouſſant des cris aigus & menaçans. C'étoit l'image d'un de leurs combats. Ce ſpectacle offroit, au milieu de cette forêt, un tableau tout-à-fait pittoreſque. Les cris confus, répétés de toutes parts, le feu continuel, le henniſſement des chevaux, la figure, l'accoutrement des Maures, tout peignoit à mes yeux une nation ſauvage & guerrière.

Nous arrivâmes au milieu de ces évolutions, au jardin d'Aly-Bey; il étoit orné de beaucoup d'arbres fruitiers, & d'une foule de limons, de bergamottes, d'orangers & de citronniers, dont les fruits nombreux & dorés étaloient à nos yeux tout le faſte du jardin des Heſpérides. Nous dreſſâmes nos tentes en ce lieu; peu après Aly-Bey nous envoya d'abondans *courcouçons*. Nous le régalâmes à notre tour de café & de fruits ſecs de Provence. Le lendemain je quittai mes compagnons de voyage pour courir le pays avec quatre cavaliers qu'Aly-Bey me donna pour eſcorte.

Je m'arrêtai d'abord chez les *Zulmis*, nation d'Aly-Bey. Je contournai les bords d'un grand lac, peu distant du jardin de ce Chef, où je fis tuer plusieurs jolis oiseaux aquatiques, différentes espèces de courlis, de canards sauvages, la poule de riz, &c. La Botanique ne fut point oubliée. Quelques belles espèces de *cyperus*, des renoncules, des anémones, des liliacées furent le fruit de mes recherches. En m'avançant chez les Zulmis, je rencontrai des berceaux magnifiques de *clematis cirrhosa* qui formoient, au-dessus des vallons humides où ils croissent, des guirlandes de fleurs très-agréables à la vue. Le *spergula arvensis*, l'*antirrhinum reflexum* se trouvoient par-tout. Les *orchis*, les *serapias*, les *elléborines* commençoient à paroître. Ce pays est très-varié. Les plaines y sont fertiles, assez bien cultivées. Les collines sablonneuses & couvertes de cistes, de lentisques, de chênes-verds, de bruyères & de lièges. Il y a, dans les vallons, de très-bons pâturages où paissent de nombreux troupeaux.

M'étant avancé jusques chez les *Merdass*, nation nombreuse, mais soumise au Bey de Constantine, j'observai, dans les premières montagnes qui terminent la vaste plaine de la Mazoule, des eaux tièdes, dans lesquelles les Maures viennent se baigner. Je n'ai trouvé à ces eaux qu'un goût fade, sans âpreté, sans acidité. Les ayant éprouvées à une décoction de noix de galles, leur couleur limpide n'en fut

nullement altérée. Elles déposent cependant un sédiment ochracé jaune. L'endroit où elles sourcent plus fortement, est, au pied d'une montagne, dans un sable noirâtre & ochreux. Ces eaux ont abandonné leur ancien lit, que j'ai retrouvé à mi-côte de la montagne, avec beaucoup de pyrites martiales enclavées dans des masses de grès, à travers lesquelles ces eaux ont coulé autrefois. En revenant je faillis périr au milieu d'un marais très-boueux, dans lequel mon cheval s'enfonçoit jusqu'au ventre. Heureusement que quelques Arabes du pays m'indiquèrent les endroits les moins dangereux. Sorti de-là, il me fallut ensuite chercher un passage à gué dans un des bras de la rivière de *Ma-Fragg* (1), qui a son embouchure dans la mer, à quatre lieues *est* de Bonne, où elle se nomme plus vulgairement la rivière des *Seibass*, parce que cette nation en habite les bords. Je restai plus de trois heures à côtoyer la rivière, essayant à chaque pas de la traverser. Comme le fond est très-limoneux, je n'osois faire avancer mon cheval, qui avoit de l'eau jusques pardessus la selle. Je ne vous entretiens de ces embarras, mon cher Docteur, que pour mieux vous peindre combien il est difficile de voyager dans un

(1) Cette rivière paroît être le *Rubricatus* des Anciens. Elle prend sa source dans les montagnes, au sud des Merdass.

pays où, par insouciance & par paresse, les habitans ne s'occupent nullement à former des chemins, & à faciliter les voyages; ils ont au contraire, pour l'appât de quelques morceaux de fer, détruits plusieurs ponts bâtis par les Romains. J'ai traversé cette même rivière à son embouchure, d'une manière bien effrayante. Elle est en ce lieu plus large que la Seine, & très-grosse en hiver. Les Seibass la font passer alors aux Voyageurs sur une espèce de radeau formé avec quelques roseaux, & traîné par une très-foible corde. Ce radeau est presque toujours couvert par l'eau, & sur le point, à chaque instant, d'être submergé. Dans l'été on la passe très-aisément à gué.

Je revins chez Aly-Bey, que je quittai de nouveau pour aller visiter le *cap Rose*, où la Compagnie d'Afrique a eu autrefois un établissement pour le corail. L'on m'avoit vanté cet endroit, à cause des beaux & nombreux coquillages qu'offrent les bords de la mer. Le long de la route je ne rencontrai que des vallons sablonneux, quelques bois de lièges, beaucoup de broussailles, & des rochers dont les creux servent de retraite aux bêtes féroces. Je ne pus, le long de la route, me procurer d'eau fraîche; la chaleur étoit si forte, quoiqu'au mois de février, que j'arrivai au *cap Rose*, mes bouteilles vuides, & mourant de soif. L'on m'avoit assuré que j'y trouverois une source d'eau. Je fus

long-temps à la chercher avec les Maures qui m'accompagnoient, & qui n'étoient pas bien au fait du pays. Je désespérois déjà de la trouver, & je me mourois de fatigue, de chaleur & de soif, lorsqu'étant monté sur un arbre, j'apperçus dans un ravin quelques roseaux parmi les broussailles. Ces plantes aquatiques ranimèrent mon espoir; & après des peines inconcevables pour pénétrer jusqu'à ce lieu à travers une haie très-épaisse & très-longue d'épines entrelacées, je me trouvai enfin sur les bords de la source tant desirée. J'étois ensanglanté, j'avois mes habits en lambeaux, & percés par une sueur des plus abondantes. Rien, en cet état, ne peut se comparer au plaisir de savourer une eau bien pure, & de la sentir couler dans des organes altérés & desséchés. C'est le seul fruit que j'ai retiré de ce voyage. Le cap Rose n'offre rien qui soit digne de curiosité. Un rocher de grès à filtrer, sur lequel il reste quelques vieilles murailles, une très-mauvaise anse, des coquilles en fragmens sur le sable; ces objets ne valoient sûrement pas la peine de courir le risque de mourir de soif.

J'allai, à mon retour, remercier Aly-Bey de l'escorte qu'il m'avoit accordée, & je continuai ma route vers la Calle. Il n'y avoit pas une heure que je marchois, lorsqu'une forte pluie, mêlée de grêle & de tonnerre, m'accompagna jusqu'au bois de *Fréje*. J'étois déjà enfoncé de trois quarts de lieue

dans l'épaisseur de cette forêt, lorsqu'un ouragan des plus terribles se joignant à la grêle & au tonnerre, me jetta dans un très-grand danger. La violence du vent brisoit ou abattoit les arbres à chaque moment, & je trouvois, à mesure que j'avançois, le chemin barré par ces arbres renversés. Je courois le risque d'être écrasé par leur chûte; mais au bout d'un quart d'heure le vent se calma, & le ciel reprit sa sérénité. Je vous ferai observer à ce sujet, mon cher Docteur, que sur ces côtes la plupart des arbres sont inclinés vers le *sud-est*, & que le vent le plus violent & le plus commun est le *nord-ouest*. L'inclinaison des arbres ne feroit-elle pas un moyen pour un Voyageur de juger quels sont les vents les plus forts qui règnent dans un canton?

Le bois de Fréje a plus de deux lieues de longueur. Il est situé dans un large vallon où le sable abonde; le liège est l'arbre qui y domine. Malgré le mauvais temps, je fus encore assez heureux pour y recueillir quelques jolies plantes, des *iris*, des *ixia*, de très-beaux *orchis*, & plusieurs autres plantes liliacées.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXVII.

Au même.

Je devois, mon cher Docteur, partir au commencement de mars prochain pour un voyage bien intéressant. Le Bey de Constantine va, tous les deux ou trois ans, à la tête d'un camp de trois à quatre mille hommes, lever les tributs que lui doivent plusieurs hordes Arabes habitantes du grand désert de Saara. Il étoit décidé que je l'accompagnerois dans cette expédition : vous jugez quel vaste champ s'offroit à mes recherches ; mais comme je me disposois à partir, j'appris que la peste avoit gagné Constantine, & qu'elle étoit dans le camp du Bey. Cette affligeante nouvelle me fit renoncer à un projet dont sûrement j'aurois été victime ; vu la difficulté d'éviter la communication au milieu du tumulte d'un camp aussi nombreux. Vous n'avez pas idée, mon cher Docteur, des ravages affreux que la peste a faits & continue de faire dans ce pays. *Tunis* est diminué d'un tiers. L'île de Tabarque, deux fois repeuplée, a servi deux fois de cimetière à ses nouveaux habitans : plusieurs villes sont absolument désertes, les moissons périssent sur pied, faute de bras pour les recueillir ; d'immenses

troupeaux errent en liberté au milieu des champs, & ne reconnoiſſent plus de maîtres. J'ai rencontré plusieurs Douares où il n'y avoit d'autres habitans que quelques cadavres qui pourriſſoient ſans ſépulture ſous leurs tentes. J'ai vu la nation des *Ouled-Amours* réduite à une quinzaine d'hommes échappés à la contagion. Parmi eux ſe trouvoit un vieillard, qui ſervoit d'interprète à l'Agent de la Compagnie d'Afrique à Tabarque. Un jour qu'il m'avoit conduit à ſa tente, il me fit monter ſur une colline d'où j'appercevois une très-belle plaine. *Tout ceci*, me dit-il, *m'appartient. Pourquoi*, lui dis-je, *un terrein auſſi fertile n'eſt-il pas cultivé?* Il me fit, pour réponſe, l'hiſtoire de ſes malheurs.

« J'avois, me dit-il, deux femmes & ſix enfans, » tous à la fleur de l'âge & d'une ſanté robuſte; mes » femmes gardoient mes troupeaux, & mes enfans » cultivoient cette terre que tu vois aujourd'hui in» culte. Ils furent tous frappés de la contagion, qui » d'abord m'enleva une de mes femmes & deux » de mes enfans. Je poſſédois une toile bénite de la » Mecque. Nous la partageâmes également, & nous » fûmes conſolés de voir que nous aurions chacun » notre linceul. Il ne me reſtoit plus que deux enfans. » J'avois enterré les autres, lorſque je tombai moi» même malade. Nous n'avions perſonne dans notre » *Douare* pour nous ſecourir; je ne pouvois aider » mes enfans, & eux ne me connoiſſoient déjà plus,

» plus ; enfin je m'endormis pendant long-temps.
» A mon réveil, foible, abattu, j'apperçois mes
» deux enfans qui pourrissoient à mes côtés. A ce
» spectacle d'horreur, je veux ranimer mes forces
» pour donner la sépulture au reste de ma malheu-
» reuse famille : mais il me fut impossible de changer
» de place, & je restai encore long-temps au milieu
» des cadavres empestés de mes enfans, que j'en-
» terrai ensuite de mes propres mains. Pendant mon
» long sommeil, l'on m'avoit enlevé tout ce que je
» possédois, ma récolte, mes troupeaux; on avoit
» pillé jusqu'à ma tente, à peine en restoit-il un
» lambeau pour me garantir des injures de l'air.
» Je cherche mes semblables, je ne trouve personne.
» La mort les avoit presque tous frappés. A la fin
» cependant, le petit nombre de ceux qu'elle avoit
» épargnés se réunit ; je me joignis avec eux. Nous nous
» consolâmes réciproquement en mêlant nos larmes,
» & en nous soumettant à la volonté du ciel. Je ne
» pouvois, à mon âge, rester seul. J'épousai une femme
» veuve qui avoit quatre enfans. Je retrouvois par ce
» moyen une nouvelle famille ; mais j'ai perdu, avec
» mes premiers enfans, ces bras vigoureux qui cul-
» tivoient mes champs : de cette étendue de terrein
» que tu vois, je n'en laboure qu'un très-petit
» coin, à peine suffisant pour ma subsistance, & ce
» travail est encore au-dessus de mes forces ».

Pendant le récit de ce bon vieillard, qui m'avoit

attendri jusqu'aux larmes, nous étions descendus dans la plaine, & nous nous promenions sur les bords de *la Zaine. Sauvons-nous*, s'écria-t-il tout à coup, *j'apperçois, de l'autre côté de la rivière, une troupe d'Arabes du cap Nègre, avec lesquels nous sommes en guerre; mais comme il leur faut passer la rivière pour arriver jusqu'à nous, nous aurons gagné les montagnes avant eux.* En effet, nous ne tardâmes pas à y arriver, & nous perdîmes de vue nos ennemis.

C'est en m'instruisant par l'expérience, en causant avec les pestiférés, en observant les phénomènes de cette cruelle contagion, que je me suis dépouillé de beaucoup d'idées fausses que j'avois sur la peste. Si, de toutes les maladies épidémiques, il n'en est point de plus mortelle, & d'une communication plus rapide que la peste, il n'en est pas aussi de plus facile à éviter, & dont on puisse plus aisément arrêter les progrès, quand on remédie au mal dès le principe. L'air paroît être le véhicule de la plupart des épidémies. Imprégné des principes morbifiques, en circulant dans nos veines, il y porte la maladie & souvent la mort. Les atômes pestilentiels paroissent d'une espèce différente; répandus dans l'air, ils perdent leur activité, & ne sont nullement à craindre: mais concentrés dans les étoffes de laine, de coton, de fil ou de soie, dans les poils des animaux, ils deviennent alors si dangereux, que le plus

léger contact suffit pour les faire passer dans les corps étrangers, & les répandre au loin.

D'après ce principe, que l'expérience confirme, il suffit, pour éviter la peste, de n'avoir, avec les pestiférés, aucune communication médiate, de ne toucher aucun des habits ou des meubles qui leur appartiennent; mais on peut les approcher, leur parler, & même pénétrer dans leur appartement. Aussi dans toutes les maisons consulaires, & dans les Comptoirs françois établis tant dans le Levant qu'en Barbarie, l'on se contente de se barricader quand la peste se déclare; avec ces précautions, les Européens, quoique souvent au milieu du foyer où elle fait les plus grands ravages, n'en sont jamais attaqués : il n'y a non plus aucun danger à recevoir les comestibles de la main des pestiférés. Le blé, l'orge, le pain, les fruits, les légumes, la viande, pourvu qu'il n'y ait ni poils ni plumes, ne communiquent point la contagion. C'est ainsi que, dans mes différentes courses, je me suis garanti de la peste. Lorsqu'elle existoit chez une nation que je visitois, je ne pénétrois jamais sous les tentes des Arabes, je faisois dresser la mienne à une portée de fusil des leurs, & je tenois à l'écart ceux qui venoient me visiter ou m'apporter du laitage, des fruits, le courcouçon, &c. Lorsque je craignois d'avoir touché quelque Arabe, aussi-tôt je changeois de vêtement, quand je le pouvois, ou bien je

trempois les miens dans l'eau, & je les expoſois à l'air. Je me lavois exactement, & je me frottois le corps avec du vinaigre des quatre voleurs.

Quant aux ſymptomes par leſquels la peſte ſe déclare, ils ſont très-difficiles à ſaiſir, & ſouvent cette affreuſe maladie a fait de grands progrès, avant même qu'on ſe doutât de ſon exiſtence. Tantôt le malade eſt attaqué d'un grand mal de cœur, de beaucoup de difficulté à reſpirer, & de violens maux de tête : d'autres fois c'eſt une fièvre ardente qui, en peu de jours, le conduit au tombeau ; il ſe déclare auſſi avant, mais plus ſouvent après la mort, des taches livides par tout le corps. En général les ſymptomes les plus conſtans conſiſtent dans une fièvre lente ou ardente, & dans les bubons qui paroiſſent aux cuiſſes, aux aînes, & au cou. Lorſque ces bubons crèvent heureuſement, le malade guérit ; mais ce genre de guériſon eſt bien rare. J'ai cependant connu des Arabes qui avoient eu la peſte trois & quatre fois.

C'eſt encore un préjugé aſſez généralement reçu, que les pays chauds ſont le foyer de la peſte, & que les grandes chaleurs en développent les principes. Je vous avoue, mon cher Docteur, que j'ai été fort ſurpris de voir arriver le contraire, & d'entendre un proverbe en langue Franque dicté par l'expérience. *Saint Jean venir*, diſent les Turcs, *Gandouf andar*. Quand la Saint-Jean arrive, la peſte

s'en va. En effet, la fin du mois de juin, qui eſt ici l'époque des grandes chaleurs, eſt auſſi la fin de la contagion. Si elle ne ceſſe pas entiérement, au moins elle diminue beaucoup, & je ne doute pas qu'avec de grandes précautions, l'on ne vienne à bout de l'éteindre tout-à-fait: mais les Muſulmans ſont ſi opiniâtres à refuſer les moyens qu'on leur indique, qu'ils tiennent enfermés leurs tapis, leurs vêtemens, même ceux des peſtiférés, quoique imprégnés des principes de l'épidémie. Lorſqu'en automne ils viennent à s'en ſervir, la peſte, ſuſpendue pendant deux ou trois mois d'été, recommence avec plus de force, & s'appaiſe pendan l'hiver, quand les froids ſont un peu vifs. C'eſt ainſi que l'ignorance propage chez les Orientaux, une maladie que la prudence écarte des nations éclairées. Il n'y a pas moyen de leur faire entendre raiſon ſur les quarantaines. Si, par haſard, ils s'y ſoumettent, les imprudences qu'ils commettent les rendent inutiles. J'ai rencontré un chef Arabe qui craignoit beaucoup la peſte. Il m'interrogea ſur les moyens de l'éviter. Je lui expliquai ceux que nous prenions; il parut s'y ſoumettre. Etant repaſſé chez lui peu après, je le vis très-ſatisfait de ces précautions qui ſûrement, vu la manière dont il les employoit, ne l'auroient pas beaucoup garanti, ſi la contagion étoit venue dans ſon voiſinage. Quand il arrivoit chez lui quelque Arabe de conſidération, il commençoit

par l'embrasser, & l'envoyoit ensuite en quarantaine sous une tente séparée : si on lui apportoit des lettres, il les recevoit, & les trempoit lui-même dans le vinaigre, souvent après les avoir lues. Il me fut impossible de lui faire entendre raison. Il ne concevoit pas qu'il pût y avoir du danger à toucher un homme qui se porte bien.

Les animaux ne sont point attaqués de la peste; du moins je n'en ai vu aucun exemple; mais l'on croit qu'ils peuvent la communiquer; la laine & les poils sont très-dangereux après la mort de l'animal; en est-il de même lorsqu'il est en vie? Je n'ai pas eu occasion d'en faire l'observation.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXVIII.

Au même.

Je vous ai entretenu plusieurs fois, mon cher Docteur, des moeurs des peuples qui habitent la Barbarie; pour achever le tableau, je vais vous tracer celles de ces Chefs arabes qui commandent aux Tribus errantes, & dont l'autorité n'est pas moins despotique, quoiqu'elle ne s'étende souvent que sur un très-petit nombre de sujets. Je ne peux mieux remplir cet objet, qu'en mettant sous vos yeux l'histoire des Chefs d'une de ces nations. La Mazoule ayant, avec la Compagnie d'Afrique, des rapports journaliers, j'ai été instruit très-fidellement, tant par les gens du pays, que par d'anciens commis de la Compagnie, de beaucoup de particularités intéressantes sur les Chefs qui ont gouverné ce pays.

Les Maures qui l'habitent vivoient d'abord, comme les Nadis leurs voisins, sans loix & sans frein, n'ayant d'autre dépendance qu'un léger tribut qu'ils payoient au Bey de Constantine. Ils faisoient alors beaucoup d'excursions qui troubloient le commerce, & portoient le désordre dans les Comptoirs françois. Pour se mettre à l'abri de leurs hostilités,

la Compagnie fit repréſenter au Divan d'Alger; *que puiſqu'elle étoit liſmataire*, c'eſt-à-dire, *que puiſqu'elle payoit les droits convenus pour la tranquille poſſeſſion du pays, il étoit juſte qu'Alger la garantît des vexations des Maures de la Mazoule.* Le Divan promit d'y remédier en donnant un *Schiek* (un Chef) à ces différentes nations, qui répondroit de tout le mal que les Maures de la Mazoule feroient à la Compagnie; mais qu'il falloit que la Compagnie fît les avances néceſſaires pour obliger ces nations à ſe ſoumettre au pouvoir d'un ſeul; qu'il falloit encore aſſigner à ce *Schiek* certains revenus pris ſur les différens objets de commerce. Tout fut accordé.

Le Divan donna au Bey de Conſtantine le droit de nommer un *Schiek* à la Mazoule. Il choiſit *Belhabesh*, un des principaux du pays, & le mit en poſſeſſion de ſa place à la tête d'un camp conſidérable. La loi du Divan étoit alors que ce *Schiek* ne ſeroit reconnu tel que du conſentement du Gouverneur de la Calle; mais après la mort d'*Abdallah*, qui ſuccéda à *Belhabesh*, le Bey de Conſtantine s'attribua ſeul ce droit. Ce premier *Schiek*, après avoir ſoumis quelques nations rebelles, eut un règne aſſez tranquille.

Abdallah lui ſuccéda. Ce monſtre, élevé & nourri dans le crime, ne ſignala que par les plus horribles forfaits un règne de plus d'un demi-ſiècle. Il ne

manquoit pas de courage, mais c'étoit celui des *Cartouche* & des *Mandrin*. Il ne s'en fervoit que pour dépouiller fes voifins, & fe révolter contre le Bey de Conftantine, auquel il refufa très-fouvent de payer tribut. D'une ambition démefurée, il étoit fi jaloux de fon autorité, que tout ce qui y portoit le moindre ombrage étoit à l'inftant facrifié. Deux de fes frères en furent les malheureufes victimes. Ils vivoient d'abord avec lui dans une union paifible: mais *Abdallah* s'imagina qu'ils avoient intrigué auprès du Bey de Conftantine, pour avoir le gouvernement de la Mazoule. Il ne lui en fallut pas davantage pour le déterminer à s'en défaire. Ses frères furent heureufement inftruits des projets de ce furieux; ils s'éloignèrent au plutôt. Quelque temps après, *Abdallah* paroiffant entiérement revenu de fes foupçons, écrivit à l'un des deux pour l'engager à venir vivre avec lui: il lui jura par tout ce que la religion, le fang & l'amitié ont de plus facré, qu'il le traiteroit comme un frère chéri, & qu'il reconnoiffoit combien fes foupçons avoient été injuftes. Celui-ci, féduit par ces vives proteftations, fe rendit auprès du *Schiek* fon frère: il en fut accueilli avec la plus tendre affection. Tous deux, en s'embraffant, verfèrent des larmes de joie. Ce ne furent, pendant plufieurs jours, que feftins & divertiffemens. Cependant le frère d'*Abdallah* ne fe livroit qu'avec réferve à la confiance que celui-ci

vouloit lui inſpirer. Il n'oſoit ſortir du *Douare.* *Abdallah* lui en fit un jour de tendres reproches, & à force de careſſes, l'engagea à faire une promenade avec lui. Ce frère, trop confiant, ſe laiſſa ſéduire par ces proteſtations d'amitié. Ils ſortent enſemble, ſuivis de quelques cavaliers; mais à peine à quelques portées de fuſil du Douare, Abdallah ordonne de tirer ſur lui. Cet infortuné ſe ſauve vers une moſquée, lieu ſacré & privilégié, même pour les plus grands crimes. *Abdallah* ne reſpecte plus rien; il en arrache ſon frère innocent, & le fait maſſacrer ſous ſes yeux.

Il lui en reſtoit encore un autre, refugié du côté de Tunis. *Abdallah* fait un voyage dans ce pays. Il lui envoie des préſens, & l'engage à le venir voir. Celui-ci crut n'avoir rien à craindre en ſe rendant à ces inſtances. Il arrive; mais tandis qu'ils ſe donnent réciproquement le baiſer de paix, *Abdallah* tire un poignard de deſſous ſon *bernus*, & égorge ſon frère ſur ſes propres genoux.

D'après ces traits de cruauté, vous jugez aiſément, mon cher Docteur, tout ce dont ce monſtre étoit capable. Il ſe baignoit dans le ſang ſans aucun remords; tout étoit ſacrifié à ſes paſſions. Livré aux plus grands excès de la débauche, il la porta juſqu'à jouir, par force, de ſes propres filles. Ayant un jour fait violence à une jeune Maureſque, qu'il avoit attachée à un arbre, ſa brutalité ſatisfaite, il

poignarda cette malheureuſe de ſes propres mains, pour avoir oſé réſiſter à ſes inſtances. A l'âge de quatre-vingts ans, il avoit épouſé une jeune femme de quinze. Celle-ci interrogée par ſes compagnes ſur les plaiſirs qu'elle pouvoit éprouver avec le vieil *Abdallah*, leur témoigna combien un mari de cet âge la dégoûtoit. Malheureuſement elle en eſt entendue. Il ſort furieux de ſa tente, & plonge impitoyablement un poignard dans le ſein de cette infortunée qui embraſſoit ſes genoux.

Preſque toujours ſes crimes étoient dirigés par une politique des plus fines, quand il ſe croyoit obligé d'y avoir recours. Vous en jugerez par l'anecdote ſuivante, qui m'a été racontée à la Calle. *Abdallah* joignoit à tous ſes vices une ſordide avarice. Malheur à celui de ſes ſujets qu'il ſoupçonnoit être riche! il falloit ou qu'il déclarât & abandonnât ſes richeſſes, ou qu'il pérît ſous les coups, & dans les plus affreuſes tortures. Un des principaux de la nation avoit amaſſé de grandes richeſſes par ſon induſtrie & ſon travail: *Abdallah* les convoita; mais comme le poſſeſſeur étoit très-conſidéré, il n'oſa faire un coup d'éclat. Il lui tendit un piège bien difficile à éviter. *Mon ami*, lui dit-il, *tu ſais combien j'ai de confiance en tes conſeils; je t'ai toujours regardé comme mon père, & mon meilleur ami. Les Chrétiens de la Calle m'ont trompé dans le commerce; j'ai eu patience; mais leur mauvaiſe foi, leurs injuſtices*

augmentent de jour en jour : ne ferois-tu pas d'avis que je les puniffe, que je tombe fur leurs troupeaux, & que j'arme contre eux les nations voifines. C'eft mon deffein. *Abdallah*, entier dans fes volontés, ne confultoit jamais les autres, que pour leur ordonner d'être de fon avis. Cet Arabe courtifan trouve que rien n'eft plus jufte que la réfolution du *Schiek*. *Abdallah* ajoute qu'il veut, pour le lendemain, affembler fon confeil, & mettre la chofe en délibération : mais en attendant il lui ordonne le plus grand fecret. Le lendemain les principaux Arabes fe réunirent fous la tente d'*Abdallah*, qui leur tint ce difcours : *Vous favez tout le bien que nous recevons des Chrétiens de la Calle, & combien ils s'efforcent de rendre le commerce floriffant : vous favez par quels fermens je me fuis engagé à les protéger & à les défendre. Que mérite un homme affez audacieux pour m'engager à violer mes fermens, & à trahir les Chrétiens ?* Tous enfemble répondirent : la mort. *Abdallah* nomme l'Arabe opulent, qui fut maffacré avant d'avoir eu le temps de fe juftifier. Je vous rapporte ces traits, mon cher Docteur, non pas comme ceux d'un fimple particulier livré à la fcélérateffe, mais comme appartenant aux mœurs de la nation, & même comme un titre d'éloges chez ces peuples barbares.

Tant de cruautés donnèrent au *Schiek Abdallah* une grande réputation. Il l'augmenta encore, & termina une vie auffi pleine d'atrocités, par un

voyage à la Mecque. Il mourut à ſon retour à moitié chemin, âgé de plus de quatre-vingts ans. On lui dreſſa une moſquée, où il eſt honoré comme un ſaint.

Abdallah avoit deux fils, *Aly-Bey* & *El-Bey*. L'aîné, *Aly-Bey*, avoit ſouvent eſſayé de ſe défaire de ſon père, au moins de le chaſſer de ſa place. Il réuſſit enfin à s'en emparer; mais ſes ſuccès furent de peu de durée. *Abdallah* reprit ſa première autorité; & comme il aimoit ce fils rebelle, il ſe contenta de l'envoyer dans les priſons de la Calle. A ſon départ pour la Mecque, *Abdallah* remit ſon fils au pouvoir du Bey de Conſtantine, & céda toute ſon autorité à *El-Bey*, ſon ſecond fils.

Celui-ci, ſans mœurs, ſans probité, ne ſe montra pas moins cruel & ſanguinaire que ſon père. Avant la contagion actuelle, il venoit ſouvent à la Calle, où il s'enivroit avec les ſoldats & les manœuvres. Sa figure eſt douce & prévenante, mais ſon cœur eſt celui d'un tigre. Je ne vous citerai de lui que ce ſeul trait, pour ne point davantage ſouiller ma plume par le récit de nouvelles horreurs. Une négreſſe, eſclave d'*El-Bey*, s'étoit abandonnée à un Maure. Elle en étoit enceinte. *El-Bey* en fut inſtruit. Il fit ſaiſir cette infortunée, & ordonna qu'on lui écraſât les mamelles entre deux groſſes pierres. Après quoi, il lui ouvrit lui-même le ventre, & en retira l'enfant. L'on m'a aſſuré qu'il avoit aſſiſté en riant à ce

ſpectacle d'horreur. Incrédule par libertinage, il ſe moque de la loi de Mahomet, & ſe livre tout entier aux excès de la plus infame débauche. Je l'ai vu à *Bonne* après ſa diſgrace, continuer le même genre de vie, & ſans ceſſe environné des compagnons de ſon libertinage.

Cependant *Aly-Bey*, renfermé dans les priſons de Conſtantine, ſollicitoit vivement le Bey de cette ville de lui accorder le gouvernement des Maures de la Mazoule, auquel il avoit droit par ſa naiſſance. Il appuya cette demande en promettant de payer des tributs bien plus conſidérables que ceux que payoit ſon frère. Ses offres furent enfin acceptées. Le *Bey* de Conſtantine, à la tête d'un camp conſidérable, vint fondre ſur le *Douare* d'*Eb-Bey*, qui n'eut que le temps de prendre la fuite. Dès ce moment *Aly-Bey* fut reconnu pour *Schiek*. Ces révolutions arrivèrent peu après mon arrivée en Afrique. Je vous ai entretenu aſſez au long, dans mes différentes Lettres, de ce Chef actuel, pour vous donner une idée de ſon caractère & de ſes mœurs.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXIX.

Au même.

Des hommes auſſi cruels que ceux que je viens de vous dépeindre, une fois armés de la verge meurtrière du deſpotiſme, ſont des monſtres bien dangereux. Il ſemble qu'ils ne ſoient revêtus de l'autorité ſuprême que pour faire ſervir leurs propres ſujets d'inſtrumens à leurs paſſions, pour s'enrichir de leurs dépouilles, & s'abreuver de leur ſang. Vous avez vu les mœurs communes à ces petits Souverains, d'après ce que je vous ai dit de quelques-uns d'entre eux. Il me reſte à vous parler de leur gouvernement, & de l'étendue de leur autorité.

Avant d'entrer dans aucun détail à ce ſujet, il eſt bon de nous arrêter un inſtant ſur les gouvernemens de Tunis & d'Alger. Ces deux Etats confondus par la plupart des Hiſtoriens & des Géographes, ſont cependant très-différens. Tunis eſt un Etat monarchique, qui paſſe ſucceſſivement de père en fils. Le Bey, quoique indépendant du Dey d'Alger, envoie néanmoins tous les ans une eſpèce de tribut à ce Souverain, dont il appréhende la puiſſance. En effet, jamais les Algériens ne ſe ſont préſentés devant Tunis ſans en être revenus victorieux. Alger eſt

une république, dont le gouvernement eſt électif, & très-tumultueux. Lorſqu'il s'agit de nommer un Dey, la Régence, compoſée des principaux chefs de la milice, s'aſſemble, & en fait l'élection, qui ordinairement tombe ſur un des principaux miniſtres. A peine nommé, le nouveau Dey monte ſur le trône, & chacun vient lui rendre hommage : mais ſi quelqu'autre s'eſt formé un parti puiſſant parmi les troupes, s'il a aſſez de courage pour aſſaſſiner le Dey régnant, & le remplacer ſur le trône, l'autorité ſouveraine reſte entre ſes mains, à moins qu'un autre, auſſi hardi que lui, ne la lui enlève par les mêmes moyens. C'eſt ainſi que l'on a vu, à l'élection du *Dey* actuel, ſix *Deys* ſucceſſivement placés ſur le trône, & aſſaſſinés en vingt-quatre heures. Quoiqu'ils ne régnèrent que quelques momens, ils furent tous enterrés avec les honneurs dus au rang ſuprême. Il n'eſt pas un ſeul ſoldat, parmi la milice Turque, qui ne puiſſe aſpirer à la couronne. Il n'en faut pas d'autre exemple que le Dey actuel, qui fut d'abord ſimple ſoldat & Cordonnier au *Collo*. Quoique d'une auſſi baſſe condition, il gouverne ſes Etats avec des principes dignes des premiers Rois de Rome. En un ſeul mot il déclare ſes volontés, & jamais il ne revient ſur ce qu'il a décidé. C'eſt ainſi qu'il traite, même avec les Souverains de l'Europe, de la paix ou de la guerre. Fatigués de jetter des bombes inutiles ſur Alger,

Alger, les Espagnols lui proposent la paix & un traité de commerce. Le Dey qui, de son côté, ne s'ennuyoit pas de faire des esclaves, leur accorda leurs demandes, mais à des conditions dures, qu'aucune négociation ne put adoucir. *Si ton Roi ne veut point la paix*, répondit-il froidement à l'Ambassadeur, *eh bien! qu'il fasse la guerre.* Ce n'est qu'avec une fierté impérieuse & souvent insultante, qu'il traite les Consuls des Puissances Européennes, sans aucun égard pour le Souverain qu'ils représentent. *Qu'ai-je besoin de ton Roi*, disoit-il un jour à l'un d'eux; *il m'envoie des Ambassadeurs & des présens. Je ne lui demande & ne lui envoie rien; il achète mon amitié, je me soucie peu de la sienne.* Le Dey d'Alger est conséquent à ces principes. S'il arrive qu'un bâtiment soit insulté, la cargaison pillée, en vain l'on en demande réparation au Dey. *Ce qui est mangé est mangé*, dit-il; *quand tu as plumé une poule, & que le vent en a dispersé les plumes, comment voudrois-tu les rassembler?* Tout Chrétien qui passe devant le palais de ce Souverain est obligé d'ôter son chapeau & d'avoir un air très-respectueux. Un Consul, pour y avoir manqué, fut un jour reconduit chez lui à coups de bâton. Un Officier de Marine éprouva le même traitement pour s'être avisé de fredonner une chanson, tout en passant chemin. L'air avantageux & petit-maître ne va point du tout dans ce pays.

Alger est presque imprenable par sa position. Bâti

ſur le penchant d'une montagne, il faut, pour y arriver par terre, paſſer dans des gorges effrayantes, où une poignée d'hommes ſeroit en état de maſſacrer une armée conſidérable. Du côté de la mer, l'entrée du port eſt défendue par trois fortes batteries de canon, dirigées par des renégats ou des eſclaves Chrétiens. Quant au bombardement, les Algériens le craignent peu. Outre qu'ils n'ont rien à perdre, ils ſavent auſſi bien vivre ſous une tente, qu'entre quatre murailles; d'un autre côté, le Dey, avide de richeſſes, voit avec plaiſir les maiſons s'écrouler. Il les fait rebâtir pour ſon compte, ſi le propriétaire ne peut en faire la dépenſe. Auſſi eſt-ce là le principe d'une réponſe que le Dey fit un jour à un Envoyé d'Angleterre. Celui-ci venoit porter plainte & demander raiſon d'une inſulte faite à un vaiſſeau du Roi. Il terminoit ſa harangue par faire entendre au Dey que le Roi d'Angleterre pourroit bien venir bombarder Alger. Le Dey, qui l'avoit écouté juſques-là ſans lui rien répondre, l'interrompant: *Combien en coûtera-t-il à ton maître pour bombarder Alger? Telle ſomme*, répond l'Ambaſſadeur. — *Eh bien, qu'il m'en envoie ſeulement la moitié, & je fais raſer Alger.* Cet Envoyé ne put obtenir d'autre réponſe.

Revenons actuellement au gouvernement intérieur du pays. Une poignée de Turcs, indépendans du Grand-Seigneur, donnent la loi à toute la Barbarie, & la donnent en deſpotes. La Régence d'Alger nomme

des *Beys* dans les différentes places fortes du royaume. Ils y jouissent du pouvoir le plus absolu. Tels sont ceux de *Constantine*, de *Mascara*, de *Tremecen*, &c. mais ils sont obligés de venir tous les ans ou tous les deux ans apporter eux-mêmes des tributs considérables au Dey d'Alger. S'ils déplaisent à ce Souverain, il profite de cette circonstance pour leur faire couper la tête, sans autre forme de procès. C'est ainsi que ce terrible Despote fait trembler devant lui ceux-là même qui, un instant auparavant, inspiroient la même frayeur à des milliers de Maures & d'Arabes.

Ces *Beys* ont à leurs ordres une bonne milice Turque qui fait respecter leur autorité, & soutient celle des *Kaïdes* & des *Schieks* qu'ils nomment dans les villes & les *Douares* de leur département. Ces derniers sont ordinairement choisis parmi les renégats, les esclaves des Beys, ou les Maures. Chacun d'eux peut, dans son gouvernement, se conduire comme il lui plaît. Pourvu qu'il paie ses supérieurs, on ne lui demande jamais compte de sa conduite. Le plus petit de ces chefs a autant d'autorité, est autant despote dans son *Douare* que le Dey à Alger. Il peut dépouiller les Maures, les assassiner, enlever leurs troupeaux, détruire leurs maisons, se livrer aux plus grands excès d'injustice & de cruauté; tant qu'il paiera, le Gouvernement supérieur ne se mêlera en rien de ses actions. Il entre même dans

la politique des Turcs de fomenter des divisions, des guerres intestines parmi tous ces petits Chefs arabes. Ils conçoivent bien que si ces Barbaresques, guidés par l'intérêt commun, venoient à se réunir, leurs forces combinées briseroient aisément la chaîne de leur esclavage; mais c'est un troupeau d'hommes lâches & vils qui se laissent conduire en aveugles, tremblant sans cesse sous la main qui les opprime.

D'après un si mauvais gouvernement, est-il étonnant que la Barbarie soit presque inculte & déserte? Sans cesse le cultivateur est dans la crainte d'être dépouillé soit par son propre chef, soit par une nation voisine. D'un autre côté, les guerres continuelles diminuent la population, privent les campagnes de bras nécessaires à leur culture, & font un vaste désert du plus beau pays de la terre. Aussi ces contrées sont si peu peuplées, que dans les lieux les plus habités, c'est beaucoup quand un Voyageur peut rencontrer deux ou trois *Douares*, dans lesquels souvent il n'y a pas cent hommes. Il n'est pas rare de faire trois & quatre journées sans trouver d'autres êtres vivans que quelques bêtes féroces, quelquefois moins à craindre que les Maures.

Il n'existe, parmi ces peuplades errantes, aucune loi criminelle ou coactive, aucune qui venge le crime ou punisse l'injustice. La vengeance est le droit de chaque particulier, & le plus fort est toujours celui qui a raison. Dans les villes il n'en

eſt pas tout-à-fait de même. L'on peut y reclamer l'autorité du *Bey* ou du *Kaïde*. La peine du Talion y eſt aſſez généralement admiſe; mais la punition du coupable dépend preſque toujours de la volonté de l'accuſateur; il peut faire grace & pardonner: auſſi quand l'accuſé a de l'argent, tel coupable qu'il ſoit, il eſt rarement puni autrement que par la bourſe.

J'ai l'honneur d'être, &c.

FIN DES LETTRES.

RECHERCHES
SUR
L'HISTOIRE NATURELLE
DE LA NUMIDIE.

RÈGNE ANIMAL.

QUADRUPÈDES.

LE LION.

De tout temps les Lions de la Numidie ont été renommés. Ils faisoient les honneurs des Cirques Romains, & les guerriers les plus redoutables ont toujours attaché beaucoup de gloire à entrer en lice avec ce terrible animal. Emblême de la force & du courage, sa dépouille étoit l'attribut des héros de l'antiquité. Jamais Hercule n'a eu d'autre vêtement que la peau du lion de Némée. Malgré le laps des temps, il n'a rien perdu de sa première réputation;

& quioique Marmol, cité par M. de Buffon, *prétende que les Lions qui habitent aux environs des villes & des bourgades de Barbarie, ayant connu l'homme & la force de ses armes, aient perdu leur courage au point d'obéir à sa voix menaçante, de n'oser l'attaquer, de ne se jetter que sur le menu bétail, & enfin de s'enfuir en se laissant poursuivre par des femmes ou par des enfans qui leur font, à coups de bâton, quitter prise & lâcher indignement leur proie;* malgré cette assertion, plus que douteuse, le Lion n'est pas moins la terreur des hommes & des animaux. L'on peut s'en convaincre par le tableau fidèle que j'en ai tracé dans la douzième Lettre, par la terreur qui s'empare de tous les êtres vivans dès qu'il s'annonce par ses rugissemens au milieu des ténèbres, enfin par les soins que l'on prend pour écarter ce redoutable ennemi. Je ne connois qu'un seul trait, de la vérité duquel je suis sûr, qui prouve que l'on ait osé lui résister, encore n'est-il question que d'un jeune Lionceau. Il s'étoit jetté sur une vache dans un Douare près de la Calle. Un jeune Maure s'élance sur l'animal féroce, veut l'arracher de sa proie, l'étouffer, pour ainsi dire, entre ses bras; mais il ne peut lui faire quitter prise. Son père arrive armé d'une espèce de hache. Il veut en frapper le Lion, le coup tombe sur la main du fils, & lui abat trois doigts. L'on eut beaucoup de peine à faire lâcher prise au jeune Lion. J'ai vu ce Maure

traité par M. Gay, alors Chirurgien à l'hôpital de la Calle.

Les Lions qui vivent dans les gorges de l'Atlas & au milieu des forêts de la Numidie, ſont rarement à craindre pour les hommes, & même pour le bétail renfermé dans les Douares. Beaucoup d'autres animaux féroces qui habitent avec eux ces profondes ſolitudes, leur ſervent de nourriture. Les ſangliers, les loups, les renards, les chacals, &c. très-multipliés dans ces contrées, n'échappent que bien difficilement à la griffe redoutable du roi des forêts. La Panthère, l'Once, le Lynx, les Singes, &c. doués de la faculté de grimper aux arbres, ont un moyen ſûr de ſe ſauver, quand ils s'apperçoivent à temps du danger; car le Lion a deux manières de chaſſer. Quand il n'eſt pas bien affamé, il reſte caché dans les brouſſailles, attend que quelque gibier paroiſſe, s'élance deſſus avec une légéreté & une vîteſſe inexprimables, & manque rarement ſa proie; mais quand il eſt preſſé par la faim, cette chaſſe paiſible ne lui convient plus. Impatient & furieux, il abandonne ſa retraite, fait retentir les forêts de ſa tonnante voix, glace d'effroi tous les êtres vivans; aucun animal ne ſe croit en ſûreté dans ſa tanière; tous fuient en déſordre, ſans ſavoir ſouvent éviter l'ennemi commun dont ils deviennent la proie. Voici une remarque que j'ai eu occaſion de faire, & qui doit donner la plus haute idée de l'empire

despotique du Lion dans les forêts de la Numidie. Lorsque la nuit a couvert la terre de ténèbres, cette tranquillité silencieuse qui l'accompagne est interrompue par les cris de divers animaux féroces : les Chacals sur-tout glapissent en troupes nombreuses, les Loups hurlent dans le lointain; ce n'est souvent qu'une confusion de cris qu'il est difficile de distinguer : mais à peine les échos ont-ils répété les longs rugissemens du roi des animaux, que ceux-ci n'osent plus se faire entendre. La seule voix du Lion retentit dans ces vastes déserts, & impose silence à tous les habitans des forêts. Saisis d'épouvante, ils craindroient de se trahir par leurs cris, & d'attirer vers eux un ennemi qu'ils n'osent attendre pour le combat, malgré le signal éclatant qu'il en donne à tous les animaux. Il n'en est aucun qui ne le craigne & ne fuie loin de sa présence. Le Lion est donc le seul des animaux qui n'ait d'autre ennemi que l'homme armé; encore n'est-il pas épouvanté à sa vue. S'il est affamé, il l'attaque; s'il est rassasié, il passe avec une fierté imposante, imprimant bien plus de terreur qu'il n'en éprouve.

Le Lion est plus furieux, plus à craindre dans le désert de *Saara* que dans les vallées de l'*Atlas*. Les chaleurs excessives de ces plaines sablonneuses excitent dans ses veines une fermentation, une espèce de rage qu'il n'éprouve pas dans les forêts : d'ailleurs, comme il mange beaucoup, qu'il trouve difficilement

de quoi se nourrir dans ces brûlantes solitudes, il est presque toujours affamé, & son appétit est la mesure de sa fureur. Alors rien ne l'épouvante. Il fond sur les caravanes, attaque indifféremment les hommes & les chameaux, se choisit une victime; & presque toujours victorieux, il se retire au loin pour dévorer sa proie. Quelquefois les Lions s'attroupent; ils suivent d'assez près, même pendant le jour, les plus nombreuses caravanes, les inquiètent dans leur route, les épouvantent, les tiennent en garde toute la nuit par leurs longs rugissemens, & finissent par les attaquer, malgré les feux & les coups de fusils continuels: le plus sûr moyen que l'on ait d'écarter ces cruels ennemis, est de leur sacrifier quelque bête. L'on attache à un arbre, ou, au défaut, on lie par les pieds une mule, un chameau, que l'on abandonne à ces animaux affamés. Dès qu'ils sont rassasiés ils restent tranquilles, & laissent les voyageurs continuer en paix leur chemin. Un vieil Arabe nommé *Batallah*, Drogman à la Calle, & qui avoit souvent chassé aux Lions, m'a assuré que lorsqu'ils étoient en troupe, ils n'attaquoient jamais, plusieurs ensemble, un seul ennemi; mais que si le premier étoit vaincu, un autre le remplaçoit; que lui-même avoit été un jour assailli par trois Lions, qu'il les avoit tués tous trois l'un après l'autre. Les Arabes aiment le merveilleux, particuliérement dans les exploits, &

j'avoue que ce récit m'a paru très-douteux, surtout au sujet de ces trois Lions tués par un seul homme. Il est vrai que cet Arabe avoit été un très-grand chasseur, & que pour rendre ce fait vraisemblable, il me disoit qu'après avoir lâché son coup de fusil sur le premier Lion, les deux autres, épouvantés, lui avoient laissé le temps de recharger avant qu'ils revinssent à l'attaque.

LA PANTHÈRE ET L'ONCE.

LA PANTHÈRE, plus sanguinaire, plus terrible, mais bien moins noble que le Lion, habite les mêmes forêts. Quoiqu'elle soit, par la force, inférieure au Lion, il paroît néamoins qu'elle lui résiste, & que ces deux cruels animaux se livrent quelquefois des combats sanglans. L'on m'a assuré que plusieurs ouvriers, étant un jour sortis de *la Calle* pour aller couper, dans une forêt voisine, du bois de construction, avoient rencontré un Lion & une Panthère (1) qui s'entre-déchiroient. Tous deux se tenoient droits, réciproquement entrelacés, chacun la griffe enfoncée dans le corps de son

(1) L'on m'a dit *un Tigre*, mais c'est par l'abus général d'appeller *Tigre* tout animal qui a la peau mouchetée. Je présume que c'étoit une Panthère; l'Once étant trop foible & trop petit pour résister au Lion.

adverſaire, ſe déchirant l'un l'autre avec leurs redoutables mâchoires. Immobiles en cette poſition, combattant à forces égales, leur ſang ruiſſeloit en abondance. Il eſt à préſumer que ce combat ne ſe ſeroit terminé que par la mort des deux combattans; mais les ouvriers y mirent fin par une décharge générale de leurs fuſils, & rapportèrent en triomphe à la Calle la peau de ces deux animaux. Quoi qu'il en ſoit, je ſoupçonne, ou que ce Lion, trop jeune, n'avoit pas encore acquis toutes ſes forces, ou que, trop vieux, il en avoit perdu une grande partie: car il eſt bien difficile de croire que la Panthère, quoique très-bien armée, puiſſe ſe battre avec le Lion à forces égales.

L'on chaſſe la Panthère à peu près comme le Lion, avec cette différence qu'elle ſe fait plus craindre du chaſſeur, & que, moins délicate que le Lion, quelques quartiers de bête morte, même à demi-putréfiée, ſuffiſent pour l'attirer. L'on ſuſpend cet appât à un arbre, & à quelques pas de-là l'on établit une cabane: mais le chaſſeur n'oſe y paroître les premiers jours, de peur qu'il ne prenne fantaiſie à la Panthère de lui rendre une viſite. Il a ſoin, chaque jour, de renouveller l'appât, afin que ce cruel animal, accoutumé à trouver ſa proie au même endroit, ſe diſpenſe de la chercher ailleurs, & s'habitue à la vue de la cabane. Alors le chaſſeur s'y renferme; & dès qu'il apperçoit la Panthère,

il tâche de la blesser mortellement du premier coup de fusil. Si elle a la force de se relever, elle cherche par-tout l'ennemi qui l'a blessée, & se venge avant d'expirer. Dans tous les cas, le chasseur reste immobile dans sa cabane jusqu'au lendemain matin. Alors il se retire, craignant toujours, malgré sa victoire, de rencontrer l'ennemi qu'il a terrassé. Il revient quelques jours après, accompagné d'un Chien dressé qui suit la piste de l'animal. Si la Panthère respire encore, le chien est la première victime de sa rage, & le chasseur, averti par les cris douloureux de son messager, se hâte de battre en retraite. Un Maure chasseur, qui me faisoit ces récits, ajouta qu'un jour, poursuivi lui-même par une Panthère expirante, ne s'étoit sauvé qu'en laissant, dans sa course, ses habits sur un buisson. L'animal féroce assouvit sa fureur en les déchirant en mille morceaux. Il expira sur ces lambeaux.

Avec des moeurs aussi féroces, l'on ne doit pas douter que la Panthère n'attaque l'homme. Aussi ce fait m'a été confirmé par plusieurs Arabes, qui m'ont assuré qu'ils craignoient beaucoup plus la Panthère que le Lion, tant pour eux que pour leurs troupeaux. Cet animal a les moeurs du tigre. Sa rage consiste à s'abreuver de sang; & lorsqu'il en est soul, à le voir couler, à s'y baigner, pour ainsi dire; jamais sa fureur n'est assouvie; il paroît même recevoir un nouvel aliment des victimes

multipliées

multipliées qu'il égorge. S'élance-t-il au milieu d'un troupeau nombreux; si on ne lui donne pas la chasse, il n'y laisse aucun animal en vie. Il ne respire que le sang, le carnage, & la mort. Il attaque tous les animaux, excepté le Lion, & il n'en est aucun sur lequel il ne remporte la victoire. Extrêmement léger à la course, il les surpasse tous en vîtesse; ses mouvemens sont si souples, si prompts, qu'il est difficile de lui échapper. Les buissons, les fossés, même les rivières peu larges ne peuvent l'arrêter dans sa course. Il franchit tout avec légéreté; & si l'animal qu'il poursuit se sauve sur un arbre, la Panthère, malgré le volume de son corps, y est aussi-tôt que lui. Par ce moyen elle déclare la guerre aux habitans de la terre & des airs. L'oiseau trop jeune encore pour s'échapper de son nid, quoique placé au sommet de l'arbre le plus élevé, devient la proie de la cruelle Panthère. Ses pattes sont armées d'ongles longs, durs & pointus; ses mâchoires sont terribles, & garnies de dents aiguës, fortes & nombreuses. La soif du sang se lit dans son regard; son œil est toujours étincelant de colère & de rage: mais lorsqu'oubliant sa férocité, l'on ne fait attention qu'à la belle robe dont la Nature l'a ornée, l'on trouve peu d'animaux plus élégamment habillé. Son poil est fin, lisse, & court; sa peau est parsemée de taches noires arrondies en anneaux ou en rosettes sur un fond

légérement fauve. Il en résulte un ensemble qui a je ne sais quoi de doux, de gracieux à la vue; aussi les Anciens prétendoient-ils que la Panthère, en cachant au troupeau son regard féroce, & ne laissant voir que sa belle robe, le charmoit au point de l'attirer à elle, & de le dévorer à son aise (1). Nous sommes loin de croire ces fictions; mais au moins faut-il avouer que la Nature, qui a imprimé sur la figure de cet animal le caractère de la férocité, paroît avoir voulu le dédommager en lui permettant de se faire admirer par la beauté & l'élégance de son vêtement. Cet animal a la queue forte, tachetée de noir en-dessous, & terminée par des anneaux noirs & blancs. Il est de la grandeur & de la force d'un de nos plus gros chiens; mais il a les pattes courtes & fortes.

L'Once, dit M. de Buffon (2), *differe de la Panthère en ce qu'il est bien plus petit, qu'il a la queue beaucoup plus longue, le poil plus long aussi, & d'une couleur grise ou blanchâtre; & le Léopard differe de la Panthère & de l'Once, en ce qu'il a la robe beaucoup plus belle, d'un fauve vif & brillant, quoique plus ou moins foncé, avec des taches plus petites, & la plupart disposées par grouppes, comme si chacune de ces taches étoit formée de quatre taches réunies.... le Léopard a*

(1) Solinus, c. 21.

(2) Hist. Nat. tom. IX, pag. 156, édit. in-4°.

les mêmes mœurs & le même naturel que la Panthère. Il est plus grand que l'Once, plus petit que la Panthère.

D'après cette distinction, que M. de Buffon a établie entre ces trois animaux, que les anciens Naturalistes ont si souvent confondus, il s'ensuit que le *Léopard* ne vient point en Barbarie, ou du moins qu'il y est très-rare. Parmi un grand nombre de *peaux tigrées* que j'ai eu occasion d'examiner dans le pays, aucune ne m'a paru appartenir au Léopard. Il est aisé de reconnoître, parmi les auteurs qui l'y citent, que leurs descriptions conviennent à la Panthère de M. de Buffon. Quant à l'Once, il y est très-commun : ses mœurs sont aussi sanguinaires que celles de la Panthère; mais comme il est beaucoup plus petit & moins fort, il n'est pas autant à craindre. Il s'approche des troupeaux avec plus de timidité; on l'en tient aisément écarté, & on le chasse ouvertement à coups de fusil. Il est donc borné à chercher sa nourriture parmi les animaux d'une force inférieure. Il attaque & combat les Sangliers & les Loups; il dévore les Renards, les Chacals, poursuit sur les arbres les Chats sauvages & les Singes, & ne laisse pas encore d'exercer un empire assez étendu dans les forêts, où il n'a guère d'autre ennemi que la Panthère & le Lion; mais il échappe facilement à ce dernier, en se sauvant sur les arbres. L'Hyène lui livre aussi la guerre, mais l'Once a bien des moyens pour éviter un combat d'où,

quand il s'y engage, il sort rarement victorieux. Il craint l'homme, & n'approche qu'en tremblant des lieux qu'il habite, autour desquels il rode secrétement, afin de surprendre quelque animal domestique.

Le *Tigre* ne se trouve pas en Barbarie, ni même dans le désert de *Saara*. Comme bien des lecteurs pourroient confondre encore cet animal avec le Léopard ou la Panthère, je ne crois pas inutile de rapporter ici la description qu'en donne M. de Buffon. *Le vrai Tigre*, dit-il, *le seul qui doit conserver ce nom, est un animal terrible, & peut-être plus à craindre que le Lion : sa férocité n'est comparable à rien, mais on peut juger de sa force par sa taille. Elle est ordinairement de quatre à cinq pieds de hauteur sur neuf, dix, jusqu'à treize de longueur, sans y comprendre la queue : sa peau n'est pas tigrée, c'est-à-dire, parsemée de taches arrondies. Il a seulement sur un fond de poils fauves, des bandes noires qui s'étendent transversalement sur tout le corps, & qui forment des anneaux sur la queue dans toute sa longueur.... Heureusement pour le reste de la Nature, l'espèce n'en est pas nombreuse, & paroît confinée aux climats les plus chauds de l'Inde orientale. Elle se trouve à Malabar, à Siam, à Bengale, dans les mêmes contrées qu'habitent l'Eléphant & le Rhinocéros* (1).

(1) Hist. Nat. tom. IX.

LE LYNX ET LE CARACAL.

Le *Lynx* ou *Loup-Cervier*, dont les Anciens ont raconté tant de merveilles, eſt un animal féroce qui tient de la nature du Chat ; mais il eſt beaucoup plus fort & plus gros. Celui que l'on rencontre en Barbarie a le poil liſſe, ſans taches, les pattes courtes, les yeux vifs & brillans, d'où, ſans doute, l'on a prétendu qu'il voyoit même à travers les corps opaques. Il grimpe aux arbres, & y pourſuit ſa proie avec une très-grande légéreté : mais il n'oſe guère attaquer que les Chats ſauvages, les Bélettes, les Lièvres, & les animaux foiblement armés. Comme il ſaute avec vîteſſe, il ſaiſit ſouvent les oiſeaux au vol, ſur-tout ceux qui l'ont peſant & qui s'élèvent peu. D'autrefois, placé ſur un arbre, il s'élance ſur ſa proie avec une rapidité incroyable. Quand il n'eſt pas bien affamé, il ſe contente de ſucer le ſang de l'animal qu'il a tué ; & quoique raſſaſié, il ne fait grace à aucun, dès qu'il trouve à exercer ſes inclinations ſanguinaires. Cependant il ne porte point ſur ſa figure le caractère de la férocité ; ſon regard eſt doux, & l'enſemble de ſes traits n'a rien que d'agréable. Il vit dans les forêts de la Numidie, & s'approche fréquemment des lieux habités.

Le *Caracal*, que les Arabes nomment *Gat-el-kallah*, *le Chat aux oreilles noires*, eſt beaucoup plus gros

& plus long que nos Chats domestiques. Il ressemble au Lynx : il a, comme lui, les oreilles terminées par une petite touffe de poils noirs; mais ses traits annoncent davantage un caractère de férocité. Son poil est d'un roux foncé ; il a le museau un peu effilé, & de couleur noire. Comme cet animal a les yeux perçans, l'odorat très-fin, l'on a prétendu qu'il étoit, pour la chasse, d'intelligence avec le Lion, dont la vue est plus courte & l'odorat moins parfait ; qu'il éventoit le gibier, & qu'en reconnoissance de ce service, le Lion lui abandonnoit le reste de sa proie, quand il étoit rassasié ; d'où vient qu'on la nommé *le Guide* ou *le Pourvoyeur du Lion*. Cette fiction n'a été imaginée que parce que *le Caracal* étant très-inférieur en forces aux grands animaux, n'osant attaquer que les plus foibles, est obligé, souvent, pour trouver de quoi se nourrir, de s'attacher à la suite d'un de ces animaux redoutables qui règnent dans les forêts : mais comme il auroit trop à craindre des dents de la Panthère, ou des griffes de l'Once, qui n'épargnent aucun animal, & grimpent facilement aux arbres, il préfère suivre, mais de loin & en tremblant, les pas du Lion qui lui permet, ainsi qu'aux autres animaux, de profiter de ses restes.

L'HYÆNE.

Il n'eſt peut-être aucun animal dont l'aſpect ſoit plus ignoble que celui de l'Hyæne. Son regard eſt farouche & ſauvage, ſon oeil féroce, ſes inclinations cruelles, baſſes & dégoûtantes. Elle déchire impitoyablement les animaux qu'elle rencontre, les attaque tous, excepté le Lion & la Panthère, contre leſquels au moins elle oſe ſe défendre. Les hommes ne ſont pas à l'abri de ſa dent carnaſſière. Elle vit ſeule, éloignée de toute eſpèce de ſociété; jamais on ne l'a vue, comme bien d'autres animaux, s'attrouper avec ſes ſemblables. Lorſque la nuit a ramené ſur la terre le ſilence & les ténèbres, l'Hyæne alors ſort de ſa retraite, livre combat à tous les êtres vivans qu'elle rencontre, cherche les charognes, s'approche des lieux habités, ſent de très-loin l'odeur infecte des cadavres. Avec une griffe immonde, elle ouvre les ſépulcres, ſe raſſaſie des corps à demi putréfiés, & ſe plaît au milieu de l'infection des tombeaux. Lorſqu'elle ne peut ſatisfaire ſon appétit carnaſſier, elle devient frugivore, ſe nourrit de racines, principalement des rejettons du *petit palmier en éventail* (1). Ses pieds larges & armés de fortes griffes ſont très-propres à remuer

(1) Chamærops humilis. L.

la terre. *C'est peut-être le seul de tous les quadrupèdes*, dit M. de Buffon, *qui n'ait que quatre doigts tant aux pieds de devant qu'à ceux de derrière. Elle a, comme le Blaireau, une ouverture sous la queue qui ne pénètre pas dans l'intérieur du corps* (1). Elle est de la grandeur du Loup; mais elle a les pattes plus courtes, & le corps plus ramassé. Elle porte une crinière. Son poil est roide, luisant, d'une couleur brune très-foncée. Cet animal a toujours été un de ceux auxquels l'ignorance & la superstition ont prêté des vertus magiques. Les Arabes ne sont pas encore revenus de cette erreur. Ils s'imaginent que sa cervelle peut être employée efficacement dans les sortilèges. Aussi ont-ils grand soin, lorsqu'ils tuent un de ces animaux, d'en enterrer la tête dans quelque lieu secret.

LE LOUP.

DANS nos forêts d'Europe, le Loup y jouit presque seul des droits de la souveraineté. C'est l'animal le plus redoutable que nous y connoissions : il y règne en despote. L'appareil imposant avec lequel souvent on lui déclare la guerre, sa tête mise à prix comme celle d'un tyran que l'on craint, les chiens les plus vigoureux dressés pour l'attaquer &

(1) Hist. Nat. tom. X.

le combattre, tout cela a beaucoup ajouté à la réputation du Loup. Il eſt vrai qu'il ne craint, chez nous, que les hommes & leurs pièges. Il attaque impunément les mules, les chevaux & les bœufs : s'il n'oſe combattre, au moins n'appréhende-t-il pas le ſanglier; mais quand, preſſé par la faim, & attiré par les cris des troupeaux, il approche des bergeries ou des habitations, ce n'eſt qu'avec les plus grandes précautions, & en employant les ruſes & l'adreſſe. Il ſait combien l'on en veut à ſa tête; malgré cela, il exerce quelquefois des ravages cruels, tue les chiens, égorge les troupeaux, & ne ſe retire du combat que couvert de bleſſures & de ſang. Il eſt loin d'avoir, en Barbarie, une réputation auſſi étendue. Il occupe preſque le dernier rang parmi les animaux carnaſſiers, & les a tous pour ennemis. Obligé de ſe tenir caché pendant le jour, lâche & timide, à peine oſe-t-il ſortir de ſa tanière lorſque la nuit eſt arrivée. Il ne cherche ſa proie qu'en tremblant, & devient ſouvent celle d'un animal plus fort ou plus courageux que lui. Malgré ſon appétit dévorant, il n'oſe approcher des troupeaux : il n'eſt pas un ſeul Arabe qui ne ſoit armé de fuſils. Il feroit donc impoſſible au Loup de pénétrer dans un Douare, & même de roder autour ſans payer de ſa vie l'imprudence d'une entrepriſe qu'il n'eſt pas aſſez courageux pour conduire à ſa fin. S'il rencontre une vache, une brebis égarée, il la lui

faut souvent disputer avec d'autres animaux dont il n'ose attendre l'attaque. Ainsi le Loup, trop foible en forces, se méfiant trop de son propre courage, est réduit à vivre dans des craintes continuelles, & à périr souvent de faim. Les Arabes m'ont assuré que jamais les Loups ne se réunissoient en troupes, comme ils le font quelquefois en Europe, lorsqu'ils sont pressés par la faim, & qu'il s'agit d'une entreprise difficile. Il est vrai qu'il est plus rare en Barbarie qu'en Europe, & que les griffes de la Panthère & du Lion sont plus puissantes contre cet animal, que nos chasses de grand appareil, & que toutes les embûches que nous lui dressons.

LE RENARD ET LE CHACAL.

Il en est du Renard à-peu-près comme du Loup. Il a bien plus d'ennemis en Barbarie qu'en Europe; mais plus fin, plus adroit, plus hardi que le Loup, il s'approche des Douares, & trouve souvent moyen d'enlèver quelque volaille. D'ailleurs, ayant un appétit bien moins dévorant, il trouve plus facilement à le satisfaire. Comme l'on chasse peu dans ces contrées, où l'on réserve la poudre & le plomb pour se défendre des hommes, les campagnes sont abondantes en Cailles, en Perdrix, dont les oeufs ou les petits, ainsi que le menu gibier, servent à nourrir le Renard. Cet animal n'est pas très-commun

en Numidie, mais il eſt remplacé par le *Chacal*, dont les mœurs, les inclinations ſont à-peu-près les mêmes.

Le Chacal ou *l'Adive* que l'on rencontre en Barbarie, eſt d'une couleur rouſſe foncée, & à-peu-près de la même grandeur que le Renard. Il a le muſeau plus effilé, & tient de la nature du Loup. Il mange beaucoup, & il eſt preſque toujours affamé. Le beſoin de ſatisfaire ſa voracité lui inſpire du courage & de la hardieſſe : mais comme il connoît la foibleſſe de ſes forces en comparaiſon de celles de tant d'autres animaux qui lui font la guerre, il a l'adreſſe de les multiplier en s'attroupant avec ſes ſemblables, & de pouvoir, par ce moyen, livrer combat à des ennemis contre leſquels il ne pourroit ſe défendre s'il étoit ſeul. Cette armée de *Chacals*, réunis par des intérêts communs, & animés par le beſoin le plus preſſant, celui de la faim, cauſe quelquefois de grands dégâts. Elle parcourt les campagnes, s'approche des lieux habités, fond ſur la volaille, & même ſur les brebis. La vue de l'homme n'épouvante pas les Chacals ; néanmoins ils ne pénètrent dans ſa demeure que dans les cas extrêmes : mais toutes les nuits ils rodent dans les environs, & glapiſſent continuellement. Leur cri reſſemble à-peu-près à l'aboiement du chien ; il eſt fort déſagréable à entendre. C'eſt un ſon aigre, perçant, une eſpèce de gémiſſement triſte & lugubre. Les Chacals recherchent les cadavres avec autant d'avidité

que le fait l'Hyæne ; & à mesure qu'ils fouillent dans les tombeaux, & qu'ils sentent l'odeur infecte du corps qu'ils déterrent, ils poussent des cris plus lugubres encore que les premiers, occasionnés probablement par l'impatience, par l'avidité, ou par la joie de toucher au moment de satisfaire leur voracité. Les Chacals sont très-nombreux en Numidie, & s'attroupent tous les soirs. Je n'ai presque point passé de nuit au milieu des campagnes, qu'ils n'aient troublé mon repos par leurs cris continuels.

LE CHAT SAUVAGE, LE CHAT-TIGRE, ET L'ICHNEUMON.

Le Chat, auquel nous accordons le second rang parmi nos animaux domestiques, tout indigne qu'il est de cet honneur, a été tiré des forêts, où il vit dans un état sauvage, tout entier livré à la férocité de son caractère. A raison de son extrême habileté à saisir les souris & les rats, nous lui avons ouvert nos demeures, nous l'avons admis à notre familiarité ; malgré cela il conserve le fond de ce caractère qui le porte à la trahison & au meurtre. C'est un hypocrite qui, sous les dehors de la douceur, médite les ruses & le carnage. Dans les forêts il vit, comme chez nous, de la chasse qu'il livre aux mulots, aux souris & aux rats. Il est sur-tout terrible

pour les oiſeaux dont il va chercher les petits juſqu'au plus haut des arbres. C'eſt-là qu'il ſe tient le plus ſouvent, tant pour trouver ſa proie avec plus de facilité, que pour éviter beaucoup d'ennemis qui lui déclarent la guerre. Le Chat ſauvage eſt plus gros, plus fort & plus ſubtil encore que notre Chat domeſtique, dont l'éducation change beaucoup le phyſique, quoiqu'elle influe peu ſur ſes inclinations. Il y a quelques Chats domeſtiques dans les villes de Barbarie, mais je n'en ai jamais rencontré dans les *Douares* des Arabes.

L'on rencontre dans les mêmes forêts une autre eſpèce de Chat, connue ſous le nom de *Chat-Tigre*, que M. de Buffon nomme *Serval*. Il reſſemble à la Panthère par ſa peau couverte de taches noires & blanches; mais il a la figure, les inclinations, les habitudes du Chat. Il eſt beaucoup plus gros, plus féroce: comme lui, il vit ſur les arbres, fait la guerre aux oiſeaux, aux Ecureuils, aux Bélettes, & même aux Chats. Cet animal eſt aſſez commun dans les forêts. Son cri approche beaucoup du miaulement du Chat. On le chaſſe à cauſe de ſa peau, preſque auſſi belle que celle de l'Once ou de la Panthère.

L'*Ichneumon*, *la Mangouſte* de M. de Buffon, eſt beaucoup plus commun en Egypte, où il vit dans un état de domeſticité, qu'en Barbarie. Il a les mêmes inclinations que le Chat; les Egyptiens s'en

servent pour détruire les souris & les rats. Cet animal recherche avec passion les œufs des Crocodiles, & même les jeunes Crocodiles. Comme l'on veut en tout du merveilleux, l'on a débité qu'il entroit dans la gueule du Crocodile tandis qu'il dormoit, & qu'il lui rongeoit les intestins. A peine cet animal est-il de la grosseur du Chat. Il a le museau très-alongé, le poil noir & blanc avec une légère teinte de roux, la queue forte, les jambes courtes, beaucoup de souplesse, de vivacité dans les mouvemens, des yeux étincelans, un caractère très-irritable, ne craignant ni les Chiens, ni les Chats, ni les Serpens dont il se nourrit. La vue d'un animal vivant le met en colère; il est rare qu'il ne soit pas le premier à l'attaquer.

L'OURS.

LE climat brûlant de l'Afrique ne convient point à l'Ours, qui ne se plaît qu'au milieu des neiges & des glaces. Cependant, comme le mont Atlas s'élève très-haut dans le royaume d'Alger vers celui de Maroc, & que plusieurs montagnes sont couvertes d'une neige presque continuelle, les Ours bruns y habitent. Ils sont très-carnassiers. Quelquefois ils descendent dans les plaines. Pendant mon séjour chez *Aly-Bey* à la Mazoule, un Arabe rapporta la peau d'un Ours qu'il avoit tué à la chasse. L'opinion

que l'Ours lance des pierres quand il est poursuivi, est admise chez les Arabes, comme parmi le peuple de l'Europe. Cet Arabe me montra une blessure qu'il avoit reçue à la jambe étant poursuivi, disoit-il, à coups de pierres par l'Ours qu'il avoit tué. Ce rapport ne me convainquit point, étant très-possible que ce chasseur, poursuivi par l'Ours, ait frappé le pied contre quelque pierre, & se soit blessé en fuyant un ennemi trop à craindre pour laisser de sang-froid le chasseur qui l'attaque.

LE SANGLIER.

Les Sangliers sont très-sensibles au froid; ils aiment beaucoup à vivre dans les pays chauds. Aucun peut-être ne leur convient mieux que la Barbarie. Outre que la chaleur du climat leur est très-favorable, ils y trouvent encore une nourriture abondante. Les forêts ne sont presque composées que de lièges, les rochers sont couverts d'yeuses. Il en résulte une quantité prodigieuse de glands que l'on sait être le mets le plus délicat pour les Sangliers. Ils se nourrissent aussi des bulbes d'asphodèles, qui dominent par-tout dans les plaines, dont on trouve souvent la terre bouleversée par ces animaux. Ils sont si abondans, qu'on les rencontre en troupes par-tout dans les broussailles, dans les forêts, & particuliérement dans les lieux humides & ombragés.

Ils paroissent avoir perdu en Barbarie la finesse de leur odorat, ou plutôt moins craindre les hommes qu'en Europe, puisqu'ils se laissent approcher d'assez près, & que j'en ai rencontré quelquefois des troupes de cinq à six. Sans paroître épouvantés à ma vue, ils continuoient leur route avec tranquillité. Aussi est-il très-aisé de leur donner la chasse; il n'est pas même à craindre qu'ils reviennent sur le coup du chasseur. Ils sont moins féroces, moins défians qu'en Europe. Ils servent à la nourriture des grands animaux carnassiers, contre lesquels ils ne peuvent se défendre.

LE HÉRISSON.

Le Hérisson qui vit en Barbarie m'a paru un peu différent du nôtre. Il est plus court, plus ramassé, & a le museau plus effilé. Il habite les broussailles & les bois, fait sa demeure aux pieds des arbres, dont les creux servent à le loger. Il se nourrit de racines sauvages, d'insectes, de vers & de sauterelles. Souvent il rode autour des lieux cultivés, pénètre dans les vergers, s'y repaît de fruits tombés, & regagne tranquillement son habitation. Il est peu d'animaux plus heureux, plus tranquilles que celui-ci. Naturellement frugivore, quoiqu'il ne rejette point la viande, il n'a pas besoin de répandre le sang pour satisfaire son appétit. Il

trouve

trouve par-tout de quoi ſe nourrir; ſouvent l'arbre qui ombrage ſa retraite fournit ſeul à ſes beſoins. Amateur de la paix & du repos, il ſe plaît dans la ſolitude, & fuit les combats, pour leſquels en effet la Nature ne lui a donné ni forces ni armes. Mais comme ſa foibleſſe même pourroit lui attirer beaucoup d'ennemis, il eſt pourvu d'armes défenſives qui le mettent à l'abri des inſultes des animaux les plus furieux. Avec les piquans, qui remplacent les poils ſur ſa peau, il ne craint ni la dent du Lion, ni la griffe de la Panthère, ni la voracité du Loup. Dès qu'il ſe voit en danger, il ſe roule en boule, dreſſe ſes piquans, & attend paiſiblement l'ennemi, qu'il fatigue & rebute en rendant toutes ſes attaques inutiles.

LE PORC-ÉPIC.

LE PORC-ÉPIC, deux & trois fois plus gros que le Hériſſon, porte les mêmes armes défenſives. Au lieu de poils, il a de longs piquans d'une ſubſtance preſque auſſi légère que les groſſes plumes des oiſeaux; on les prendroit même pour des tuyaux de plumes ſans barbe. Ils ſont remplis d'une ſubſtance moëlleuſe, aigus des deux bouts, un peu plus obtus à l'extrémité qui tient à la peau. Leur couleur eſt alternativement blanche & noire. Lorſque l'on irrite cet animal, il dreſſe ſes piquans; mais il eſt

faux qu'il les lance contre son ennemi; c'est une de ces erreurs imaginées par amour pour le merveilleux, & accréditées par l'ignorance. Il paroît que le Porc-épic est sujet à la mue, puisque l'on rencontre dans les forêts de ces piquans détachés de la peau de l'animal. Il vit, comme le Hérisson, de fruits, de racines & de graines: mais il est beaucoup plus sauvage; il n'habite que l'intérieur des forêts, & ne s'approche jamais des endroits cultivés. Son odeur est forte & désagréable.

LE CERF, LA GAZELLE ET LE BUBALE.

J'AUROIS eu peine à me persuader que le Cerf, timide & sans défense, eût peu se multiplier dans les forêts de la Numidie, si plusieurs fois je n'eusse trouvé son bois rameux, & si des Arabes ne m'eussent assuré en avoir vus & chassés; mais il n'y est pas commun. Il a de trop cruels & de trop nombreux ennemis pour terminer ses jours tranquillement, & voir sa postérité se propager. Souvent en une seule nuit la mère & les petits sont égorgés par la dent sanguinaire de la Panthère ou du Lion, malgré les précautions d'une mère alarmée & soigneuse à choisir, pour elle & sa jeune famille, le lieu le plus secret, le plus inaccessible. Le Cerf ne peut opposer que sa légéreté aux attaques des bêtes féroces. Pour peu qu'il ait d'avance, je n'en connois point qui puisse

l'attraper à la course; mais souvent, tandis que, sans défiance, il broute paisiblement l'herbe de la prairie, la redoutable Panthère, cachée parmi les broussailles, fond sur lui, & le dévore.

Que les animaux carnassiers s'entre-déchirent réciproquement, que les forêts retentissent de leurs cris de guerre, & que les déserts de la Numidie soient arrosés de leur sang, nous ne voyons là que des monstres affamés qui ne respirent que le carnage & la mort, & nous ne sommes pas fâchés que l'animal féroce qui en poursuit un plus foible, soit dévoré par un plus fort; mais que ces animaux innocens & pacifiques, qui, sans faire mal à aucun être vivant, cherchent, parmi l'herbe des champs, la nourriture qui leur convient, que ces animaux sans défense soient attaqués & dévorés par des ennemis sanguinaires auxquels ils ne peuvent opposer que des gémissemens & des larmes inutiles, ce spectacle nous révolte, & nous nous intéressons vivement au sort pitoyable de l'innocence opprimée; telle est cependant la destinée du Cerf, telle est celle de la tendre & douce Gazelle, dont le seul regard est capable d'attendrir le cœur le plus féroce. Ses yeux sont noirs, grands, remplis de vivacité & de feu. Ses mouvemens sont légers & pleins de graces: elle a les jambes hautes & fines, le poil d'un fauve tendre, doux & luisant. Ses cornes sont légérement cannelées, courbées en arrière, & composées d'anneaux,

Elle a la grandeur & le port du Chevreuil. La Gazelle s'apprivoise aisément ; elle a beaucoup d'intelligence, plaît & amuse par sa vivacité & ses graces. Il y en avoit une *à la Calle* très-familière. Elle venoit aux heures des repas dans la salle à manger, & aimoit beaucoup à recevoir des mains de chaque personne, du pain, quelques feuilles de salade & d'autres herbes qu'on lui présentoit : mais sa vie fut de courte durée. Les Gazelles marchent en troupes, & habitent les confins du désert de *Saara*. Les animaux timides & foibles aiment à se réunir, & quoiqu'ils n'en soient pas plus en état de se défendre, cependant ils paroissent moins appréhender l'ennemi commun lorsqu'ils sont en grand nombre, que lorsqu'ils le rencontrent seul à seul. L'espoir qu'il ne se choisira qu'une victime, & que le reste sera épargné, rend le danger moins effrayant. En effet, qu'un troupeau de Brebis, de Chèvres ou de Vaches soit attaqué ou effrayé, son premier mouvement n'est pas de se séparer & de fuir : mais tous se pressent les uns contre les autres, & ne forment qu'un seul corps, qui s'avance pesamment en masse & sans ordre. Chez les animaux, comme parmi les hommes, la foiblesse est le principe de toute société.

Le *Bubale* est un de ces animaux sur lequel nous avons peu de notions, & dont les Anciens n'ont parlé que d'une manière très-obscure. Il est à

peu-près de la grandeur d'un jeune veau, d'une couleur fauve, le poil liſſe & court. Ses cornes ſont noires, épaiſſes, très-proches l'une de l'autre, compoſées d'anneaux, perſiſtantes, courbées en arrière. Il a la tête étroite, alongée, la queue longue, terminée par une touffe de poils rudes. Ses jambes ſont maigres & longues. Il eſt de la claſſe des animaux ruminans. M. Desfontaine en a rapporté un empaillé & très-bien conſervé.

LE TAUREAU.

LE TAUREAU, ſi fier, ſi terrible en Europe, quand il conſerve toutes ſes forces, eſt docile & ſoumis en Barbarie. Les Arabes n'ont pas beſoin, pour le dompter, de lui faire ſubir de cruelles mutilations. Ils n'ont recours à aucun acte de férocité pour engraiſſer ou ſoumettre leurs animaux : ſi ce n'eſt point chez eux un acte de pitié, c'en eſt un au moins de frugalité. Peu leur importe de manger une viande plus ou moins délicate, pourvu qu'ils ſatisfaſſent aux beſoins de la Nature. Cette modération dans le Taureau de Barbarie, fait que les Arabes ne le ſéparent point du troupeau, & l'on eſt étonné d'en voir quelquefois deux ou trois cens avec autant de Vaches brouter tranquillement l'herbe de la prairie, & ſe rendre, ſans réſiſtance, à la voix de leur maître. Que l'homme eſt grand à la

tête d'un aussi nombreux troupeau qu'il conduit & dirige à sa volonté! D'où vient donc cette différence de mœurs dans les Taureaux de Barbarie & d'Europe? Il me semble qu'elle ne peut être attribuée qu'à l'état d'esclavage où nous tenons cet animal. En Barbarie les Taureaux sont toujours au milieu des champs accoutumés à vivre à côté de la Génisse. Chez nous, au contraire, ceux de ces animaux que l'on destine à multiplier leur espèce, sont presque toujours renfermés, séparés de leurs femelles, très-bien nourris, rarement conduits au travail. Comment cet animal, plein de force & de vigueur, ne chercheroit-il pas, échappé de son étable, à jouir des courts instans de sa liberté? Quelle révolution dans tous ses sens! quel feu dévorant circule dans ses veines à la vue d'une Génisse! Si pendant cette fièvre ardente, dans ce délire du plaisir, il apperçoit un rival, avec quelle fureur il s'élance sur lui! C'est dans ces sortes de combats que le Taureau déploie toutes ses forces; c'est alors qu'il est dangereux & terrible: mais ces accès lui prennent rarement lorsqu'il jouit d'une liberté continuelle.

Malgré l'abondance & la fertilité des pâturages de la Numidie, les Bœufs & les Vaches y sont toujours maigres, plus foibles, plus petits qu'en Europe. Leur chair a très-peu de sucs; elle est sèche & coriace. Il est vrai que ces animaux souffrent beaucoup pendant les grandes chaleurs, qu'ils

n'ont alors d'autres nourritures que les mauvaises herbes des marais; mais pendant plus de huit mois de l'année, la Nature les dédommage amplement de la mauvaise nourriture de l'été : au reste, l'expérience prouve qu'il faut à ces animaux un climat tempéré, que les grandes chaleurs les font dégénérer.

Les Vaches ne donnent qu'un mauvais lait, & en très-petite quantité. Le beurre qui en résulte est d'une très-médiocre qualité. Le lait des Vaches se perd quand elles quittent ou qu'on leur ôte leurs veaux. Les Arabes, jaloux d'avoir de nombreux troupeaux, tuent rarement les jeunes veaux. Comme ils ne leur coûtent d'autres soins que de les conduire aux pâturages avec le reste du troupeau, ils préfèrent les laisser croître pour en tirer un meilleur parti.

LES CHÈVRES ET LES BREBIS.

Les Chèvres, réunies en troupeaux nombreux dans les montagnes de l'Atlas, y trouvent une abondante nourriture, mais elles n'y paissent pas le thym, le serpolet, la lavande, & d'autres plantes odoriférantes, comme les Chèvres habitantes des montagnes de la Provence; leur chair est plus sèche, leur lait moins abondant, & d'une qualité inférieure; malgré cela, il vaut mieux que celui des Vaches, & les Arabes le préferent pour le beurre & le

fromage. Ils se servent aussi de celui des Brebis. Les Chèvres de Barbarie ont, en général, le poil noir, long & luisant, qualités très-estimées dans les fabriques.

Les Brebis forment, en Barbarie, les troupeaux les plus considérables. La finesse, la beauté de leurs laines, la fertilité des pâturages, tout engage les Arabes à multiplier ces animaux, qui les nourrissent de leurs chairs, de leur lait, & les enrichissent de leurs toisons. Heureux, si, bornés à ces occupations pastorales, ils savoient vivre en paix les uns avec les autres; & si, par un contraste singulier, leurs mains ne portoient point des armes meurtrières au lieu d'une simple houlette!

L'on rencontre fréquemment dans les troupeaux des Béliers à quatre cornes. Ils m'ont paru plus grands, plus forts, plus vigoureux que les autres. Quant aux Brebis, outre l'espèce ordinaire, il y en a une seconde, distinguée par une très-grosse queue. Elle est commune dans le royaume de Tunis; elle vient aussi dans le Levant. Les unes ont cette queue également grosse par-tout; dans d'autres, elle est un peu pointue : cette Brebis est très-estimée pour la beauté de sa laine, mais sa chair est bien inférieure à celle des autres : cependant les friands apprécient beaucoup la queue, qui n'est qu'un peloton de graisse. Le *Docteur Shaw* cite une troisième espèce de Brebis qui vient dans le voisinage du *Saara. Elle*

est presque aussi haute que notre Dain, & lui ressemble assez, excepté la tête. La chair en est sèche, & la laine grossière, approchant du poil de chèvre, ce qui vient probablement de la chaleur du climat, de la rareté de l'eau, & du mauvais pâturage du pays (1).

LE CHAMEAU.

LES vastes déserts de l'Afrique & de l'Asie seroient impraticables; ces espèces d'îles séparées des pays habités par des sables brûlans & stériles, n'auroient jamais été connus sans le secours du Chameau. Il est le seul, parmi nos bêtes de somme, en état de supporter la marche longue & pénible des caravanes, le seul que les chaleurs excessives & les travaux forcés ne peuvent abattre, le seul qui puisse se passer de boire & de manger pendant plusieurs jours de suite sans cesser de travailler, le seul enfin à qui, fort souvent, une heure de repos suffit en vingt-quatre heures, encore ne quitte-t-il point les fardeaux de sept ou huit cens livres dont il est chargé. La Nature l'a conformé de manière à ce qu'il puisse supporter de semblables travaux. Outre les quatre estomacs qui lui sont communs avec les animaux ruminans, il a encore une espèce de poche particulière,

---

(1) Voyage en Barbarie du Docteur Shaw, tome I, page 312.

dans laquelle il fait provision d'eau pour cinq ou six jours & plus. Elle s'y conserve sans se corrompre. Il l'en tire au besoin pour rafraîchir ses organes altérés. Un peu de foin, quelques poignées de noyaux de dattes, d'orge ou de feves, suffisent pour le soutenir pendant plus de vingt-quatre heures. Dès qu'il trouve de la verdure, il en fait également provision pour toute sa journée. L'on conçoit combien un tel animal est précieux pour les Arabes du désert. C'est le plus riche présent que le Ciel ait pu leur faire. Outre ces premiers avantages, le lait des Chameaux, très-abondant, est une nourriture excellente pour les Arabes; ils en mangent aussi la chair, & se servent de son poil pour faire des cordes & des étoffes. L'on prétend que cet animal aime beaucoup la musique, que le son des instrumens charme sa route, lui fait oublier ses fatigues, & ranime ses forces. Il en est peu qui aient plus de docilité & de courage. Au commandement de son maître, il s'agenouille afin qu'on le charge avec plus de facilité; & quand il a le fardeau qui convient à ses forces, il se relève de lui-même, jette des cris de mécontentement lorsque l'on augmente sa charge, qu'il refuse quelquefois de porter: mais sa docilité & son caractère de douceur se changent en une espèce de fureur au retour de chaque printemps, qui est le moment où les Chameaux s'accouplent. Ils sont alors très-difficiles à dompter, & méconnoissent

même la voix de leur maître. Ils attendent la nuit pour approcher de leurs femelles, qui ne mettent bas leurs petits que le printemps suivant.

Il semble que cet animal n'ait reçu l'existence que pour souffrir. Dès l'instant qu'il est en état de travailler jusqu'au moment de sa mort, il ne jouit pas d'un seul jour de repos. Il est toujours en marche, toujours chargé. Aussi est-il plein de difformités. Il est souvent couvert de plaies; sur sa poitrine & sur ses jambes il se forme des tumeurs, des callosités qu'il conserve toute sa vie. Il meurt au milieu du travail, après avoir vécu tout entier pour l'homme, très-peu pour lui-même.

LE CHEVAL.

Les Chevaux de Barbarie, connus en France sous le nom de *Chevaux-Barbes*, ont en général la taille médiocre, la tête haute, les jambes fines, le poil roux, le pas très-sûr, beaucoup de vigueur & de souplesse dans tous leurs mouvemens; mais ils ont beaucoup perdu de leur ancienne réputation, par la négligence des Arabes à multiplier & conserver les belles races. Comme ils préfèrent les Jumens aux Chevaux, ils prennent peu de soins de ces derniers, les maltraitent cruellement, & souvent les accablent de travaux. Quand ils ont quelques courses à faire, telles longues qu'elles soient, ils ne vont presque

jamais qu'au galop. A la fin de la journée les Chevaux ont la bouche en ſang, & le ventre ouvert par les longues fiches de fer qui ſervent d'éperons aux Arabes. Ces animaux ne mangent jamais que le ſoir, & encore ſouvent ne leur donne-t-on que de l'herbe hachée, ou des feuilles de roſeaux. Malgré cela, il eſt incroyable avec quelle force ils ſupportent la fatigue. Ils ne ſont point ferrés : ce ſeroit un mal qu'ils le fuſſent, ayant ſouvent à gravir contre des rochers eſcarpés qu'ils montent & deſcendent quelquefois au galop avec une facilité étonnante. Ils paſſent la nuit en plein air, ſans litière, droits ſur leurs jambes, renfermés dans les Douares, ou attachés par les pieds à un piquet vis-à-vis les tentes. Jamais ils ne ſont ni frottés, ni étrillés. Quoiqu'aucun de ces animaux ne ſoit mutilé, ils ſont preſque auſſi doux & auſſi faciles à manier que nos Chevaux hongres d'Europe : mais tranſportés en France, ils deviennent indomptables, quoiqu'ils paſſent d'un climat brûlant, dans un climat très-tempéré. La raiſon de ce changement ne me paroît pas facile à trouver.

Dans les grands travaux, les Arabes préfèrent les Mules aux Chevaux. Ils s'en ſervent même pour monture ; & il faut avouer qu'en Barbarie les Mules ſont très-précieuſes pour le travail & pour la marche. Elles ſupportent plus long-temps la fatigue ; & ſi en voyage elles ne vont pas toujours auſſi

vîte que les Chevaux, au moins elles achèvent de plus longues courses.

LE CHIEN.

Le Chien perd, en Barbarie, une partie de ces qualités sociales qui le rendent ami de l'homme. Ce n'est plus cet animal domestique, doux, caressant, fidèle, plein d'ardeur pour les intérêts de son maître, toujours disposé à le défendre, même aux dépens de sa vie. Chez les Arabes il est cruel, sanguinaire, toujours affamé, jamais rassasié. Son regard est féroce, sa physionomie ignoble, & son aspect désagréable. Les Maures veulent bien le souffrir dans un coin de leur tente, mais voilà tout ce qu'ils lui accordent. Jamais ils ne le caressent, jamais ils ne lui jettent aucune nourriture. C'est à ce traitement, je crois, qu'il faut attribuer l'indifférence des chiens pour leur maître. La seule distinction qu'ils lui accordent, est de ne pas aboyer après lui quand il entre : mais qu'il soit absent ou présent, ils n'en sont ni plus tristes, ni moins gais. Ils ne suivent leur maître qu'autant qu'il les y a accoutumés ; & paroissent si peu jaloux de cette faveur, qu'ils aiment autant rester en place que de marcher à sa suite. Fort souvent ils n'appartiennent à personne. Ils se choisissent une tente pour abri ; on les y laisse, mais l'on ne s'inquiète point d'eux.

Ils vont chercher leur nourriture là où ils peuvent. Les ordures, les charognes, les immondices, tout leur est bon, pourvu qu'ils assouvissent leur faim. Ils sont maigres, décharnés, & n'ont presque point de ventre. Entre eux ils se battent rarement, mais ils se réunissent contre l'étranger qui approche des tentes Arabes, s'élancent vers lui avec fureur, & le dévoreroient, s'il n'avoit soin d'écarter cette troupe affamée. Heureusement ces chiens sont lâches, faciles à prendre l'épouvante. La seule vue d'un bâton les empêche d'approcher; & pour peu qu'on les menace, ils sont bientôt dispersés. Il est bon cependant d'être toujours sur ses gardes. Si l'on étoit dans l'impossibilité de se défendre, ou que l'on eût le malheur de tomber, l'on courroit risque d'être dévoré. Ces Chiens sont très-avides de chair humaine: ils mangent les cadavres qu'ils peuvent rencontrer, ce qui arrive rarement, vu l'extrême attention des Arabes à enterrer leurs morts; mais lorsqu'ils ont assassiné un Chrétien, ils le dépouillent & abandonnent son corps aux chiens. Ces animaux, malgré la famine qui règne presque toujours parmi eux, malgré la sécheresse & la grande chaleur du climat, ne sont point sujets à la rage, comme nos Chiens d'Europe. Cette maladie n'existe pas en Barbarie, du moins aucune des personnes que j'ai interrogées sur cet article, n'a pu m'en citer d'exemples.

Tous les Chiens de Barbarie, j'entends ceux qui

vivent sous les tentes des Arabes, sont de la même espèce, sans mêlange. Ils sont blancs, quelquefois marqués de grandes tâches rousses. Ils ont les oreilles droites, le museau un peu alongé, les pattes courtes, le poil lisse & ras. Ils sont un peu plus gros que le Renard. M. de Buffon cite les Epagneuls & les Barbets comme originaires de Barbarie & d'Espagne. Le fait peut être vrai, mais je n'ai presque point rencontré de Chiens Barbets, encore moins d'Epagneuls dans les tentes des Arabes. Les Barbets sont plus communs dans les villes & les Comptoirs François. J'ignore s'il existe en Barbarie des Chiens sauvages, vivant dans les forêts, loin des habitations des hommes; mais j'en ai vus de la race des Mâtins que l'on avoit trouvés dans *l'île de la Galite* (1). Ils étoient destinés à la garde du moulin

(1) *Les îles de la Galite* sont des rochers très-dangereux, à six lieues environ de l'île de Tabarque. Les gros bâtimens n'osent en approcher; à deux lieues ouest il y a des sèches très-redoutés où plusieurs navires ont péri sans ressource. Ces îles servent de retraite aux *Trapanais* (*), qui viennent en contrebande pêcher le corail dans les mers de Barbarie. Ils y trouvent du bois, des sources d'eau, & y vivent de pêche & de chasse. D'ailleurs ces îles sont inhabitées. Dans les naufrages, lorsque les gens de l'équipage se sauvent & peuvent gagner la Galite, ils ont soin d'allumer de grands

(*) Habitans de *Trapano*, ville située sur la côte occidentale de Sicile.

de la Calle. Ils remplissoient leurs fonctions avec une grande fidélité, & étoient très-attachés à leurs maîtres. L'on m'a assuré qu'il y avoit beaucoup de Chiens dans cette île inhabitée, ainsi qu'un grand nombre de Chèvres sauvages : d'où vient que les Anciens appelloient la Galite *Ægimuros*, abondante en Chèvres (1). Quant aux Chiens sauvages, je soupçonne qu'ils viennent de quelque bâtiment échoué parmi ces dangereux écueils.

LES SINGES.

Ce ne sont pas toujours les animaux les plus féroces qui sont les plus nuisibles à l'homme. Les Chenilles, les Sauterelles & les Vers font souvent plus de dégâts dans ses vergers que n'en fera le Loup au milieu des bergeries, que n'en feront le Lion ou la Panthère parmi un grand troupeau ; les Arabes appréhendent souvent beaucoup plus ces armées de Singes qui ravagent leurs moissons, dévorent leurs fruits, que l'animal féroce qui, par hasard, leur enlève un Bœuf ou une Vache. Les Singes habitent ordinairement les forêts les plus épaisses ;

---

feux qui se voient des Comptoirs de Tabarque, & même de la Calle, d'où l'on envoie, lorsqu'il est possible, des chaloupes à leur secours.

(1) Plin. Liv. V, ch. 7.

épaiſſes; ils ſe tiennent preſque toujours ſur les arbres, ſautent d'une branche à l'autre avec la plus grande légéreté. Réunis en troupes nombreuſes, ils paſſent leur temps en gaîté continuelle. La joie & les plaiſirs règnent toujours parmi eux, ſans que rien puiſſe troubler la ſérénité de leurs jours. Ils jouiſſent en liberté des bienfaits de la Nature, aiment leurs femelles avec paſſion, & ne trouvent jamais d'obſtacle à la ſatisfaction de leurs deſirs. Par amour pour la liberté, ils vivent loin des habitations des hommes; mais la nuit ils s'en approchent en grandes troupes, ſe diſperſent dans les vergers & les lieux cultivés, pillent, détruiſent tout autant par malice que pour ſe nourrir. Pendant ces incartades, pluſieurs d'entre eux, poſtés à une certaine diſtance, font ſentinelle, & à la moindre apparence de danger, ils pouſſent un cri, & toute la troupe diſparoît en un clin-d'œil: mais elle ne tarde pas à revenir. Des Arabes des environs du *Collo* m'ont aſſuré qu'ils avoient les plus grandes peines à garantir leurs poſſeſſions des ravages de ces ſortes de Singes. Il les faut garder jour & nuit; & pour peu qu'ils les perdent de vue, tout eſt détruit dans l'inſtant. Comme ces Singes ſont petits & ſans queue, à ce qu'ils m'ont dit, j'imagine que ce ſont autant de *Pithèques*, dont je parlerai plus bas. Tous les Singes ſont frugivores; ils vivent auſſi d'inſectes, de ſauterelles, de ſcarabées, &c. Ils n'aiment pas la viande. Les

fruits sont la nourriture qu'ils préfèrent. Ils craignent beaucoup la présence de l'homme : mais leur premier mouvement de frayeur une fois dissipé, dès qu'ils s'en voient à une certaine distance, & sur les plus hautes branches des arbres, alors ils deviennent impudens, & paroissent défier l'homme par la hardiesse avec laquelle ils le regardent. On ne les saisit vivans qu'en leur tendant des pièges. Ils sont d'abord très-affectés de leur captivité; mais bientôt leur gaîté naturelle l'emporte, ils se familiarisent avec leur maître, & se vengent, quand ils le peuvent, des coups qu'ils en reçoivent, par les espiégleries qu'ils lui font.

Les Singes que l'on trouve en Barbarie sont les espèces suivantes : 1°. le *Pithèque*, petit Singe qui n'a pas plus d'un pied ou un pied & demi de haut. Il est sans queue; sa face est applatie. Lorsqu'on le tourmente, qu'il est effrayé ou irrité, il grince les dents, & agite les mâchoires avec une grande vîtesse. Ce Singe est très-doux. Il s'apprivoise facilement; il est même susceptible d'une espèce d'attachement pour son maître. Ce Singe est très-commun à *Stora*, du côté du *Collo*, & à *Bugie*. Nous ne le connoissions guère que d'après les descriptions que nous en avoient laissées les anciens Naturalistes : mais M. Desfontaine en a rapporté plusieurs des côtes d'Afrique, & a donné, sur ce Singe, les notions les plus exactes & les plus intéressantes dans différens Mémoires présentés à l'Académie.

2°. *Le Magot* eſt au moins une fois plus grand que le Pithèque. Sa face n'eſt point applatie, mais elle forme une eſpèce de muſeau alongé. Il varie par ſon poil d'un gris plus ou moins foncé. Il n'a point de queue. Ses moeurs ſont plus ſauvages que celles du Pithèque; il mord très-ſouvent pour peu qu'on le tourmente, & ſur-tout quand il n'eſt pas encore bien familier: il conſerve toujours un caractère rempli de méchanceté & de malice. Il habite les mêmes lieux que le précédent.

3°. *La Mone*, Singe à longue queue, eſt encore une eſpèce très-commune en Numidie. Il eſt peu de perſonnes qui ne connoiſſent la figure de cet animal, qui, avec le *Magot*, ſert à amuſer le peuple au milieu des rues. *Elle a la face brune avec une eſpèce de barbe mêlée de blanc & de jaune, le poil de deſſus la tête & du cou mêlé de jaune & de noir, celui du dos mêlé de roux & de noir, le ventre blanchâtre, auſſi bien que l'intérieur des cuiſſes & des jambes* (1).

M. de Buffon cite une quatrième eſpèce de Singe qui ſe trouve en Mauritanie, & dans les terres de l'ancienne Carthage. Il l'appelle le *Callitriche*. *Il eſt d'un beau verd ſur le corps, d'un beau blanc ſur la gorge & le ventre, & il a la face d'un beau noir.*

(1) Hiſt. Nat. tome XIV, page 258.

LE PHOQUE OU VEAU-MARIN.

Cet animal singulier ressemble à un enfant au maillot. Il ne peut jouir que très-imparfaitement de l'usage de ses bras & de ses jambes, qui sont presque entiérement renfermés dans son corps; il n'en sort que les mains & les pieds. Ses cinq doigts sont réunis par une membrane, & forment des espèces de nageoires. Poisson quand il est dans la mer, il devient reptile lorsqu'il est sur terre. Il se traîne comme les serpens: ses pieds ne lui servent qu'à s'accrocher aux rochers & à faciliter ses mouvemens: mais si la Nature a privé le Phoque de la perfection de quelques membres, par comparaison avec les autres animaux, elle l'a, d'un autre côté, amplement dédommagé en lui permettant de vivre également sur terre, comme dans la mer, & en le rendant insensible aux fortes impressions du froid & du chaud. Il vit sur la glace aussi bien que sous la zone torride. Dans la mer il se nourrit de poissons, sur terre il broute l'herbe. L'on en rencontre très-souvent le long des côtes de Barbarie. Ils dorment sur les rochers exposés au soleil: il est difficile de leur donner la chasse. Au moindre danger, ils se précipitent dans la mer. Il est rare qu'un coup de fusil les blesse au point de les empêcher de fuir. Il est peu d'animaux plus durs de mort.

De quelques autres Animaux qui se trouvent en Numidie & en Europe.

IL me reste bien peu de choses à dire sur quelques autres quadrupèdes qui vivent en Numidie comme en Europe, & qui n'offrent rien de particulier. La *Bélette* rode autour des tentes Arabes, épie le moment favorable pour tomber sur les poules, égorger les jeunes poulets, & en manger les œufs. Elle se tient, pendant le jour, cachée parmi les broussailles, & n'osant approcher des lieux habités, elle donne alors la chasse aux oiseaux aquatiques, les poursuit parmi les roseaux, & cherche à découvrir leurs nids : elle mange aussi les Rats, les Souris, les Couleuvres & Lézards.

Les *Rats* & les *Souris* sont d'autant plus communs & incommodes dans les habitations fixes, que, comme je l'ai fait observer, les Arabes n'élèvent point de Chats : mais les hordes errantes qui changent fréquemment de place, sont peu tourmentées par ces animaux. Le long des rivières & des étangs il y a beaucoup de *Rats-d'eau*, & quantité de *Mulots* dans les champs cultivés, & où l'on sème l'orge & le bled.

Les *Lièvres*, les *Lapins*, & beaucoup d'autres gibiers, offrent aux chasseurs des plaisirs multipliés. Ils seroient bien plus communs, s'ils n'avoient pour

ennemis tous les animaux carnassiers. La Barbarie est la patrie du *Furet*, l'ennemi mortel des Lapins, & que l'on dresse en Europe exprès pour cette chasse : *Strabon* prétend qu'il a été transporté d'Afrique en Espagne, & que de-là il est passé dans une grande partie de l'Europe.

LES OISEAUX.

TANDIS que des guerres cruelles ensanglantent les forêts de la Numidie, & que les animaux féroces portent par-tout le carnage & la mort, les habitans des airs ont aussi leurs combats, & la plaine aérienne est un autre champ de bataille qui retentit au loin des cris de joie des vainqueurs, & des gémissemens douloureux des vaincus. L'*Aigle* exerce sur les Oiseaux le même empire despotique que le Lion sur les animaux terrestres : son bec, ses ongles, & la vigueur de ses muscles sont les titres de sa royauté. L'on rencontre en Barbarie les espèces suivantes.

1°. LE GRAND AIGLE *ou* L'AIGLE ROYAL. Il paroît rarement dans les plaines. Son séjour ordinaire est sur les montagnes les plus élevées de l'Atlas, où il vit solitairement dans le creux des rochers. Son empire est cruel, mais il est silencieux. L'on prétend qu'il ne crie jamais : il ne quitte la solitude que pour chercher un ennemi digne de lui : il rejette la chair morte, & n'en veut qu'aux grands oiseaux. Non content de régner

dans les airs, il daigne quelquefois descendre sur notre globe, & faire sentir son pouvoir à quelques quadrupèdes, aux lièvres, aux lapins, aux jeunes agneaux qu'avec une serre redoutable & meurtrière il enlève au milieu des airs, & dévore en sûreté sur le sommet d'un rocher isolé. Sa couleur est d'un fauve obscur.

2°. L'AIGLE COMMUN plus petit, moins vigoureux que le précédent, est aussi moins délicat sur le choix de sa nourriture. Il attaque indifféremment tous les oiseaux, &, quand le besoin le presse, il tombe sur les cadavres. On le rencontre plus fréquemment dans les plaines, où de temps en temps il fait entendre un cri aigre & perçant. Sa couleur varie du brun au noir.

3°. LE PETIT AIGLE est presque roux, tacheté de noir. Il a une espèce de cri plaintif fort désagréable. On le voit souvent perché sur les arbres dans les lieux marécageux, le long des rivières & des étangs. Il attaque particuliérement les oiseaux aquatiques : mais comme il digère vîte, qu'il a besoin de manger souvent, & qu'il ne trouve pas toujours de quoi se rassasier, il a recours alors aux insectes & aux reptiles. Je lui ai souvent trouvé dans l'estomac des grenouilles, des lézards, des sauterelles, & plusieurs autres insectes. Il vole bien plus près de terre que les deux espèces précédentes.

4°. L'AIGLE DE MER, *ou* LE BALBUZARD de M. de Buffon, d'un naturel moins vorace, moins féroce que les véritables Aigles, fait ſon nid ſur les arbres les plus élevés, proche les rivières & les lacs. Il ne vit preſque que de poiſſons.

5°. LE GRAND AIGLE DE MER, *ou* L'ORFRAIE de M. de Buffon, vole fréquemment ſur les bords de la mer où il cherche à ſaiſir les poiſſons, quoiqu'il vive également de gibier. Il eſt preſque auſſi grand que le grand Aigle. On l'apprivoiſe aſſez facilement. J'en ai vu un à la Calle qui, ſans être renfermé, ſe laiſſoit approcher & careſſer ſans effroi.

LE CRUEL VAUTOUR, par la férocité de ſes moeurs, eſt bien digne d'habiter la Barbarie, où la Nature ſemble avoir réuni tous les monſtres de l'Univers. Quoique le Vautour ſoit bien armé, & très-vigoureux, il n'oſe attaquer les autres oiſeaux qu'autant qu'ils lui ſont très-inférieurs en forces. Son défaut de courage met au moins des bornes à ſes cruautés, & il préfere ſouvent ſe nourrir de cadavres infectes, plutôt que de livrer combat à des êtres vivans : mais quand il veut faire la guerre, il ſe joint à d'autres Vautours ; la chaſſe ſe fait en commun, & l'on ſe partage le gibier, non ſans le diſputer.

LE MILAN, non moins cruel, eſt auſſi lâche que le Vautour; mais on lui paſſe plus aiſément ſa lâcheté, vu l'infériorité de ſes forces. Il ne fait la guerre qu'aux petits oiſeaux, aux jeunes poulets, aux colombes, &c. Du haut des airs où il paroît immobile, il fond avec rapidité ſur la proie qu'il s'eſt choiſie; mais au moindre danger il fuit avec un cri de frayeur.

LA BUSE, qui eſt, parmi nous, l'emblême de la ſtupidité, n'oſe quitter l'arbre ſur lequel elle eſt perchée pour aller chercher ſa proie; mais elle attend, pour la ſaiſir, qu'elle vienne s'offrir à ſes regards. Sa foibleſſe ne lui permet que d'attaquer les plus petits oiſeaux.

L'ÉPERVIER habite les grandes forêts; il vole dans les plaines pour y ſaiſir les Cailles & les Perdreaux. J'en ai rencontré une variété dont le plumage fauve étoit tacheté de noir.

L'AUTOUR ſe retire dans les gorges des montagnes. Ses mœurs ſont auſſi ſanguinaires que celles du Tigre. Il aime le carnage, & ne ſe plaît qu'à mettre à mort tous les êtres vivans qu'il rencontre, & qu'il peut combattre.

LE FAUCON, dont nous tirons un ſi grand parti pour la chaſſe, vit auſſi dans les rochers ſtériles & inhabités de la Numidie.

Tous ces oiseaux chassent pendant le jour ; mais en voici d'autres qui n'osent paroître que lorsque le soleil est retiré. Le *grand Duc*, le *Hibou* ou *moyen Duc*, le *Chat-huant*, la *Chouette*, la *petite Chouette* ou la *Chevèche*, à l'approche de la nuit, sortent des fentes des rochers, du creux des vieux arbres, remplissent l'air de leurs lugubres cris, & déclarent la guerre aux Chauves-souris, aux Rats, aux Mulots & aux Insectes.

LE HOU-BAARA *ou* LA PETITE OUTARDE HUPPÉE. Cet oiseau habite vers les confins du désert. Il vit de vers, d'insectes, & souvent des jeunes pousses des plantes. C'est une espèce d'Outarde qui ne diffère de l'*Outarde commune* que par la belle huppe qui orne sa tête. Elle a autour du cou un collier ou une espèce de grosse cravatte composée de plumes longues & souvent hérissées. Elles sont blanches avec des raies noires ; celles du corps sont fauves, tachetées d'un brun obscur. Cet oiseau est de la grosseur d'un Coq ordinaire, mais il a le corps plus alongé. Il a trois doigts aux pieds, sans orteil.

LE RHAAD *ou* SAF-FAF est une autre espèce d'Outarde d'Afrique de la même grosseur que la précédente, mais elle en diffère en ce qu'elle n'a point le cou orné de l'espèce de cravatte dont j'ai

parlé plus haut. Sa tête eſt noire, & les plumes de ſa huppe ſont d'un bleu foncé. Le ventre eſt blanc, le dos & les aîles de couleur fauve avec des taches brunes. Cet oiſeau vole par troupes.

Il y en a une autre eſpèce qui paroît n'être qu'une variété de la précédente. Elle eſt de moitié plus petite, n'a point de huppe, & offre quelques variétés dans le plumage.

La Pintade *ou* la Poule de Numidie. Quoique ſon plumage n'ait point l'éclat de celui des oiſeaux d'Amérique, néanmoins il plaît à l'œil par ſa ſimplicité & la variété des couleurs. Sur un fond gris-bleu ſont placées des taches rondes & blanches très-régulières, qui forment comme autant de perles : mais la Pintade n'a pour elle que l'élégance de ſon plumage : elle ſe tient mal ; ſa queue eſt tombante, ſon cou alongé ; elle paroît boſſue ; ſes aîles courtes & la diſpoſition de ſes plumes forment une eſpèce d'élévation au haut du dos. Elle n'eſt guère plus groſſe que notre Poule commune. Un attribut particulier à cet oiſeau eſt d'avoir au-deſſus de la tête, une très-groſſe calloſité en forme de caſque. Cet oiſeau ne vit que de grains. Il vole dans les lieux enſemencés en troupes plus ou moins nombreuſes. Il eſt très-commun, ſur-tout du côté de *Conſtantine*.

LA GÉLINOTE ſe plaît particuliérement dans les forêts ; mais elle ne fait point ſon nid au haut des arbres. On la trouve à terre parmi les bruyères & les lentiques. Toutes celles que j'ai rencontrées en Afrique ne m'ont paru différer en rien de notre Gélinote d'Europe.

LE GANGA *ou* LA GÉLINOTE DES PYRÉNÉES, vulgairement appellée par les Arabes *Kattah*, eſt remarquable par deux longues plumes étroites qu'il porte à la queue. Il a le bec court & gros, à peu-près comme celui de la Perdrix. Ses pattes, velues en devant juſques ſur les doigts, ſont preſque nues par-derrière. Ses doigts ſont au nombre de trois, avec un ergot ; ſon plumage eſt très-varié. C'eſt un fond gris parſemé de taches, ſouvent en demi-lune, rouges, blanches, noires, &c. Les couleurs de la femelle ſont plus uniformes que celles du mâle. Cet oiſeau a un collier aſſez ſemblable à celui de la Perdrix rouge. Il eſt granivore, & vole par troupes de ſix, huit, & davantage dans les plaines cultivées. Son vol eſt peſant, & près de terre. Le *Ganga* s'apprivoiſe très-facilement. J'en ai conſervé deux pendant pluſieurs mois. Ils étoient preſque toujours blottis, & ne quittoient cette poſition que pour manger. Je les avois laiſſés en liberté dans ma chambre. Je n'oſe pas aſſurer que cet oiſeau n'ait point de cri, mais je ne l'ai jamais entendu.

La Perdrix rouge de Barbarie. Elle diffère peu de celle d'Europe ; elle est un peu plus petite que la grise. Le tour de ses yeux, son bec & ses pattes sont d'un beau rouge. Elle porte un collier formé par un grand cercle noir ; les autres plumes du cou sont brunes avec quelques taches blanches. Elle habite les hauteurs, les brouſſailles, & se réunit en troupes plus nombreuses que la grise.

Le Francolin. Il est à peu-près de la grosseur de la Perdrix. Son plumage est beau & remarquable par ses nuances. Il a un collier d'un jaune d'orange. Il fait son séjour ordinaire dans les brouſſailles. C'est encore une oiseau granivore.

Les Cailles, les Pigeons, les Ramiers, les Tourterelles se rencontrent en Barbarie aussi-bien qu'en Europe. Ils habitent, excepté les Cailles, les forêts & les bois. Ils sont de passage. La *Caille* paroît au mois de novembre ou à la fin d'octobre. Elle passe l'hiver, & disparoît au printemps. L'on trouve en Barbarie une espèce de Caille qui n'a point d'orteil, & dont les couleurs sont beaucoup plus claires que celles de la Caille ordinaire.

Le Corbeau. Ceux que j'ai vus sont de la grosseur d'un Coq-d'Inde. Ils habitent les lieux élevés, & les montagnes de l'Atlas. Il y a, du côté de Constantine

& vers le désert de Saara, un Corbeau dont le bec & les pieds sont rouges. Il est un peu plus gros que notre Corbeau commun.

Le Geai. Cet oiseau se retire dans l'épaisseur des bois, où le chêne, le liège, l'yeuse fournissent à sa nourriture par leurs fruits abondans. Il mange aussi des jujubes, des arbouses, &c. Le Geai de Barbarie a, comme celui d'Europe, les ailes terminées par des nuances de bleu & de blanc presque rangées en quadrille : mais il en diffère par quelques variétés dans les couleurs des plumes de sa tête. Il est de la grosseur d'un pigeon.

L'Étourneau, vulgairement le Sansonnet, est très-commun en automne, &c. Il se nourrit d'insectes, de fruits, de graines. Il vole en troupes quelquefois si nombreuses, qu'ils ressemblent de loin à un nuage épais & noir.

Le Loriot, de la grosseur du Merle, n'habite guère la Barbarie que pendant l'hiver. Il a les ailes tachetées de noir. Les autres parties sont d'un beau jaune. Il vit également d'insectes & de fruits. Il est rare d'en rencontrer des troupes.

La Grive commune se rend en Barbarie dans le mois d'octobre, où elle reste tout l'hiver. Elle y

vit de baies de forbier, d'arboufe, & de fruits mols.

Le Green-Thrush eft une autre efpèce de Grive, nommée par M. de Buffon *la Grive baffette de Barbarie.* Elle diffère de la Grive ordinaire par fes pieds, qui font beaucoup plus forts & plus courts, & par la variété de fes couleurs. Elle a la tête, le cou & le deffus du corps d'un verd clair; fa poitrine eft couverte de taches noires fur un fond blanc; le jaune domine vers le croupion. Son bec eft le même que celui de la Grive ordinaire.

Le Merle fe plaît dans les brouffailles formées par les myrthes, les arboufiers, les lauriers, &c. dont la couleur toujours verte paroît lui infpirer de la gaîté, & dont les baies fervent à le nourrir; quand les fruits lui manquent, il vit d'infectes. Sa couleur eft d'un noir luifant. L'on m'a affuré que le *Merle folitaire* habitoit les mêmes lieux; je ne l'ai point rencontré.

Le Moineau & fes différentes variétés font très-communs en Barbarie, principalement dans les lieux habités. Le *Moineau aux dattes*, ou *le Dattier*, fe tient particuliérement dans les lieux où l'on cultive les palmiers. Il s'y réunit en troupes nombreufes qui ravagent les dattes. La couleur dominante de la

tête, du cou & du corps, tant en dessus qu'en dessous, est d'un gris tirant sur le roux; le devant de la tête & la gorge sont noirs. Il a le bec court, épais à la base, avec quelques moustaches. L'on prétend que son chant est très-doux & agréable.

LE PINÇON. Il habite les bois, & réjouit, par son chant, le voyageur solitaire. Je ne l'ai trouvé que dans le printemps, & je n'ai pu savoir s'il vivoit en Barbarie pendant les autres saisons.

L'ALOUETTE. Elle m'a paru habiter en toute saison les côtes d'Afrique. L'on rencontre fréquemment aux environs de Biserte, une espèce d'Alouette cendrée.

LE ROSSIGNOL. Qu'il est agréable d'entendre les chants harmonieux de ce charmant oiseau, dans des contrées où l'oreille est si souvent offensée par les cris des animaux de proie & des bêtes féroces!

LE MOTTEUX, vulgairement CUL-BLANC, ne diffère en rien de celui d'Europe. Il se tient ordinairement sur les mottes de terre, & dans les sillons nouvellement remués pour y chercher les vermisseaux dont il fait sa nourriture.

LE COUCOU. Cet oiseau choisit pour sa retraite les plus épaisses forêts. Dès que l'hiver approche, il se dépouille de ses plumes, en forme un nid dans

le creux d'un arbre, & passe ainsi la mauvaise saison avec d'abondantes provisions. Les plumes lui reviennent au printemps; il quitte sa retraite, s'accouple, & va déposer ses œufs, non dans un nid fait à dessein, mais dans celui des autres oiseaux. Il ne pond qu'un ou deux œufs au plus dans des nids séparés, & ne s'occupe nullement du sort de sa postérité. Il abandonne aux oiseaux étrangers le soin de l'élever. Il se nourrit d'insectes, de chenilles, & sur-tout d'œufs d'oiseaux, dont il est très-friand.

LA HUPPE est remarquable par une touffe de plumes d'environ deux pouces de haut, placées longitudinalement sur sa tête. Ces plumes sont rousses, terminées par une tache noire; quelques-unes sont marquées de blanc. La couleur des ailes de son corps est un mêlange de roux, de gris & de blanc; mais la couleur rousse étoit celle qui dominoit le plus dans les huppes que j'ai vues en Barbarie. Elle vit d'insectes & de vers. Elle ne fréquente les lieux humides & marécageux, que pour y chercher sa nourriture; elle se retire ensuite dans les bosquets & les lieux ombragés où elle fait son nid. D'après ce qu'en rapporte M. de Buffon, cet oiseau s'apprivoise très-aisément, & a, pour son maître, une affection qui l'attriste lorsqu'il en est éloigné.

LE GUÉPIER. Cet oiseau a été ainsi nommé à cause des guèpes dont il fait sa nourriture, quoiqu'il

ne dédaigne pas les autres insectes. Quand ils lui manquent, il vit de grains & de fruits. Il forme en terre, sur les côteaux, des trous qui lui servent de nids. Je n'ai point remarqué que les Guépiers allassent par troupes en Barbarie, comme ils y vont en Grèce, particuliérement dans l'île de Candie, où ils sont très-communs. Leurs couleurs sont belles & éclatantes. C'est un mêlange de bleu, de jaune & de noir de différentes nuances. Le Guépier de Barbarie est presque de la grosseur d'un Pigeon.

L'HYRONDELLE. Ces oiseaux paroissent en Barbarie dans le mois de mai, & disparoissent dans le courant du mois d'août, au moment des plus fortes chaleurs. C'est ce que j'ai eu occasion de remarquer à la Calle. J'ignore où ils vont.

LE PIC-VERT. Il n'habite que les fôrets, où il vit en solitaire. La Nature ayant borné sa nourriture aux insectes & aux larves qui vivent sous l'écorce des arbres, cet oiseau est sans cesse occupé à visiter les trous, & avec un bec ferme & pointu, à fendre & déchirer l'écorce pour y trouver de quoi vivre. Alors, à l'aide d'une langue effilée & longue, enduite d'une humeur gluante, il amène, du fond de leurs retraites, les petits insectes, les fourmis, &c. Le Pic-vert fait son nid dans le creux des vieux arbres, souvent à une très-grande profondeur.

Le Martin-Pêcheur. Celui que j'ai rencontré en Barbarie est le même que ce joli petit oiseau qui fréquente en Europe le bord des rivières & de la mer. Il ne vit que de poissons, sur lesquels il fond avec beaucoup d'adresse & de subtilité, se tenant sans cesse en embuscade sur une branche d'arbre, ou sur la pointe d'un rocher. Il bâtit son nid sur le rivage avec des brins de bois, des arêtes de poissons, &c. rassemblés grossiérement avec un peu de terre. Il paroît que cet oiseau étoit l'*Alcyon* des Anciens, d'après le rapprochement qu'en a fait M. de Buffon.

La Cigogne. Elle paroît sur les côtes d'Afrique en automne, dans le mois d'octobre ou de novembre. Amie de l'homme, elle aime à habiter les mêmes lieux avec lui. C'est dans les cheminées, sur les tours, dans les grands bâtimens, qu'elle place son nid, Les Arabes respectent cet hôte, qu'ils regardent comme l'assurance de leur bonheur, & de celui de toute leur famille. C'est un crime que de violer envers lui les droits de l'hospitalité. Cependant, comme l'on vient à bout de tout avec de l'argent, j'ai aisément levé les scrupules d'un Arabe chasseur, en lui promettant une piastre pour chaque Cigogne. Il m'en apporta deux. Cet oiseau vit de serpens, de lézards, &c. Il est à peu-près de la grosseur du Héron, monté comme lui sur deux longues jambes.

LE HÉRON. Il eſt peu de pêcheurs plus patient que celui-ci. Il reſte des heures entières ſeul ſur le bord des étangs & des rivières, ſes longues pattes enfoncées dans l'eau, ſans que le mauvais temps puiſſe lui faire abandonner ſon poſte. Il guette le poiſſon pour le ſaiſir au paſſage. Il ſe nourrit auſſi de grenouilles, de lézards, &c.

LE HÉRON DE MADAGASCAR. C'eſt le nom que M. de Buffon a donné à cet oiſeau, lorſque je le lui ai préſenté. Son plumage eſt par-tout d'un très-beau blanc. Il a ſur la tête une grande tache d'un roux clair. Il n'eſt pas beaucoup plus gros qu'un fort Pigeon, mais il eſt plus long. Les Arabes l'appellent l'*Oiſeau du bœuf*, ou le *Pic-bœuf*, parce que, comme il eſt toujours à la ſuite des troupeaux, ils prétendent qu'il cherche ſur le dos des bœufs les inſectes dont il fait ſa nourriture. J'en ai diſſéqué pluſieurs, & je ne leur ai trouvé dans l'eſtomac que des végétaux & quelques débris d'inſectes. Cet oiſeau vit en ſociété. L'on en rencontre des troupes de huit, dix, & plus.

LA SPATULE. Elle eſt de la groſſeur du Héron, mais moins élevée ſur les jambes. Son plumage eſt blanc. Elle vit de poiſſons, habite les bords de la mer, & fait ſon nid ſur la ſommité des grands arbres voiſins. Cet oiſeau eſt remarquable par ſon

bec qui s'arrondit en ſpatule à ſon extrémité, & forme comme une double cuiller.

La Bécasse paroît en octobre juſqu'au printemps; elle fait ſon nid à terre. Elle ne diffère en rien de celle d'Europe. La *Bécaſſine* paroît dans le même temps.

Le Chevalier. Cet oiſeau vit le long des marais & des étangs, où il eſt occupé à la chaſſe des vermiſſeaux. Son plumage eſt un mêlange confus de gris & de blanc. Il a de longues pattes griſâtres, la tête petite, le cou ainſi que le bec alongés.

Le Chevalier a pieds rouges. Celui-ci ne diffère du précédent que par la couleur de ſes pattes qui ſont du plus beau rouge. Il y a auſſi quelques variétés dans ſon plumage.

Le Courlis reſſemble beaucoup aux *Chevaliers*; mais il a les pattes plus courtes. Son plumage eſt plus foncé, agréablement mélangé de blanc, de gris & de noir. Cet oiſeau, ainſi que les deux précédens, ſont bons à manger.

L'Échasse. Ce nom lui vient de ſes longues pattes, ſur leſquelles elle peut à peine ſe ſoutenir. Elles ſont jaunes, d'un pied de haut. Son bec eſt noir, long de deux pouces; ſa tête blanche en

devant, noire sur le derrière. Elle a le cou blanc, le dessous tacheté de noir. Son ventre est blanc, ses aîles noires, & sa queue courte & grisâtre. Elle a les mêmes inclinations, & habite les mêmes lieux que les précédens.

Le Vanneau. Bien avant le lever de l'aurore, ces oiseaux en troupes nombreuses couvrent les champs, & livrent la guerre aux vermisseaux. Ils sont gais, folâtres, légers; ils courent plutôt qu'ils ne volent: ils ont un petit cri perçant peu agréable; malgré cela ils divertissent le voyageur du matin, dissipent, en partie, pour lui les horreurs des ténèbres, & font diversion aux idées mélancoliques qu'inspire la vue d'une nature solitaire & silencieuse.

La Poule d'eau, les Sarcelles & les Macreuses sont très-abondantes sur les lacs & les étangs.

Les Canards y sont également nombreux & très-variés; la plupart de ceux que j'avois apportés ayant été détruits à la quarantaine de Marseille, je suis forcé de renoncer à les décrire, ne pouvant le faire que d'après des notes imparfaites.

Le Goeland. Cet oiseau voltige continuellement au-dessus de la mer, dans laquelle il plonge

pour y saisir le poisson qui se joue à la surface de l'eau. On en voit des troupes nombreuses dans les temps orageux; ils annoncent ordinairement les tempêtes, d'où vient qu'on les appelle *Oiseaux de tempête*. L'espèce la plus commune est d'un blanc de lait, avec une couleur cendrée au-dessus du corps, un peu plus grosse que notre Pigeon: mais j'en ai vu dont le plumage étoit marqueté d'un gris sale tirant sur le noir. Ils étoient presque aussi gros qu'un Dindon.

LE FLAMMANT *ou* PHÉNICOPTÈRE. Ce bel oiseau est presque aussi gros que le *Héron*: son plumage est aussi blanc que celui du Cigne, mais ses ailes sont d'un rouge éclatant, qui tranche très-agréablement sur un fond blanc. Son bec est un peu crochu. Il vit en société sur le bord des rivières, où il se nourrit de poissons. On le rencontre dans les environs de Bonne & de Tunis.

L'AUTRUCHE. Ces déserts arides, ces brûlantes solitudes du *Saara*, sont habités par un animal aussi étonnant à nos yeux que la terre même où il vit. L'Autruche n'a que deux jambes comme les oiseaux, mais ses pieds, ses iambes & ses cuisses ressemblent à ceux des quadrupèdes. Son corps est couvert de plumes; mais ces plumes paroissent, par leur finesse & leur légéreté, être plutôt un duvet destiné

à couvrir ſa nudité, que des inſtrumens propres à l'élever dans les airs; elle a une queue & des ailes non pour voler, mais pour conſerver l'équilibre que ſon corps peſant, porté ſur deux longues jambes, perdroit facilement, ſi, dans ſa courſe précipitée, elle ne ſe ſervoit de ſes ailes comme de deux balanciers qui dirigent ſes mouvemens. Son cou eſt nud, très-long, ayant la peau d'un rouge de ſang. Sa tête & ſa bouche ne reſſemblent ni au bec des oiſeaux, ni à la gueule des quadrupèdes. En un mot, l'Autruche eſt un être qui arrête court le Naturaliſte au milieu de ſes diviſions ſyſtématiques. Il faut établir pour elle une claſſe particulière, dans laquelle il n'y aura qu'un genre & une ſeule eſpèce.

Les Autruches vivent en troupes nombreuſes, mais elles ſe tiennent très-éloignées des lieux habités. Elles ſont ſi légères à la courſe, que le meilleur cheval eſt incapable de les ſuivre. Quand on les chaſſe, il faut les pourſuivre long-temps, les harceler, les fatiguer. Alors elles ſe rendent. On peut même les prendre en vie. Malgré l'amour violent qu'elles ont pour la liberté, elles ſupportent l'eſclavage avec aſſez de douceur, & ſont très-faciles à apprivoiſer. J'en ai vu deux à *Bonne* qui, quoique nouvellement captives, ne témoignoient aucun regret, aucun ennui. Elles ſe laiſſoient approcher & toucher à volonté.

Les Autruches ne pondent qu'une ſeule fois l'année,

dans la saison la plus brûlante, au mois de juillet & d'août; c'est alors que le sable échauffé par les rayons du plus ardent soleil, est propre à faire éclorre les œufs que l'Autruche y dépose. Elle ne les couve pas; mais elle s'écarte peu de l'endroit où elle les a placés; elle y revient souvent. L'on prétend même qu'elle se pose dessus de temps en temps. Les Autruches perdent tous les ans ces belles plumes, qui font un objet de commerce si considérable; mais qui n'ont de prix qu'autant qu'elles sont prises sur l'animal vivant. Qui croiroit que c'est au milieu des sables brûlans de la Lybie, qu'il faut aller chercher le plus bel ornement de la coëffure des femmes de l'Europe!

ANIMAUX AMPHIBIES.

LES REPTILES.

TESTUDO. TORTUE.

— *C*ORIACEA. (Lin.) *Pedibus pinniformibus muticis; Testa coriacea, cauda angulis septem exaratis.*

TORTUE CORIACE. Pieds en forme de nageoires; sans ongles; coquille coriace; queue avec sept angles.

Cette Tortue est très-commune dans la Méditerranée. Son écaille, au lieu d'être divisée en écussons, ressemble à un cuir dur & très-épais, formant plusieurs angles sur le dos.

— *GRÆCA.* (Lin.) *Pedibus subdigitatis, testa postice gibba, margine laterali obtusissimo, scutellis planiusculis.*

TORTUE DE GRÈCE. Pieds presque digités; coquille en bosse à la partie postérieure, une bordure latérale très-obtuse; petits écussons un peu plans.

C'est principalement sur terre & le long des bords des rivières de la Numidie, que l'on rencontre cette Tortue. Les Maures en ont peur, & s'imaginent que ce sont autant de malins esprits envoyés par des Magiciens. Ils fuient à l'aspect de cet animal. J'ai souvent été témoin des combats très-amusans que les mâles se livrent entre eux lorsqu'ils sont en fureur. Ils se précipitent les uns contre les autres avec colère. Ils ne se font, & ne peuvent se faire d'autre mal que d'entre-choquer fortement leurs écailles, trop dures pour que ce choc puisse les briser.

LES SERPENS.

Les Couleuvres & les Serpens sont très-communs & extrêmement variés en Barbarie. J'avoue que j'ai peu d'observations sur ces animaux, ne m'étant point muni d'esprit-de-vin pour les conserver : j'ai été obligé très-souvent d'en abandonner qui me paroissoient très-intéressans : j'ai cependant, à la fin, mais trop tard, trouvé un moyen de conserver les plus gros, en les dépouillant comme on dépouille une anguille, & en remplissant leur peau d'un sable fin : mais pour cela il faut avoir soin de couper leur peau circulairement & à moitié vers la tête. On sépare la tête du corps auquel néanmoins elle tient encore par la partie de la peau que l'on n'a point

coupé; en retournant la peau avec précaution, l'on vient à bout de la détacher du corps de l'animal. Quant à la tête, il en faut enlever le plus de chair qu'il est possible, en prenant bien garde néanmoins de porter les doigts sur-tout à la mâchoire, où se trouve le réservoir de leur venin. Il faut aussi nettoyer exactement les instrumens qui ont servi à cette dissection. On peut remplir les vuides avec du coton trempé dans du camphre pulvérisé, de l'alun, de la cendre, &c. L'on coud l'ouverture de l'anus, & l'on remplit la peau avec du sable fin. Cela fait, l'on coud la partie de la peau que l'on avoit coupée au-dessous du cou. Par ce moyen la peau des Serpens se conserve très-bien sans se corrompre, sans se retrécir; & quand elle est bien sèche, l'on peut, en ouvrant l'anus, en faire sortir le sable, & la remplir d'une matière plus légère, de coton, d'étoupes, &c. J'ai cru devoir indiquer ce procédé, qui peut être très-utile aux Voyageurs, & ménager l'esprit-de-vin.

LE ZURREICHE est un serpent d'environ quinze pouces de long, qui vient du côté du *Saara*. Son corps est tout couvert d'écailles larges; il est très-mince & s'élance avec tant de rapidité, qu'il est très-difficile à saisir. Il paroît que ce serpent est le *Jaculus* des Anciens.

LE LEFFAH eſt un autre ſerpent très-dangereux, qui n'a pas tout-à-fait un pied de long. Les Arabes le craignent beaucoup. Le D. Shaw croit qu'il eſt le même que celui que Lucain appelle *Torrida dipſas*. Son nom arabe ſignifie *brûler*, parce qu'en effet ſon venin excite dans les veines un feu dévorant qui donne la mort à ceux qui en ſont attaqués.

LACERTA. LÉZARD.

— *AGILIS*. (Lin.) *Cauda verticillata longiuſcula, ſquamis acutis, collari ſubtus ſquamis conſtructo.*

LÉZARD VERT. Queue verticillée, un peu alongée; écailles aiguës; un collier placé ſous les écailles.

Ce Lézard eſt très-fort. Il a environ un pied de long ſur un pouce de large. Son corps eſt d'un jaune verdâtre. J'en ai conſervé un pendant plus de huit jours. Lorſque j'approchois de lui, il ſe retiroit dans un angle, & ſembloit me menacer avec la gueule ouverte, & en formant une eſpèce de ſifflement. Si je l'attaquois avec un bâton, il ſaiſiſſoit l'inſtrument & le ſecouoit avec une force étonnante. Je le nourriſſois de viandes, de reptiles & d'inſectes. Il ne refuſoit rien; il s'emparoit avec avidité, & comme en colère, de la proie que je lui préſentois, me l'arrachoit des mains par une forte

secousse de tête, & l'avaloit toute entière. La corde qui le retenoit s'étant rompue, il se refugia dans un poulailler, où je fus témoin d'une scène assez plaisante. Une poule l'ayant apperçu refugié derrière une borne, l'examina d'un peu loin, tourna autour de lui, & alla rejoindre d'autres poules. Elle revint peu après avec plusieurs autres, qui formèrent un cercle autour du Lézard. N'osant approcher, elles l'examinoient de loin en alongeant le cou avec un air d'inquiétude. Pendant ce temps-là, le Lézard ouvroit la gueule & les menaçoit. Il fit un mouvement, qui jetta la frayeur parmi cette troupe timide; elle se mit à fuir, se dissipa, & ne revint plus. Ce Lézard fut tué d'un coup de pierre. Je l'ouvris, & je trouvai dans son estomac, qui régnoit depuis le gosier jusqu'à l'anus, toute la nourriture qu'il avoit prise depuis trois jours, entre autres un petit Lézard en entier, sans avoir souffert aucune décomposition: mais je n'y retrouvai point un os de cuisse de poulet que je lui avois donné quatre ou cinq jours auparavant.

— *ALGIRA.* (Lin.) *Cauda verticillata longiuscula; corpore lineis utrinque duabus flavis.*

LÉZARD D'ALGER. Queue verticillée, un peu longue; deux lignes jaunes de chaque côté du corps.

Ce Lézard est très-commun. Il n'a que trois à quatre pouces de long. Il a le dessus du corps brun

avec quatre lignes jaunes : ſon ventre eſt d'un blanc jaunâtre. Il eſt très-agile & difficile à ſaiſir.

—*CHAMÆLEON*. (Lin.) *Cauda tereti brevi incurva, digitis duobus tribuſve coadunatis.*

LÉZARD CAMÉLÉON. Queue arrondie, courte, recourbée, deux ou trois doigts réunis.

Cet animal ſingulier vit ſur les arbres & dans les buiſſons. Ses mouvemens ſont très-lents. Tantôt ſon corps s'alonge & s'amincit ; d'autrefois il ſe gonfle & ſe raccourcit. Il lance très-ſouvent ſa langue longue, étroite, un peu gluante pour ſaiſir les petits inſectes dont il ſe nourrit. Il n'eſt guère poſſible de lui aſſigner de couleur conſtante, puiſqu'il ſe colore de celles qui l'environnent : cependant celle qui domine, & qu'il reprend toutes les fois qu'il change de couleur, eſt d'un gris ſale. J'en ai conſervé un ſur lequel j'ai obſervé les faits ſuivans. Toutes les fois que je le plaçois devant une muraille blanche, peu-à-peu la couleur griſe de l'animal s'éclairciſſoit, & devenoit d'un blanc de craie : ſi je le tranſportois ſur une étoffe jaune, ſa couleur devenoit griſe, & paſſoit à celle d'un jaune obſcur : le rouge, quoique très-ſaillant, ne s'imprimoit ſur le Caméléon que par une teinte confuſe de jaune & de rouge ; le verd ne tranchoit pas non plus, mais la peau du Caméléon étoit griſe, avec une légère teinte

de

de verd. Les autres couleurs, telles que le noir, le violet, le pourpre, n'y occaſionnoient d'autre changement que de rendre ſa couleur griſe plus obſcure : en un mot, il m'a paru qu'il n'y avoit que le blanc, le gris & le jaune qui tranchaſſent le plus ſur le Caméléon. Cet animal aime beaucoup la liberté. Il eſt très-difficile de le conſerver long-temps en captivité.

— *CHALCIDIS.* (Lin.) *Cauda tereti longa, pedibus pentadactylis breviſſimis.*

LÉZARD CHALCIDIQUE. Queue arrondie, longue; pieds à cinq doigts très-courts.

Ce Lézard reſſemble beaucoup à un Serpent. Il eſt d'une couleur luiſante, griſâtre. Son corps eſt rond. Il a quatre petits pieds dont il ne paroît pas ſe ſervir pour marcher; mais il rampe comme les Serpens. Il n'a pas un pied de long. Sans ſes oreilles, qui le rangent parmi les Lézards, ce ſeroit un vrai Serpent. On prétend que ſa morſure eſt très-dangereuſe. Il eſt très-commun dans les prairies des environs de la Calle.

— *VULGARIS.* (Lin.) *Caudá tereti mediocri, pedibus unguiculatis, palmis tetradactylis, dorſo linea duplici fuſca.*

LÉZARD COMMUN. Queue arrondie, de moyenne grandeur; pieds onguiculés, avec quatre doigts, deux lignes brunes ſur le dos.

Ce Lézard eſt un des plus communs. Il eſt le même en Barbarie qu'en Europe.

— *PALUSTRIS.* (Lin.) *Cauda lanceolata mediocri, pedibus muticis, palmis tetradactylis.*

LÉZARD DES MARAIS (*vulgairement Salamandre aquatique*). Queue lancéolée, de moyenne grandeur; pieds ſans ongles, quatre doigts.

Cette eſpèce de Salamandre vit dans les étangs, où elle ſe nourrit de petits poiſſons.

—*SALAMANDRA.* (Lin.) *Cauda tereti brevi, pedibus muticis, palmis tetradactylis, corpore poroſo nudo.*

LÉZARD SALAMANDRE. Queue arrondie, courte; pieds ſans ongles; quatre doigts; corps poreux & nu.

L'on a débité bien des fables ſur cet animal, comme, par exemple, qu'il pouvoit vivre longtemps dans un braſier ardent. M. de Maupertuis y a fait des obſervations plus vraies. Il a trouvé, dans pluſieurs Salamandres qu'il a ouvertes, des œufs, & en même temps des petits vivans. Ce phénomène le rapproche du Puceron, qui eſt vivipare dans la belle ſaiſon, & ovipare dans l'automne. Les Provençaux nomment ce Lézard *Tarente.* Ils ſont ſi effrayés à la vue de cet animal, qu'ils ne dorment pas tranquilles dans une maiſon où ils ont vu une Salamandre, juſqu'à ce qu'ils ſoient venus à bout de la tuer.

INSECTES.

Scarabœus marginatus * (nobis), *ſcutellatus*, *muticus clypeo rhombeo ; elytris connatis*, *punctatis*, *glabris*, *lateribus marginatis*.

SCARABÉ A ÉTUIS SAILLANS, avec un écuſſon, ſans arêtes, bouclier rhomboïdal ; étuis réunis, ponctués ; glabres, terminés par un large rebord.

Cet inſecte eſt parfaitement noir. Sa tête eſt recouverte par un bouclier arrondi, ſans rugoſités. Ses étuis n'ont point d'aîles en deſſous. Ils dépaſſent le corps par une bordure très-ſaillante, que je regarde comme le caractère eſſentiel de cet inſecte. Ils ſont relevés en boſſe, marqués de pluſieurs lignes longitudinales, formées par une ſuite de petits points qu'il eſt difficile d'appercevoir ſans le ſecours de la loupe. Ce Scarabé a beaucoup de rapports avec le *Scarabœus Hemiſphericus*, dont Pallas nous a donné la figure dans ſon Livre intitulé : *Icones Inſectorum*, Tab. 6, fig. 23. Mais celui dont il eſt ici queſtion eſt de moitié plus petit. Son bouclier eſt preſque glabre ; il a, outre cela, un écuſſon entre les deux

* Cet inſecte a été gravé dans le Journal de Phyſique, *Août 1787, pag. 111.*

étuis, attribut qui ne se trouve pas dans celui de Pallas.

Cet insecte habite les lieux sablonneux. Il forme, sous la bouze de vache, dont il se nourrit, un trou, souvent d'un pied de profondeur. C'est au fond de cette retraite qu'il se tient ordinairement. Dès qu'il est sur le point de pondre ses œufs, il dépose au fond de son trou d'amples provisions de bouche pour les jeunes larves; il y place ses œufs, & bouche avec du sable l'entrée de sa demeure. C'est dans ce séjour ténébreux & pendant l'hiver que les Larves subissent leurs différentes métamorphoses. Ces insectes, parvenus à leur état de perfection, attendent la belle saison pour abandonner leur retraite, à moins que les provisions ne viennent à manquer; mais dans ce cas ils n'ont pas besoin d'aller loin, leur trou étant, comme je l'ai dit plus haut, placé sous une bouse de vache. Comme il leur feroit difficile de remonter par une ouverture perpendiculaire, lorsqu'ils veulent sortir, ils forment une nouvelle issue, en traçant, à travers le sable, un chemin oblique. La forme de leurs premières pattes, la mobilité de leur tête, l'espèce de bouclier dont elle est recouverte, leur facilitent le moyen de sortir de leur tombeau.

SCARABÆUS RHINOCEROS (Lin.) *Scutellatus, thorace inermi, capite cornu simplici, clypeo bifido, elytris punctatis.*

SCARABÉ RHINOCÉROS, portant un écuſſon; thorax ſans arêtes; tête avec une corne ſimple; bouclier diviſé en deux; étuis ponctués.

— *NASICORNIS.* (Lin.) *Scutellatus, thorace prominentia triplici, capitis cornu incurvato, antennis heptaphyllis.*

SCARABÉ MOINE, portant un écuſſon, trois éminences au thorax; corne de la tête recourbée, antennes à ſept feuillets.

J'ai trouvé une variété de ce Scarabé qui n'avoit que deux fortes éminences au thorax, & une corne plus mince & plus courte.

— *SACER* (Lin.) *exſcutellatus, clypeo ſexdentato; thorace inermi crenulato, tibiis poſticis ciliatis, vertice ſubbidentato.*

SCARABÉ SACRÉ, ſans écuſſon; bouclier à ſix dents; thorax ſans arêtes, crenelé; pattes de derrière ciliées, avec deux dents au ſommet.

Je ne peux m'empêcher de donner ici quelques détails ſur ce célèbre Scarabé, que les Egyptiens avoient en ſi grande vénération, & dont ils avoient fait l'emblême de *Neitha* ou de leur Minerve, comme Horapollon nous l'apprend dans ſes Hiéroglyphes (1). Cet inſecte, que l'on croyoit être de deux ſexes &

(1) Liv. I, ch. 12.

produire ſans accouplement, étoit un hiéroglyphe inventé pour déſigner *Minerve créatrice*, que les Egyptiens regardoient comme mâle & femelle. Ælien (1) nous apprend que ce même Scarabé étoit encore l'emblême d'un ſoldat, parce que ceux qui alloient à la guerre avoient coutume de le faire graver ſur leurs anneaux.

Mais écartons de cet inſecte tout ce merveilleux que lui a prêté l'obſcure antiquité; laiſſons les Egyptiens en faire un emblême ſacré, & les empiriques lui attribuer une foule de vertus chimériques; il ne ſera pas moins intéreſſant pour le Naturaliſte qui aura le courage de le ſuivre parmi les bouſes de vache, où il fait ſa principale demeure. Cet inſecte eſt très-commun ſur les côtes de Barbarie, où j'ai ſuivi ſes opérations dans le plus grand détail.

Errant d'abord ſur le ſable, dans les lieux expoſés au ſoleil, ce n'eſt qu'après la fécondation que ce Scarabé ſe fixe parmi les bouſes de vache. Dès ce moment, il n'eſt plus occupé que du ſoin de mettre en ſûreté le précieux dépôt de ſa poſtérité. Pour cet effet, il creuſe un crottin, dépoſe ſes œufs dans l'intérieur, & les recouvre de fiente, nourriture propre pour les larves. Il ne ſe contente pas de leur avoir choiſi une retraite ſûre & abondante

(1) De animalibus, Liv. X, ch. 15.

en nourriture; pendant long-temps il roule encore ce paquet sur une terre légère & sablonneuse. Il en forme, par ce moyen, une espèce de boulette de la grosseur d'une petite orange, qui insensiblement est recouverte d'une couche terreuse d'environ deux lignes d'épaisseur.

Cet insecte est infatigable au travail. Il n'y a pour lui de tranquillité & de repos, que lorsqu'il a trouvé dans le sable un lieu propre à y déposer son fardeau. Il le traîne par-tout avec lui, à l'aide de ses deux pattes de derrière. Quand celles-ci sont fatiguées, il fait usage de sa tête & de ses pattes de devant; mais il ne tarde pas à revenir à son premier moyen. Si, tandis qu'il quitte un instant sa boulette, on la lui enlève, aussi-tôt l'inquiétude s'empare de lui, il s'agite vivement, rode de tous côtés, & ne cesse ses recherches que lorsqu'il a recouvré son précieux fardeau. J'ai souvent pris plaisir à lui donner de semblables inquiétudes, & j'ai vu avec surprise qu'il se dirigeoit presque toujours du côté où j'avois jetté sa boulette. Si je la portois à la main, l'insecte me suivoit comme un animal privé, & je suis parvenu plusieurs fois à avoir à ma suite plusieurs de ces Scarabés dont je tenois en main les boulettes.

Lorsque cette boulette est suffisamment durcie, séchée extérieurement & encroûtée, alors l'insecte creuse dans le sable un trou de huit à dix pouces

de profondeur, il y dépose sa future famille; & devient lui-même habitant de ce ténébreux séjour, où il termine son existence. Il est à remarquer que cette opération ne regarde que les femelles, auxquelles la Nature a accordé, pour cet objet, une plus longue vie qu'aux mâles, qui meurent peu après l'accouplement.

Les larves naissent vers la fin de l'automne, passent l'hiver sous cette première forme, & ne deviennent insectes parfaits qu'au printemps. J'ai cependant rencontré plusieurs fois, même au milieu de l'hiver, des insectes parfaits avec des larves, sans pouvoir décider s'ils appartenoient à la dernière génération, ou s'ils étoient les auteurs de la nouvelle famille.

Il suffit de voir travailler ce Scarabé, pour comprendre l'usage des divers instrumens dont l'a fourni la Nature. Ses deux premières pattes sont larges, applaties, armées, le long de l'avant-bras, de quatre dents fortes & obtuses. C'est avec ces instrumens qu'il fend les crottins, les éparpille, ou se cramponne, lorsque ses deux dernières pattes sont employées à traîner un fardeau beaucoup plus gros & plus pesant que lui. S'il veut pénétrer dans le sable ou dans un crottin, il emploie le bouclier à cinq ou six dents qui recouvre sa tête, & s'en sert comme d'une palette pour soulever les fardeaux & écarter les obstacles. Pendant ces pénibles opérations, sa tête

& ſes antennes ſe trouvent à l'abri ſous la largeur de ce bouclier qui déborde de toutes parts. Les deux dernières pattes de cet inſecte ſont beaucoup plus longues & plus grêles que celles de devant. Auſſi leur uſage eſt-il bien différent, étant particuliérement deſtinées à ſaiſir & traîner des fardeaux.

SCARABŒUS HISPANICUS. (Lin.) *Exſcutellatus, thorace mutico, clypeo cornuto emarginato, elytris ſtriatis, femoribus ſecundis remotiſſimis.*

SCARABÉ D'ESPAGNE. Sans écuſſon; thorax ſans arêtes; bouclier cornu, échancré; étuis ſtriés; les ſecondes cuiſſes très-écartées.

Cet inſecte eſt d'un beau noir luiſant. Il habite les lieux ſablonneux, dans l'intérieur des terres.

— TAURUS. (Lin.) *Exſcutellatus, thorace inermi, occipite cornibus binis reclinatis.*

SCARABÉ TAUREAU. Point d'écuſſon; thorax ſans arêtes; ſur le devant de la tête deux cornes recourbées.

Ce Scarabé ſe rencontre fréquemment dans les mêmes trous avec le *Scarabé ſacré.* La femelle n'a point de cornes.

— SABULOSUS. (Lin.) *Scutellatus muticus niger opacus, tuberculis rugoſis, antennis baſi piloſis.*

SCARABÉ DES SABLES, ayant un écuſſon, ſans

arêtes, noir, couvert de tubercules ridées; antennes avec des poils à leur base.

J'ai trouvé cet insecte avec les précédens, dont les mœurs me paroissent être les mêmes. Il n'est cependant pas aussi commun que les autres espèces.

SCARABŒUS FULLO. (Lin.) *Scutellatus muticus, antennis heptaphyllis, corpore nigro, pilis albis, scutello macula duplici alba.*

SCARABÉ FOULON, ayant un écusson, sans arêtes; antennes à sept feuillets; corps noir couvert de poils blancs; écusson marqué de deux taches blanches.

Ce Scarabé se plaît dans les forêts de liège. Il a près d'un pouce & demi de long.

— *ŒRUGINOSUS.* (Lin.) *Scutellatus muticus auratus, supra viridis.*

SCARABÉ CUIVREUX, ayant un écusson, point d'arêtes; doré, verd en dessus.

C'est sur les fleurs à fleurons & à demi-fleurons que j'ai trouvé cet insecte.

HISTER. ESCARBOT.

— *MAJOR.* (Lin.) *Totus ater, elytris substriatis, thoracis marginibus subtus pilosis.*

ESCARBOT DE BARBARIE, parfaitement noir; étuis presque striés; les bords du thorax velus en dessous.

Cet insecte a près d'un demi-pouce de long. Sa tête & ses pattes sont quelquefois tellement cachées sous les rebords de son bouclier & de ses étuis, que l'on n'apperçoit de cet insecte qu'une écaille ronde. Il habite les lieux secs, & se nourrit d'immondices.

GYRINUS. TOURNIQUET.

— *NATATOR.* (Lin.) *Subſtriatus.*

TOURNIQUET NAGEUR. Presque strié.

Cette espèce ne m'a paru différer en rien de celle qui est gravée dans *l'Histoire abrégée des Insectes des environs de Paris*, de M. Geoffroy, pag. 194, pl. 3, fig. 3.

CURCULIO. CHARANSON.

— *CRACCÆ.* (Lin.) *Longiroſtris niger, ovatus, roſtro ſubulato, abdomine pallido.*

CHARANSON DE LA VESCE. Noir, ovale, avec une trompe longue, en forme d'alène; le ventre pâle.

Cet insecte n'a pas plus d'une ligne de long. Il se nourrit sur plusieurs espèces de vesce.

— *ALGIRUS.* (Lin.) *Longiroſtris ſubcylindricus, lævis fuſcus, punctis prominulis adſperſus.*

CHARANSON D'ALGER à longue trompe, corps

presque cylindrique, lisse, brun, couvert de points saillans.

Il vit le long des eaux sur les plantes aquatiques.

CURCULIO BARBARUS. (Lin.) *Brevirostris, ater, thorace subspinoso, elytris angulo duplici crispato.*

CHARANSON DE BARBARIE à courte trompe, d'un noir obscur; thorax presque épineux, deux angles crispés sur les étuis.

Celui que j'ai trouvé a une trompe de près de trois lignes; ses étuis sont hérissés de tubercules de diverse grosseur.

CERAMBYX. CAPRICORNE.

CERAMBIX ATER, elytris rugosis integris, antennis corpore longioribus. (Geoffroy, p. 201.)

PETIT CAPRICORNE NOIR. Etuis ridés, entiers; antennes plus longues que le corps.

Ce Capricorne est très-commun dans les forêts. Il ne m'a paru différer en rien de celui qu'a décrit M. Geoffroy. Lorsqu'on le saisit, il rend un son assez aigu par le frottement du corcelet avec le haut des étuis.

— *CANTHARINUS.* (Lin.) *Thorace submutico, corpore rufo, oculis femoribusque nigricantibus, elytris mollibus, antennis longioribus.*

CAPRICORNE ROUX. Thorax presque sans épines; corps roux; les yeux & les cuisses noirâtres, étuis mols plus longs que les antennes.

DITISCUS. DITIQUE.

— *PICEUS.* (Lin.) *antennis perfoliatis, corpore levi, sterno carinato, postice spinoso.*

DITIQUE HYDROPHILE. Antennes perfoliées, le corps lisse, le sternum en carêne, la partie postérieure épineuse.

Il ne diffère en rien de celui d'Europe.

— *STICTICUS.* (Lin.) *Pallens, elytris griseis puncto oblongo laterali nigro impresso.*

DITIQUE DE NUMIDIE, pâle, les étuis gris, marqués sur les côtés d'un point noir, oblong.

Cet insecte habite particuliérement les ruisseaux qui coulent entre les rochers. Il a environ huit lignes de long. Son thorax est d'un blanc pâle, & ses étuis d'une couleur grise avec un point noir, alongé sur les bords.

CARABUS. CARABOT.

— *GRANULATUS.* (Lin.) *Apterus, elytris longitudinaliter convexè punctatis.*

CARABOT CUIVRÉ. Point d'aîles; étuis convexes, ponctués dans leur longueur.

Sa couleur eſt d'un jaune de cuivre un peu matte; on le trouve ſur le ſable, dans les lieux arides, où il court très-vîte.

CARABUS COMPLANATUS. (Lin.) *Pallidus elytris faſciis duabus undulatis nigricantibus.*

CARABOT APPLATI, d'une couleur pâle, avec deux bandes ondulées & noires ſur les étuis.

TENEBRIO. TÉNÉBRION.

— *GIGAS.* (Lin.) *Apterus niger, thorace æquali, colæoptris levibus truncatis.*

TÉNÉBRION GÉANT. Point d'aîles; noir; le thorax égal; les étuis liſſes & tronqués.

— *SPINOSUS.* (Lin.) *Apterus niger lævis, pedibus ferrugineis, antennis breviſſimis.*

TÉNÉBRION ÉPINEUX. Point d'aîles; noir, liſſe; les pieds couleur de rouille; les antennes très-courtes.

J'ai trouvé ces deux eſpèces dans les bois.

STAPHYLINUS. STAPHYLIN.

— *HIRTUS.* (Lin.) *Hirſutus niger, thorace abdomineque poſtice flavis.*

STAPHYLIN HÉRISSÉ. Noir, hériſſé; le thorax & le ventre jaunes à leur partie inférieure.

J'ai trouvé cette eſpèce le long des bords de la mer.

— *Erytropterus.* (Lin.) *Ater, elytris pedibusque rufis.*

Staphylin couleur de rouille. Les étuis & les pieds roux.

Ce Staphylin habite parmi les cadavres & les immondices.

BLATTA. BLATTE.

— *Africana.* (Lin.) *Cinerea, thoracis clypeo villoso.*

Blatte d'Afrique, cendrée, le bouclier du thorax velu.

Cette Blatte est d'un gris matte ; elle a l'extrémité du thorax bordé de blanc, & quelques poils légers sur tout le corps.

MANTIS. MANTE.

— *Oratoria* (Lin.) *Thorax lævis, elytris viridibus, alis macula nigra antice rufescentibus.*

Mante prie-dieu. Thorax lisse, étuis verds ; aîles roussâtres, avec une tache noire à leur extrémité.

Celles que j'ai examinées n'avoient point la tache noire aux extrémités des aîles dont parle ici Linné. Je les ai toujours trouvées avec des aîles à réseau, d'une couleur rousse très-légère. Les cuisses de devant étoient marquées de petits points noirs

intérieurement. C'est la même espèce que celle que l'on trouve dans la Provence & le Languedoc, & sur laquelle j'ai eu occasion de faire plusieurs observations curieuses, imprimées dans le Journal de Physique, mois de novembre 1784, tome XXV, page 334.

MANTIS RELIGIOSA. (Lin.) *Thorace lævi subcarinato elytrisque viridibus immaculatis.*

MANTE DÉVOTE. Thorax lisse, presque en carêne; les étuis verds & sans taches.

Elle ne diffère de la précédente que par une bordure jaune qui règne autour de ses étuis & de son c ocelet.

J'ai trouvé plusieurs autres espèces de Mantes que je ne ferai qu'indiquer ici d'une manière un peu générale, & d'après les notes que j'en ai conservées, ces insectes étant du nombre de ceux que j'ai perdus à la quarantaine de Marseille.

1°. Une Mante dont les étuis & les autres parties du corps étoient d'un gris cendré, les aîles de même couleur & en réseau. Cette espèce n'étoit pas plus grande que le mâle de la *Mante-prie-Dieu*, de laquelle elle ne m'a paru différer que par la couleur. Peut-être n'ai-je trouvé que des mâles.

2°. Une Mante dont les étuis, d'un beau verd, étoient couverts de grandes taches d'un blanc jaunâtre.

Jaunâtre. Même grosseur & même port que la *Mante-prie-Dieu.*

3°. *MANTIS SPHINX.* (nobis) *ferruginea, thorace subulato brevi, elytris dimidio abdomine brevioribus.*

MANTE SPHINX, couleur de rouille, thorax court, en forme d'alène; étuis de moitié plus petits que le corps.

Cette Mante n'a pas un pouce de long. Tout son corps & ses étuis sont d'une couleur de rouille très-foncée. Son corcelet s'élargit à son insertion avec le ventre, & diminue insensiblement vers la tête. Il est plus court que celui des autres Mantes, en proportion avec les autres parties du corps; son ventre est plat, élargi; cet insecte tient toujours recourbée en demi-cercle, la partie qui n'est point couverte par les étuis; de sorte que quand cette Mante est droite, elle imite assez bien la position du *Sphinx*. Ses étuis sont deux écailles presque ovales, qui vont à peine jusqu'à la moitié du ventre. Elle ne vole jamais. J'aurois pu prendre cette Mante pour une larve; mais, outre que je ne l'ai jamais rencontrée sous une autre forme, une femelle que je conservois sous un bocal a pondu des œufs.

Comme cette Mante est foible, elle ne chasse qu'aux petits insectes; mais les espèces précédentes attaquent même les grosses Sauterelles. On les trouve

toutes dans les prés. J'ai rencontré ce même insecte aux environs de Marseille.

GRYLLUS. GRILLON, SAUTERELLE.

Il paroît que les pays chauds sont les contrées les plus favorables aux Sauterelles. Aussi ces insectes, si nuisibles à nos moissons, forment, en Barbarie, vers la fin du printemps, des nuées si épaisses dans les campagnes & les prairies, que le voyageur est souvent incommodé par leur fuite tumultueuse: mais la végétation est si abondante dans ce pays, les terres ensemencées si peu multipliées, que ce nombre prodigieux de Sauterelles ne fait pas ordinairement des dégâts aussi considérables qu'on pourroit l'imaginer. Il en faut excepter les années où elles s'avancent par troupes, & parcourent une grande étendue de pays, en n'épargnant ni les moissons, ni les prairies. Je n'ai pas vu ce phénomène, qui paroît ne pas arriver souvent; mais voici ce qu'en raconte le Docteur Shaw, témoin oculaire de ces désastres.

« Les Sauterelles, dit-il, que je vis en 1724 & » 1725, étoient beaucoup plus grandes que nos » Sauterelles ordinaires: leurs ailes étoient tachetées » de brun, & leurs corps & jambes d'un beau jaune. » Elles commencèrent à paroître sur la fin de mars, » le vent ayant été *sud* quelque temps auparavant.

» Vers le milieu d'avril, elles s'étoient si prodigieu-
» sement augmentées, qu'au plus fort du jour elles
» formoient des espèces de nuées qui obscurcissoient
» le soleil. Environ la mi-mai, leurs ovaires étant
» pleins, elles commencèrent à se retirer les unes
» après les autres dans les plaines de *Meltijiah* &
» autres lieux voisins, pour y poser leurs œufs. Le
» mois suivant, l'on commença à voir de jeunes Sau-
» terelles; & il est remarquable que dès qu'elles étoient
» écloses, elles se joignoient ensemble & formoient une
» troupe serrée qui couvroit plusieurs centaines de
» verges en quarré. Prenant ensuite leur route en
» droiture, elles grimpèrent sur les arbres, les murs &
» les maisons, & dévorèrent toute la verdure qu'elles
» trouvèrent en chemin, ensorte que rien ne leur
» échappa. Pour les arrêter, les habitans du pays
» creusoient des fossés à travers leurs champs &
» leurs jardins, & les remplissoient d'eau, ou bien
» ils rangeoient sur une même ligne une grande
» quantité de bruyère, de chaume & d'autres ma-
» tières combustibles, en y mettant le feu à l'ap-
» proche des Sauterelles: mais toutes ces précautions
» ne servirent de rien. Les fossés furent bientôt
» comblés, & les feux éteints par les essaims sans
» nombre qui se succédoient les uns aux autres.
» Celles qui marchoient à la tête s'avançoient sans
» rien craindre; & celles qui suivoient serroient les
» premières de si près, qu'il leur étoit impossible

» de reculer. Un jour ou deux après qu'un de ces » grands corps eut passé, d'autres Sauterelles nou» vellement écloses leur succédoient, & venoient » glaner après les premières. Elles rongeoient les » petites branches & l'écorce des arbres dont les » autres avoient déjà dévoré le fruit & les feuilles.

» Ces Sauterelles ayant ainsi vécu pendant près » d'un mois, détruisant tout ce qu'elles pouvoient » rencontrer de verdure, se trouvèrent enfin par» venues à leur grandeur naturelle, & changèrent » leur état rampant en se défaisant de leur peau. Pour » faciliter cette métamorphose, elles s'attachèrent » par les pieds de derrière à quelque buisson, branche » d'arbre ou coin de pierres, & faisant ensuite un » mouvement semblable à celui des chenilles quand » elles marchent, on voyoit d'abord paroître leur » tête, & puis le reste du corps : toute la trans» formation s'achevoit en sept ou huit minutes, » après quoi elles demeuroient, pendant un court » intervalle, dans un état de langueur ; mais » aussi-tôt que le soleil & l'air avoient durci leurs » ailes, & séché l'humidité qui y restoit, elles » reprenoient leur première voracité, devenant » même plus fortes & plus agiles qu'auparavant. » Elles ne subsistoient pourtant pas long-temps dans » cet état, & se dispersoient bientôt, comme leurs » mères, après avoir mis bas leurs œufs. Comme » leur vol & leur marche étoient toujours du côté

» du nord, il y a apparence qu'elles périrent dans » la mer, qui, à ce que les Arabes disent, sert de » tombeau à toute sorte d'insectes ailés (1) ».

Heureusement les Sauterelles ont une foule d'ennemis auxquels elles servent de nourriture. Quoique naturellement *herbivores*, elles se livrent entre elles des combats continuels, & les vaincues sont toujours dévorées, au moins en partie, par les victorieuses. Elles sont encore la proie des Serpens, des Lézards, des Grenouilles, des Singes même quand ils ne trouvent pas mieux, & de plusieurs oiseaux carnassiers. J'en ai trouvé dans l'estomac du petit Aigle, de la Chouette & du Hibou. Les Maures, peu délicats sur le choix de leur nourriture, ne font point difficulté d'en manger. Ils vont à la chasse des Sauterelles, comme nous allons à la pêche des Grenouilles. Ils les font frire dans un peu d'huile & de beurre, & les vendent publiquement à Tunis, à Bonne, à Constantine, &c. L'on ne sera plus surpris, d'après cela, de voir un de nos prophètes, *Jean-Baptiste*, se borner à ce seul aliment, & au miel sauvage, dont le goût est très-délicat.

Gryllus Nasutus (Lin.) *Capite conico, antennis ensiformibus, corpore viridi.*

Truxalis Nasutus. Fabricius.

(1) Voyages de Shaw, tome I, page 331.

GRILLON A ANTENNES PRISMATIQUES. Tête conique, antennes en forme d'épée, corps verd.

Cet insecte est remarquable par sa tête conique, plus alongée, plus longue que le corcelet, & par ses antennes très-grosses, triangulaires, terminées en pointe, & creuses comme la lame d'une épée. Elles sont placées très-proches l'une de l'autre; l'insecte les réunit très-souvent; elles semblent alors être une continuation de la tête qui, en cet état, a la forme d'un pain de sucre.

J'en ai trouvé deux belles variétés, si toutefois ce ne sont pas deux espèces distinctes. L'une a les bords des ailes vertes, environnés d'une lisière blanchâtre. L'autre est grise par tout le corps. Ses ailes sont marquées dans leur longueur de plusieurs lignes saillantes. Il y a, dans leur milieu, une espèce d'enfoncement où l'on apperçoit plusieurs lignes confuses formées par des points noirs & alongés. Le mâle est de la même couleur, mais de moitié plus petit. La larve de ces insectes paroît pendant l'hiver. Elle est d'une couleur terreuse ou jaunâtre. On la trouve fréquemment dans les prairies avec les Mantes & les différentes espèces de Sauterelles.

— *SUBULATUS.* (Lin.) *Thoracis scutello abdomine longiore.*

GRILLON A CORCELET ALONGÉ. (Geoffroy.) L'écusson du thorax plus long que le ventre.

— *NUMIDICUS* (1) (nobis.) *Thorace carinato, alis minimis squameis, cauda non armata.*

GRILLON DE NUMIDIE. Thorax en forme de carêne; ailes petites, en écailles; queue sans épée.

Cet insecte est, dans ce genre, le plus gros que j'ai rencontré. Il approche beaucoup du *Gryllus Elephas* figuré dans Roësel; mais il en diffère par des caractères bien tranchés. L'*Eléphas* n'a point d'ailes; il est plus gros, plus ramassé; son corps est hérissé en plusieurs endroits de pointes & de tubercules. Celui-ci n'est pas aussi gros; mais il est beaucoup plus long. Son corps est très-lisse, d'un beau verd. A l'insertion des anneaux, de la tête, du corcelet & des pattes, l'on remarque, quand il se développe, des taches de feu d'un rouge vif; mais ces taches sont peu visibles quand l'insecte est en repos & sans mouvement. Il n'a que deux petites ailes très-courtes, ovales, écailleuses, sortant de dessous le corcelet comme deux petites écailles. La femelle n'a point de sabre à la queue; mais son dernier anneau est terminé par quatre espèces de dents semblables aux *ergots* des oiseaux. Les mâles ont le même attribut; il est aisé cependant de les distinguer des femelles, celles-ci étant presque une fois plus grosses.

(1) Mal gravé dans le Journal de Physique. Août 1787, page 111.

La larve de cet insecte paroît vers la fin de septembre. Elle est d'une couleur terreuse, jaunâtre. C'est par cette couleur & par le défaut d'ailes qu'elle diffère de l'insecte parfait; elle est encore facile à reconnoître par son extrême foiblesse, & par son épiderme, qui alors ne paroît que membraneux; il ne devient écailleux que lorsque l'insecte est arrivé à son dernier degré de perfection. A mesure que cette larve grossit, elle change de peau; sa couleur jaunâtre prend des teintes plus foncées; & sur le point d'achever sa dernière métamorphose, qui arrive dans le courant d'avril ou de mai, elle verdit un peu, & le rudiment de ses ailes commence à paroître. Lorsque le froid est vif, elle se retire dans le sable, où elle reste sans mouvement & sans appétit; mais dès que le temps se radoucit, alors elle reparoît dans les campagnes, s'attache aux boutons des arbres & aux jeunes plantes qu'elle dévore avec avidité.

J'ai parlé plus haut de la différence qu'il y avoit entre le mâle & la femelle. Celle-ci pond ses œufs dans le courant de juillet & d'août. Elle s'enfonce dans le sable perpendiculairement jusqu'au corcelet, développe ses anneaux pour rendre son corps plus éffilé, & pénétrer avec plus de facilité dans ce sol mouvant. Elle a, dans cet état, près de six pouces de long, dont quatre sont tout-à-fait enfonçés dans le sable. Elle rend ses œufs en masse, sous la forme

d'un paquet cylindrique, arqué d'environ un pouce de long sur un demi-pouce de large. Ils sont tous serrés, collés ensemble par une glue noirâtre qui forme, avec le sable dont elle est mêlangée, un mastic très-tenace. La femelle reste dans cette position pendant plus de huit jours, & expire enfin sur sa famille.

Environ deux mois après, lorsque le sable, échauffé par le soleil, a développé le germe des œufs, les jeunes larves paroissent; mais avant de sortir de leur retraite, elles attendent que leurs forces puissent fournir à leurs excursions. Elles ont soin de choisir, pour leur première sortie, un temps doux & un beau soleil.

D'après la manière dont cette Sauterelle pond ses œufs, & le lieu où elle les dépose, son organisation ne doit plus étonner. Le sabre ou le long dard dont sont pourvues les autres Sauterelles femelles, lui auroit été inutile pour s'enfoncer dans un sable mobile: mais si son corps étoit moins effilé, si elle n'avoit point la faculté de développer ses anneaux, de les retrécir, & de former de son corps une espèce de pivot, elle ne pourroit déposer ses œufs à une profondeur suffisante pour les garantir des injures de l'air, & la chaleur, qui doit les faire éclorre, seroit bien moins concentrée. L'on conçoit encore combien de longues ailes l'auroient gênée dans ses opérations.

Cette remarque m'a conduit à obſerver beaucoup d'autres Sauterelles d'une eſpèce différente, & j'ai reconnu que leur organiſation étoit preſque toujours relative à la manière dont elles pondoient leurs œufs. Il en eſt dont les ailes ſont auſſi longues que le corps, & dont le ventre eſt terminé par un long dard. Celles-ci dépoſent leurs œufs en terre, un à un, à plus ou moins de profondeur. Elles répandent deſſus une liqueur gluante. A chaque œuf qu'elles pondent, leur dard, composé de deux parties creuſées intérieurement, s'entre-ouvre, & chaque œuf gliſſe le long de la ſuture : d'autres ont les ailes de la longueur du corps, ſouvent même plus longues, mais elles ſont privées d'aiguillon. Les voilà donc forcées de dépoſer leurs œufs ſur la terre nue, ce qu'elles ſont en effet. Elles les rendent en maſſe avec une glue abondante, propre à les fixer & à les garantir des injures de l'air. Les œufs enterrés produiſent, en Barbarie, des larves dès la fin de l'automne, tandis que ceux qui reſtent expoſés à l'air n'écloſent qu'au printemps.

Ces obſervations pourroient devenir très-utiles aux cultivateurs, & leur fournir peut-être les moyens de détruire, au moins en partie, ces inſectes voraces. Si la terre étoit remuée peu après le temps de leur pondaiſon, ſi elle l'étoit à une profondeur convenable, la plupart de ces œufs expoſés à l'air, à la pluie & au froid, ne pouvant plus recevoir la

chaleur qui leur eſt néceſſaire pour éclorre, périroient infailliblement, ou les jeunes larves, cachées dans le ſein de la terre juſqu'à ce qu'elle ſe couvre de verdure, & que l'atmoſphère ſoit échauffée par le ſoleil du printemps, forcées d'abandonner trop tôt leur retraite, ſupporteroient difficilement la faim & le froid : elles ſeroient encore dévorées par une foule d'autres animaux que le défaut de nourriture, dans la mauvaiſe ſaiſon, rend moins difficiles ſur le choix. Je reviens à notre inſecte, dont j'ai trouvé la variété ſuivante.

GRYLLUS NUMIDICUS CRUENTATUS. Corpore maculis ſanguineis cooperto.

GRILLON DE NUMIDIE ENSANGLANTÉ. Tout le corps couvert de taches couleur de ſang.

* Cette variété eſt couverte par-tout de grandes taches rouges nuancées. On croiroit, au premier aſpect, que cet inſecte eſt enſanglanté & déchiré par les bleſſures. Il n'a que les pattes & les antennes un peu vertes. Il m'a paru, par des obſervations conſtantes, que cette variété n'étoit pas un changement de couleur dans le *Gryllus Numidicus*, mais qu'elle appartenoit à un individu ſéparé, que les eſpèces vertes ne devenoient point rouges : comme cependant je n'ai pu m'aſſurer ſi cette variété ſe perpétuoit ſans mêlange, je n'ai pas oſé en faire deux eſpèces différentes.

— *GRYLLOTALPA.* (Lin.) *Thorace rotundato, alis caudatis elytro longioribus, pedibus anticis palmatis tomentosis.*

GRILLON COURTILLIÈRE. Thorax arrondi; ailes en queue, plus longues que l'étui; pieds de devant velus, en forme de mains.

Cet insecte m'a paru beaucoup plus petit que celui que l'on trouve en Europe, & que les Jardiniers connoissent sous le nom de *Taupe-Grillon.* Il vit sous terre dans les prairies & les lieux cultivés.

— *CAMPESTRIS.* (Lin.) *Thorace rotundato, cauda biseta stylo lineari, alis elytro brevioribus, corpore nigro.*

GRILLON DES CHAMPS. Thorax arrondi; queue à deux filets linéaires en forme de stylet; ailes plus courtes que l'étui, corps noir.

Voici la description d'un autre Grillon peu commun, & que je n'ai jamais trouvé que dans les forêts; mais je n'oserois décider s'il est larve ou insecte parfait, quoique je l'aie toujours rencontré dans le même état. Il a le corcelet arrondi, la partie antérieure enveloppe la tête; la postérieure est relevée, élargie, ridée, avec trois angles obtus; de dessous ce corcelet sortent deux étuis ou ailes, croisés l'un sur l'autre, ovales, en forme d'écaille, bordés de jaune, qui dépassent à peine de deux lignes. Cet insecte

a la tête & le thorax verds, le ventre brun & nu; les anneaux du ventre bordés d'un jaune clair. Sa queue eſt un ſabre recourbé. Ses antennes ſont filiformes, beaucoup plus longues que le corps. Il rend un ſon clair & agréable par le frottement de ſes étuis & de ſes ailes. Il s'eſt conſervé dans ma collection en aſſez bon état. Il tient ordinairement ſon ſabre recourbé ſous le ventre.

CICADA. CIGALE.

— *PLEBEIA.* (Lin.) *Scutelli apice bidentato; elytris anaſtomoſibus quatuor, lineiſque ſex ferrugineis.*

CIGALE DE PROVENCE. Deux dents au ſommet de l'écuſſon; quatre étuis en anaſtomoſes, avec ſix lignes noirâtres.

Cette Cigale ſe tient ſur les arbres & dans les buiſſons.

— *HÆMATHODES.* (Lin.) *nigra, immaculata; abdomine inciſuris ſanguineis.*

CIGALE DE PRÉS, noire, ſans taches, avec des eſpèces d'inciſions couleur de ſang ſur le ventre.

Cette Cigale, au moins celle que j'ai trouvée, eſt de moitié plus petite que la précédente. Je n'y ai point remarqué les taches de ſang dont parle Linné; le reſte de la deſcription y convient bien.

Cette espèce est très-commune dans les prés où son chant continuel & perçant se fait entendre, sur-tout dans le haut du jour. En général sa couleur est d'un brun noir; mais lorsqu'elle sort de sa chrysalide, son corcelet, sa tête & ses ailes sont d'un très-beau verd. Elle perd cette couleur en moins d'une demi-heure, à mesure qu'elle se sèche, & que ses ailes se développent.

LIBELLULA. DEMOISELLE.

— *MACULATA*. (Lin.) *Alis posticis basi omnibusque medio antico macula nigricante.*

DEMOISELLE FRANÇOISE. Une tache noirâtre à la base des ailes inférieures, & à toutes la même tache au milieu du bord extérieur.

— *FLAVEOLA*. (Lin.) *Alis basi luteis.*

DEMOISELLE JAUNE. Ailes jaunes à leur base.

— *DEPRESSA*. (Lin.) *Alis omnibus basi nigricantibus, thorace lineis duabus flavis, abdomine lanceolato lateribus flavescente.*

DEMOISELLE APPLATIE. Toutes les ailes noires à leur base; deux lignes jaunes sur le thorax; ventre lancéolé avec les côtés jaunes.

Cette espèce a le ventre gros, large, & comme applati.

— *FORCIPATA.* (Lin.) *Thorace nigro characteribus variis flaveſcentibus cauda unguiculata.*

DEMOISELLE A CROCHETS. Thorax noir, avec différens caractères jaunâtres, & la queue onguiculée.

— *ÆNEA.* (Lin.) *Thorace Œneo-viridi.*

DEMOISELLE AZURÉE. Thorax d'un verd d'airain.

— *VIRGO.* (Lin.) *Alis erectis coloratis.*

DEMOISELLE VIERGE. Ailes droites, colorées.

J'en ai trouvé beaucoup de variétés dont les ailes avoient différentes teintes de noir, de brun, de roux,

— *PUELLA.* *Alis erectis hyalinis.*

DEMOISELTE ENFANT. Ailes droites, couleur d'eau.

EPHEMERA. ÉPHÉMÈRE.

— *LUTEA.* (Lin.) *Cauda trifeta, corpore luteo, alis hyalinis reticulatis.*

ÉPHÉMÈRE JAUNE. Queue terminée par trois ſoies; corps jaune; ailes réticulées, tranſparentes, de couleur d'eau.

— *NIGRA.* (Lin.) *Cauda bifeta, corpore nigro, alis nigricantibus; inferioribus minimis.*

ÉPHÉMÈRE NOIRE. Queue terminée par deux soies; ailes noirâtres; les inférieures très-petites.

HEMEROBIUS. HÉMÉROBE.

— *PERLA.* (Lin.) *Luteo-viridis, alis hyalinis: vasis viridibus.*

HÉMÉROBE PERLE, d'un jaune-verd; ailes couleur d'eau; les vaisseaux verds.

SPECIOSUS. (Lin.) *fuscus, alis griseis nigro maculatis.*

HÉMÉROBE BRILLANT, brun; ailes grises, tachetées de noir.

MYRMELEON. FOURMILION.

— *LIBELLULOIDES.* (Lin.) *Alis nigro punctatis maculatisque.*

FOURMILION-DEMOISELLE. Ailes ponctuées de noir, avec de grandes taches de même couleur.

Ce bel insecte est assez commun dans les lieux sablonneux, où probablement il dépose ses œufs, & où vit sa larve. Ses ailes sont grandes, larges, arrondies, plus longues que le corps, ornées de lignes, de points & de taches noires, dont la plupart forment un quadrille noir & jaune. Les deux premières, étendues en ligne droite, ont quatre pouces d'une extrémité à l'autre. Le corps a dix-huit lignes de long. Il présente des cercles alternativement jaunes

&

& noirs : les côtés ſont blanchâtres, le deſſous du ventre eſt plus noir que jaune, le corcelet couvert de poils épais. Je n'ai pas pu trouver la larve de cet inſecte.

— *LONGICORNE.* (Lin.) *Alis flavis; maculis duabus nigris difformibus, antennis longitudine corporis.*

FOURMILION A LONGUES ANTENNES. Ailes jaunes; deux taches noires irrégulières; antennes de la longueur du corps.

— *BARBARUM.* (Lin.) *Alis hyalinis, antennis longitudine corporis : clava ſuborbiculata.*

FORMILION DE BARBARIE. Aîles de couleur aqueuſe, antennes de la longueur du corps; le bout des antennes preſque orbiculaire.

Ces deux dernières eſpèces ſont beaucoup plus rares que la première. Je n'ai pas rencontré notre Fourmilion d'Europe (*Myrmeleon formicarium*); mais j'ai trouvé des larves qui reſſembloient parfaitement à la ſienne. Comme je n'ai pas ſuivi leur développement, j'ignore ſi elles lui appartenoient.

PANORPA. PANORPE.

— *COA.* (Lin.) *Alis erectis; poſticis ſublinearibus longiſſimis.*

PANORPE DE L'ISLE DE CO. Aîles droites; les inférieures preſque linéaires, très-longues.

Ce joli insecte est très-remarquable par ses aîles inférieures que l'on prendroit plutôt pour deux balanciers. Elles sont longues, presque linéaires, très-effilées à leur origine, s'élargissent un peu jusques vers leur extrémité, où elles forment une palette ovale qui finit par une queue plate à demi-tordue. Leur couleur est alternativement blanche & brune. Les ailes supérieures sont larges, presque ovales. Son ventre est orné de bandes jaunes & verdâtres, alternatives & longitudinales.

SPHEX. SPHEX.

— *BIDENS.* (Lin.) *Atra, abdomine petiolato brevissimo, tibiis posticis clavatis denticulatis rufis.*

SPHEX A DEUX DENTS, d'un noir matte, le ventre attaché à un pétiole très-court, les pattes de derrière en forme de clous, denticulées, rousses.

— *MAURITANICA.* (Lin.) *Nigra, capite antennis pedibusque ferrugineis, alis limbo nigro.*

SPHEX DE MAURITANIE, de couleur noire; la tête, les antennes & les pieds couleur de rouille; le limbe des aîles noir.

— *MAXILLOSA* (1) (nobis), *nigra, abdomine*

(1) Très-mauvaise gravure dans le Journal de Physique, mois d'Août 1787, page 111.

petiolato violaceo-apice fulvo; maxillis arcuatis acutis longitudine & forma capitis.

SPHEX A FORTES MACHOIRES. De couleur noire; ventre attaché à un pétiole, violet, jaunâtre à son extrémité; mâchoires arquées, aiguës, de la forme & de la longueur de la tête.

J'ai trouvé ce bel insecte dans la toile d'une araignée, dont je parlerai plus bas. Je n'ai pu les rencontrer ailleurs. Peut-être avoit-il été imprudemment l'attaquer; car l'on sait que le Sphex s'empare des araignées ou des larves d'insectes, qu'il les tue, & dépose ses œufs dans leur cadavre; ensuite, avec ses deux pattes de derrière, il forme un trou en terre, y place l'insecte qui renferme sa famille, & en bouche l'ouverture avec soin. Ses petits, un à un dans chaque insecte, trouvent en sortant de l'œuf, une nourriture qui leur convient. Ils ne quittent leur prison que lorsqu'ils sont devenus *insectes parfaits*. Un caractère frappant dans ce Sphex est la longueur de ses mâchoires. Elles sont très-fortes, en forme de pinces, longues, effilées, très-aiguës, couvertes de plusieurs petits poils roussâtres. Sa tête est plate, hémisphérique. Son corcelet a, sur la partie antérieure, deux grosses tubercules noires. La tête & le corcelet sont noirs, les ailes fauves, l'extrémité des premières marquées d'une tache bleuâtre. Le ventre a une très-jolie forme ovale.

Il eſt liſſe, d'un bleu d'acier trempé, un peu tacheté de roux aux derniers anneaux. Les pattes ſont fauves; cinq articulations aux tarſes; à chaque articulation des poils rudes en forme de broſſettes.

APIS. ABEILLE.

— *CINERARIA.* (Lin.) *Nigra, thorace hirſuto albicante; faſcia nigra, abdomine cæruleſcente.*

ABEILLE EN DEUIL, de couleur noire, thorax hériſſé de poils blanchâtres, avec une bande noire; ventre couleur d'azur.

Cette Abeille fait ſon nid en terre dans les plus épaiſſes brouſſailles.

— *RUFA.* (Lin.) *Fuſca, abdomine ruféſcente; fronte alba.*

ABEILLE ROUSSE. Rouſſe par tout le corps, le ventre rouſsâtre, le front blanc.

— *MELLIFICA.* (Lin.) *pubeſcens, thorace ſubgriſeo, abdomine fuſco, tibiis poſticis ciliatis, intus tranſverſe ſtriatis.*

ABEILLE MOUCHE A MIEL. Velue; thorax preſque gris; ventre roux; pattes de derrière ciliées, ſtriées en dedans tranſverſalement.

Les Abeilles ſauvages, en Barbarie, dépoſent leurs rayons dans les fentes des rochers, dans le creux

des arbres. Leur miel a une saveur délicieuse. Les Arabes forment les ruches avec des écorces de liège, qu'ils réunissent en tuyaux cylindriques, & qu'ils étendent par terre en les environnant de broussailles. La cire est un objet de commerce assez considérable.

— *CUNICULARIA.* (Lin.) *Pubescens, thorace ferrugineo, abdomine fusco, pedibus undique villosis.*

ABEILLE TERRIÈRE. Velue; thorax couleur de rouille, ventre roux, pieds velus par-tout.

J'ai trouvé un très-grand nombre de ces Abeilles dans les citernes qui se trouvent aux ruines d'Hyppone. Elles logent dans des trous qu'elles se sont formés dans une terre sèche & noire.

— *BARBARA.* (Lin.) *Nigra, thoracis ambitu rufo.*

ABEILLE DE BARBARIE, de couleur noire; la circonférence du corcelet roussâtre.

Cette Abeille est très-petite, toute noire, excepté le corcelet, qui a un peu de roux sur le bord.

— *VIOLACEA.* (Lin.) *Hirsuta, atra, alis cærulescentibus.*

ABEILLE VIOLETTE, velue, d'une couleur matte, les aîles d'un bleu azur.

Cette Abeille se nourrit particuliérement de fruits. Elle loge dans le tronc des arbres.

— *Terrestris*. (Lin.) *Hirsuta, nigra, thoracis cingulo flavo, ano albo.*

Abeille terrestre, velue, noire, une ceinture jaune sur le thorax, l'extrémité du ventre blanche.

— *Muscorum*. (Lin.) *Hirsuta fulva, abdomine flavo.*

Abeille des mousses; velue, d'une couleur fauve, le ventre jaune.

FORMICA. FOURMI.

— *Barbara*. (Lin.) *Atra, capite antennis plantisque ferrugineis.*

Fourmi de Barbarie, d'un noir matte, la tête les antennes & les pieds couleur de rouille.

Cette Fourmi habite dans les bois. Elle est grosse, forte; ses piquures sont très-douloureuses.

— *Rufa*. (Lin.) *Thorace compresso toto ferrugineo, capite abdomineque nigris.*

Fourmie rousse. Thorax comprimée, couleur de rouille; la tête & le ventre noirs.

Cette Fourmi est moins grosse que la précédente; elle n'en est pas moins méchante. Elle habite les bois

& les jardins, attaque les fruits des arbres, fait la guerre aux Pucerons, ou plutôt à la liqueur mielleuse qui découle de leur corps.

— *Nigra.* (Lin.) *Tota nigra nitida, tibiis cinerascentibus.*

Fourmi noire. Entièrement noire, luisante; les pattes un peu grisâtres.

Cette espèce est une des plus petites. Elle fréquente les appartemens, s'insinue dans les buffets, y attaque les sucreries, les confitures, &c. & se multiplie, sur-tout dans les pays chauds, à un tel point, qu'il est presque impossible de se débarrasser de ces hôtes importuns. M'étant absenté pendant quelques jours de la Calle, à mon retour je trouvai ces fourmis établies par milliers dans l'appartement où je tenois mes boîtes d'insectes. Elles les avoient tous mutilés à un tel point, que je fus obligé de travailler à une nouvelle collection. Je ne garantis mes nouveaux insectes de l'attaque de ces Fourmis, qu'en répandant dans mes boîtes beaucoup de camphre & de térébenthine. Je pris ensuite le parti de suspendre des planches au milieu de mon plafond avec des cordes trempées dans l'essence de térébenthine, que je renouvellois de temps en temps. Ce moyen me réussit parfaitement.

Ayant de cette manière mis mes insectes en sûreté, j'imaginai de profiter de la visite de ces Fourmis

pour étudier leurs moeurs, & m'amuser à quelques expériences. Quoique cette petite république ait été assez bien observée, l'on me permettra de présenter ici quelques observations particulières sur ces insectes, dont les travaux ont si souvent excité notre admiration.

Il est peu d'êtres dans la Nature, plus actifs, plus laborieux que la Fourni, si l'on en excepte l'industrieuse Abeille. Par le moyen d'un petit Lézard à demi putréfié, que je plaçai sur une caisse où j'avois des arbustes, je rassemblai, en moins de douze heures, des milliers de Fourmis. Il y avoit du plaisir à les voir accourir de tous côtés, sans trop savoir d'où elles venoient. Elles attaquèrent leur proie avec tant d'acharnement, que dès le lendemain elle fut dévorée, & que ces Fourmis s'étoient déjà logées dans la caisse. Je leur présentai plusieurs petits oiseaux; elles les anatomisèrent promptement, & avec tant de propreté, que l'art ne pourroit parvenir à avoir des squelettes plus parfaitement dépouillés de toutes portions cartilagineuses ou graisseuses. Il n'est point de meilleurs & de plus habiles anatomistes; & ceux qui s'occupent de cette science, pourroient, pour les petits sujets, profiter avec avantage des travaux des Fourmis; mais il faut les suivre de près, parce qu'elles s'emparent fort bien des os, après avoir coupé les nerfs qui les unissent.

Rien de plus admirable que de voir ces Fourmis, à peine visibles, enlever des fardeaux très-pesans, & se charger d'énormes rochers qu'elles transportent au loin, sans être arrêtées par les vallées, les montagnes, les précipices qu'elles rencontrent en leur route. Je les ai vues, chargées d'une patte, d'une cuisse à moitié rongées, descendre du haut d'un vase de quinze pouces, qui se retrécissoit vers sa base, & formoit un précipice rapide & dangereux; je les ai vues, dis-je, le franchir avec courage, & se rendre avec leur butin dans leur demeure commune, située au pied de ce vase. Trois, six, huit tout au plus, suffisoient pour descendre un fardeau au moins trente fois plus gros qu'elles. Dans ces opérations elles s'entre-aident avec une intelligence admirable. Tandis que les unes saisissent le fardeau & le tirent avec leurs pinces, d'autres passent dessous & le soulèvent pour faciliter le transport. Si elles rencontrent un obstacle insurmontable, elles retirent leur fardeau en arrière, sans se décourager, enlèvent l'obstacle, si elles le peuvent, ou ont recours à des moyens relatifs aux circonstances.

Il feroit difficile, même avec la plus scrupuleuse attention, de deviner le but de toutes leurs démarches. A peine ont-elles trouvé une proie considérable, telle qu'un oiseau, qu'aussi-tôt elles commencent par l'environner de terre, de sable & de gravier, jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement enterrée

Quand elles veulent y travailler, elles découvrent les parties qu'elles vont attaquer; & le travail fini, elles les recouvrent avec soin. Quel est donc leur but dans ces pénibles opérations, & qu'elles regardent comme si essentielles, que si l'on détruit les monceaux de terre qui recouvrent le cadavre, elles s'empressent bien vîte de les rétablir? Seroit-ce pour cacher leur proie aux autres insectes voraces? ou bien pour faciliter leurs travaux, en formant une espèce de glacis en pente douce jusqu'aux parties les plus élevées de l'animal; ou pour dérober leurs opérations aux yeux des spectateurs, ou plutôt se dérober elles-mêmes aux ardeurs du soleil (1)? Quoi qu'il en soit, il est probable que tous ces grands travaux ne tendent qu'à procurer à la république des jouissances plus paisibles, & pour lesquelles l'on sacrifie le repos du moment. C'est sûrement dans les mêmes vues, qu'après avoir enterré leur proie, elles creusent en dessous différens canaux qui vont aboutir à la demeure commune.

S'il s'agit au contraire d'une mouche, d'un scarabé, ou de quelque autre insecte de médiocre grosseur, elles l'attaquent en grand nombre, le

---

(1) Le soleil étoit si brûlant dans l'angle où elles se trouvoient, qu'elles cessoient de travailler pendant la grosse chaleur, excepté lorsque je les garantissois avec un vase ou un autre instrument.

saisissent, & le descendent tout vivant dans leur obscure caverne. C'est-là qu'il trouve son supplice & son tombeau. Je les ai vues attaquer & vaincre de très-gros hannetons que j'avois livrés à leur voracité. Ces combats se passèrent au fond d'un vase à hauts bords, où, par le moyen d'un appât, j'avois assemblé la fourmillière. Elles saisirent l'animal par les pattes, par les antennes, par l'extrémité de ses aîles, &, malgré ses efforts, elles traînèrent courageusement vers le lieu de sa destination ce colosse renversé sur le dos. Celui-ci se relève, s'agite, veut fuir, & entraîne avec lui de nombreuses Fourmis qui lui pendent de toutes parts. Mais bientôt ses forces sont épuisées; il succombe, & plie sous les efforts multipliés de ses nombreux ennemis. Il n'a pas même l'espoir de se sauver par la course. S'il y est trop habile, les ennemis qu'il entraîne avec lui, chemin faisant lui coupent les jarrets. Les pattes tombent; alors plus de difficultés. L'insecte est conduit dans l'antre ténébreux: mais souvent l'ouverture en est trop étroite. Dans ce cas, après avoir essayé en tous sens de faire entrer l'animal, si l'on ne peut y réussir, le parti est bientôt pris. L'on élargit l'ouverture, & l'on y transporte par morceaux ce qui ne pouvoit y entrer en entier.

Il ne suffit pas à l'observateur de la Nature de suivre pas à pas les opérations des insectes, il doit encore mettre leur intelligence à l'épreuve. Par-là

il reconnoîtra que ces petits animaux ne sont point de pures machines, mais qu'ils savent très-bien combiner les moyens avec la fin; & que si on les détourne de leur route ordinaire, ils en choisissent une autre appropriée aux circonstances. Ma petite république m'en fournit la preuve. Ayant traversé un Lézard d'une longue épingle noire; j'appuyai les extrémités de cette épingle sur les bords d'un vase, de sorte que la proie étoit suspendue au milieu du vase. Point d'autre chemin pour y arriver que l'épingle qui servoit de pont; mais d'un pont si étroit, qu'il ne pouvoit y passer qu'une Fourmi de front; & lorsque deux se rencontroient, il falloit que l'une passât pardessus l'autre. Mes Fourmis, attirées par l'odeur, eurent bientôt trouvé la source des émanations. Elles s'y rendirent en foule. Il étoit facile d'y arriver. Mais s'agissoit-il de revenir, & sur-tout de revenir chargé? c'étoit alors que les inconvéniens se faisoient sentir. Les Fourmis s'embarrassoient les unes les autres; elles culbutoient par douzaines; le désordre étoit affreux. Enfin les ouvrières, fatiguées par les embarras & les chûtes, prirent le parti d'abandonner le travail & de rester fixées à leur proie, qu'elles rongèrent tranquillement. Dans cette position, point d'inquiétudes pour la vie. C'étoit fort bien; mais les intérêts communs en souffroient, & l'égoïsme est le vice le plus destructeur des républiques. Ces républicaines ne

purent donc se souffrir long-temps loin de leur patrie, malgré la position la plus avantageuse. Les travaux communs étoient interrompus, les provisions manquoient au magasin, la famille languissoit, les petits mouroient de faim. Mais, que faire? toutes les fois que l'on essayoit de passer le pont, de nouvelles venues barroient le passage : les chûtes étoient fréquentes, mais point dangereuses. Guidées pat l'expérience, ces intrépides républicaines résolurent de se laisser tomber avec leur fardeau, non pas du pont, mais de la partie inférieure du Lézard, qui touchoit presque le fond du vase. Ce moyen une fois trouvé, les Fourmis se précipitoient en foule avec leur charge, & remontoient contre les parois du vase. Dès-lors tout fut de nouveau en activité. Plus d'obstacles, plus d'embarras. Quelques-unes, il est vrai, troubloient l'ordre; mais le plus grand nombre observoit cette marche.

Je n'ai pu recueillir qu'un très-petit nombre d'observations sur les moeurs des Fourmis. Cette partie exige, de la part de l'observateur, beaucoup de précision, de discernement, & le tact le plus délicat. Les membres d'une société particulière, réunis par des intérêts communs, semblent devoir exclure de leur corps tout étranger qui viendroit se mêler à eux, & partager leurs richesses, même en partageant leurs travaux. L'esprit républicain des Fourmis paroît s'écarter de ce principe. Voilà

ce que j'ai eu lieu de remarquer à ce sujet. J'ai plusieurs fois transporté quelques Fourmis d'une fourmillière dans une autre, ou plutôt, je les ai jettées au milieu des butineuses. Leur arrivée occasionnoit d'abord quelques désordres ; mais bientôt le tout s'appaisoit. Celles-ci étoient reçues & incorporées. Elles se mettoient aussi-tôt à travailler pour les intérêts publics, sans être inquiétées. Cependant mes Fourmis étant de la plus petite espèce, comme je l'ai déjà observé, je n'ai pu suivre long-temps ces nouvelles citoyennes. Il est si aisé de les confondre, que je n'ose là-dessus prononcer affirmativement.

Mais voici qui est encore plus difficile à expliquer. J'en estropiai quelques-unes, que je jettai sur le passage des ouvrières. La première qui la rencontroit s'agitoit considérablement, couroit çà & là, comme *éperdue ;* bientôt une seconde arrivoit. Le gros de la troupe ne tardoit pas à recevoir des nouvelles. Aussi-tôt le désordre s'emparoit de la multitude ; les travaux étoient suspendus. On alloit en foule rendre visite à l'estropiée. Les unes se contentoient de l'examiner, passoient outre, & reprenoient leur travail ; d'autres la saisissoient, la traînoient quelque temps, & l'abandonnoient. Enfin une d'entre elles s'en emparoit. La malade confiée à ses soins, étoit éloignée de la multitude, conduite loin des travaux & de la fourmillière, & enfin abandonnée à elle-même.

Que de choſes à dire ſur un fait auſſi ſingulier ; mais auparavant que de choſes à obſerver !

L'ordre que les Fourmis obſervent dans leurs travaux, eſt encore à remarquer. Chacun ſait qu'elles forment ordinairement deux lignes bien tracées, ſurtout lorſque la fourmillière eſt éloignée du lieu où elles vont butiner. L'une de ces lignes eſt formée par les Fourmis qui vont à vuide au travail, & l'autre, par celles qui reviennent chargées. Cependant cet ordre n'eſt pas tellement exact, qu'il ne ſoit ſouvent interrompu. Plus la fourmillière eſt près du lieu du travail, moins il y a d'ordre. Il eſt, en effet, bien moins néceſſaire, que dans les voyages de long cours. L'on apperçoit auſſi pluſieurs d'entre elles courant çà & là ſans paroître avoir de but déterminé : cependant quelquefois elles s'approchent d'autres Fourmis qui ſemblent ne rien faire. Auſſi-tôt ces dernières s'agitent & retournent à l'ouvrage. Ces Fourmis vagabondes ſeroient-elles des ſurveillantes pour aiguillonner les pareſſeuſes, & empêcher qu'aucune d'elles ne ſoit à rien faire ? Mais faut-il aux animaux d'autre aiguillon que leur propre nature, pour remplir les fonctions auxquelles ils ſont deſtinés ? D'ailleurs, quand il s'agit de ſuppoſer des intentions à des êtres auſſi éloignés de nous, il faut être très-réſervé & bien voir avant que d'oſer prononcer. L'amour du merveilleux nous a ſouvent fait prêter une intelligence chimérique à ces petits

êtres qui occupent un des derniers anneaux dans la chaîne des animaux.

FORMICA RUBRA. (Lin.) *Teſtacea, oculis punctoque ſub abdomine nigris.*

FOURMI ROUGE. Teſtacée ; les yeux noirs & un point noir ſous le ventre.

Je crois que c'eſt cette même eſpèce qui, en Provence, paſſe l'hiver ſous l'écorce des ſeps de vignes, où ces Fourmis ſont entaſſées & engourdies.

OESTRUS. L'OESTRE.

— *BOVIS.* (Lin.) *Alis maculatis, thorace flavo ; faſcia fuſca, abdomine flavo apice nigro.*

OESTRE DU BŒUF. Ailes tachetées ; thorax jaune, avec une bande fauve ; ventre jaune, l'extrémité noire.

La fureur qui tranſporte les Bœufs lorſque cet inſecte cherche à dépoſer ſes œufs ſous leur peau, eſt connue. J'en ai vu des effets terribles en Afrique, où cet inſecte paroît acquérir plus de vigueur à meſure que les chaleurs ſont plus fortes. C'eſt ordinairement depuis dix heures du matin juſqu'à trois heures après-midi, qu'il fait ſentir ſes cruelles piquures. Dès que les bœufs en ſont attaqués, ils s'agitent, ſe tourmentent, & finiſſent par devenir furieux. Ils courent de

de tous côtés à travers les forêts, cherchent inutilement à se débarrasser d'un ennemi qu'ils ne peuvent vaincre. Indociles alors à la voix de leur maître, ils s'égarent au loin, se dispersent, & quelquefois restent perdus pour le propriétaire. C'est afin d'éviter cet inconvénient, qu'à la Calle on les ramène pendant l'été sur la place dans le haut du jour, & qu'on ne les reconduit aux pâturages que le soir.

— *Nasalis.* (Lin.) *Alis immaculatis, thorace ferrugineo abdomine nigro, pilis flavis.*

Oestre des chevaux. Ailes sans taches; thorax couleur de rouille, ventre noir avec des poils jaunes.

— *Hæmorrhoidalis.* (Lin.) *Alis immaculatis, thorace nigro: scutello pallido, abdomine nigro, basi albo apiceque fulvo.*

Oestre hémorrhoïdal. Ailes sans taches; thorax noir, avec un écusson pâle; ventre noir, blanc à sa base, & fauve à son extrémité.

Ces deux espèces attaquent les chevaux. La première dépose ses œufs dans leurs naseaux; & la seconde, dans le fondement: mais leurs piquures n'excitent pas, dans ces animaux, une fureur égale à celle qui agite les bœufs.

Je n'ai point rencontré l'Oestre dont la larve se nourrit dans les sinus frontaux du nez des moutons. J'ignore s'il existe en Barbarie.

TIPULA. TIPULE.

— *Littoralis.* (Lin.) *Virescens, alis immaculatis, pedibus anticis longissimis.*

Tipule des rivages. Verdâtre, alles sans taches, les pattes de devant très-longues.

Cette espèce est très-commune le long des étangs, des rivières, & sur le bord de la mer. Je ne lui ai trouvé aucune différence avec celle de l'Europe.

TABANUS. TAON.

— *Mauritanus.* (Lin.) *Oculis nigricantibus, abdominis secundo segmento macula nigra, rostro corpus æquante.*

Taon de Mauritanie. Yeux noirs, une tache noire sur le second anneau du ventre, trompe de la longueur du corps.

Cet insecte est à-peu-près de la grosseur de notre Mouche commune. Il est remarquable par sa longue trompe & les anneaux du ventre de différentes couleurs.

— *Bovinus.* (Lin.) *Oculis virescentibus, abdominis dorso maculis albis trigonis longitudinalibus.*

Taon des bœufs. Yeux verts, taches blanches, triangulaires, longitudinales sur le dos du ventre.

Cette espèce est la plus commune. Elle s'attache à la suite des chevaux & des bœufs.

— *Morio.* (Lin.) *Oculis corporeque toto atro, alis hyalinis.*

Taon morio. Les yeux & le corps d'une couleur sombre, les ailes transparentes.

On le voit voltiger continuellement dans les forêts & les lieux ombragés.

CULEX. COUSIN.

— *Pipiens.* (Lin.) *Cinereus, abdomine annulis fuscis octo.*

Cousin commun. De couleur cendrée, huit anneaux bruns au ventre.

Il est si commun en Barbarie, qu'il ne laisse aux hommes aucun repos pendant le jour, & trouble cruellement le sommeil pendant la nuit. Il vole toujours en troupes nombreuses.

— *Argenteus.* (nobis) *Dorsum squamis argenteis exornatum, tibiis fasciatis.*

Quoique cet insecte ait été détruit avec beaucoup d'autres dans ma collection, j'ai cru devoir en parler ici. Il est de la grosseur du précédent; mais si richement paré, que je lui ai souvent pardonné ses piquures pour le plaisir de l'admirer. Tout son corps, particuliérement le dos, est couvert

d'écailles argentées, comme autant de paillettes orbiculaires & brillantes. Ses pattes sont ornées de bandes alternatives brunes & argentées.

HIPPOBOSCA. HIPPOBOSQUE.

— *EQUINA.* (Lin.) *Alis obtusis, thorace albo variegato, pedibus tetradactylis.*

HIPPOBOSQUE DES QUADRUPÈDES. Ailes obtuses, thorax blanc, panaché; quatre doigts aux tarses.

— *AVICULARIA.* (Lin.) *Alis obtusis, thorace unicolore.*

HIPPOBOSQUE DES OISEAUX. Ailes obtuses, thorax d'une seule couleur.

ARANEA. ARAIGNÉE.

De plusieurs belles espèces d'Araignées que j'ai rencontrées en Barbarie, je ne citerai que celles qui ont plus particuliérement fixé mon attention par leur couleur, leur forme, leurs moeurs, &c. N'en ayant pu conserver beaucoup d'autres, j'aime mieux n'en point parler que de risquer de tomber dans quelque erreur, & d'y induire le lecteur.

ARANEA FASCIATA *. (Fabricius, syst. Entom.)

---

* Figurée dans le Journal de Physique, mois d'avril 1787, page 141.

Abdomine fasciis flavescentibus, pedibus fusco annulatis. Mus. D. Bank.

ARAIGNÉE A BANDES. Le ventre divisé par des bandes jaunes ; anneaux de couleur fauve aux pattes.

L'Araignée que j'ai rapportée, & qui se trouve dans le cabinet de M. Gigot d'Orcy, me paroît être celle que Fabricius cite du cabinet de M. Bank, & qui vit dans l'île de Madère ; mais si c'est la même, ses yeux sont mal décrits. Au lieu d'être placés dans la cinquième division, parmi les Araignées qui ont les yeux disposés ainsi .::., elle doit être renvoyée dans la neuvième, parmi celles dont les yeux sont rangés de la manière suivante .::.

Cette Araignée a le corps orné de bandes transversales noires & jaunes, semblables à celles de quelques Guèpes. Le thorax est une écaille dure, couverte de poils blanchâtres. Ses pattes sont brunes à leur première division, & se terminent par des bandes alternativement noires & cendrées. Sous le ventre, les bandes, au lieu d'être transverses, sont longitudinales, & piquetées de plusieurs petits points noirs.

Quand cette Araignée a acquis son entier accroissement, elle est presque de la grosseur du pouce, ce qui arrive à la fin de juillet. Elle habite les buissons & les haies, où elle forme sa toile en rézeau à très-larges mailles, dont elle occupe le centre. Ce

n'eſt point pour les petits inſectes que ſes filets ſont tendus, d'où il leur eſt facile de s'échapper à raiſon de la largeur des mailles ; ce n'eſt qu'aux groſſes Mouches, aux Guèpes, aux Bourdons, & même aux Sauterelles qu'elle déclare la guerre.

Dès qu'un de ces inſectes a eu l'imprudence de ſe jetter dans ſes filets, elle le fait ſon eſclave & l'enchaîne par pluſieurs fils. Elle ne lui ſuce point le ſang ; mais elle commence par lui donner la mort avec ſes redoutables mâchoires. Elle en mange une partie, ſi elle eſt affamée, & met le reſte en réſerve pour un autre repas ; mais elle a ſoin de cacher ſes proviſions parmi des feuilles sèches, hors de la portée de la vue. Je lui ai ſouvent trouvé des vivres très-abondans. Chaque proie étoit renfermée dans un ſac à part, compoſé de fils tiſſus ſans ordre, & enduits d'une glu noirâtre très-abondante. C'eſt parmi ces cadavres d'inſectes que j'ai trouvé le joli *Sphex* à fortes mâchoires, dont j'ai parlé plus haut (1).

Le ſac dans lequel elle dépoſe ſes œufs, eſt d'une forme très-ſingulière. C'eſt un ovale coupé horizontalement dans ſon milieu, & de la groſſeur d'un œuf de pigeon. Le tiſſu, preſque parcheminé, eſt ſi ſerré, qu'il eſt très-difficile de pouvoir le déchirer. Sa partie tronquée eſt garnie à ſes bords de ſept à

(1) *Sphex maxilloſa*, pag. 322.

huit pointes en forme d'anses, d'où partent des fils très-forts qui tiennent ce sac suspendu à peu près comme les lampes de nos églises. A peine les jeunes Araignées sont sorties des œufs, qu'elles rompent l'espèce d'opercule qui ferme la grande ouverture de l'ovale; elles rodent en troupes dans les environs, & se retirent ensuite dans leur première habitation, où elles vivent en société jusqu'à ce que, devenues plus fortes, elles se séparent & deviennent ennemies mortelles, après avoir vécu en famille & d'un bon accord.

Les fils de cette Araignée sont les plus forts que je connoisse. Je les ai souvent essayés avec des fils de soie. Ces derniers, tirés à forces égales, étoient les premiers à se rompre. Ces fils sont d'un luisant argenté, très-longs, faciles à travailler. Ils pourroient suppléer à la soie avec un avantage d'autant plus grand, que cet insecte, ardent au travail, & pourvu de très-gros mammelons, ne tarde pas à former une nouvelle toile, dès qu'il est privé de celle qu'il avoit d'abord fabriquée. Mais ses mœurs insociales s'opposeront toujours à une telle manufacture.

La seule vue de ses semblables met cet insecte en fureur. D'aussi loin qu'ils s'apperçoivent, ils fondent les uns sur les autres avec un acharnement qui ne se termine que par la mort d'un des deux combattans. Les cadavres des vaincus sont mis en réserve avec les autres provisions de bouche. Il est

impossible d'en conserver plusieurs en liberté dans un même appartement, quoique placés à des distances très-éloignées. J'avois renfermé une douzaine de ces Araignées dans mon cabinet : la plus forte est restée seule maîtresse du champ de bataille, après huit jours de combats.

J'ai souvent rencontré, parmi les mêmes buissons, une autre Araignée de la même grosseur, de la même famille que la précédente. Elle en a les mœurs & la férocité. Elle m'a paru n'en différer que par sa couleur, qui est d'un très-beau velouté mêlé de noir & de brun, & formant des nuances très-agréables. Cette Araignée ayant été détruite pendant le temps de ma quarantaine à Marseille, je ne peux en donner une description bien exacte. Elle ne pond point ses œufs, comme la précédente, mais elle les dépose, en forme de gâteau, sur un corps solide, arrangés symmétriquement, collés ensemble par une glu blanchâtre, & elles les recouvre avec plusieurs fils roux, tissus sans ordre, & si peu serrés, qu'il est facile d'appercevoir, à travers, la disposition des œufs. J'en ai élevé plusieurs. Elles m'ont paru s'inquiéter peu du sort de leur famille, qu'elles abandonnent peu après la ponte, pour aller chercher fortune ailleurs.

— *SANGUINOLENTA*. (Lin.) *Abdomine ovato coccineo : linea longitudinali atra.*

ARAIGNÉE ROUGE. Ventre ovale, de couleur rouge, avec une ligne longitudinale d'un noir matte.

Cette Araignée court sur la terre dans les champs. Elle loge dans des trous, où elle forme une toile très-irrégulière.

— *VIRESCENS.* (Lin.) *Abdomine oblongo flavo-viridi : lineis lateralibus albis.*

ARAIGNÉE VERDATRE. Ventre oblong, d'un jaune verd, avec des lignes blanches latérales.

Elle habite dans les haies & les brouſſailles, où elle tend de grands filets à rézeau.

— *TARANTULA.* (Lin.) *Subtus atra, pedibus ſubtus atro faſciatis.*

ARAIGNÉE TARANTULE. D'un noir matte en deſſous, avec le deſſous des pattes en bandelettes de même couleur.

Je ne cite cette Araignée ſi célèbre, comme habitante de la Barbarie, que ſur la foi des auteurs. Je ne l'y ai jamais rencontrée.

SCORPIO. SCORPION.

— *MAURUS.* (Lin.) *Pectinibus 8 dentatis, manibus ſubcordatis punctatis.*

SCORPION DE MAURITANIE. Peignes à huit dents; pinces presque en cœur, ponctuées.

Cette espèce est très-commune dans le sable, où on la trouve quelquefois par pelotons. Sa couleur est noire.

— *EUROPÆUS.* (Lin.) *Pectinibus 18 dentatis; manibus angulatis.*

SCORPION D'EUROPE. Peignes à dix-huit dents; pinces anguleuses.

On le trouve sous les pierres, dans les lieux humides, dans les appartemens au rez-de-chaussée. Il m'a paru le même que celui qui vient en Provence; mais il est plus fort & plus gros.

— *AUSTRALIS.* (Lin.) *Pectinibus 32 dentatis; manibus lævibus.*

SCORPION DU MIDI. Peignes à trente-deux dents; pinces sans poil.

CANTHAROIDES. (*Fabricius, syst. Entomol.*) Il ressemble à celui que l'on trouve aux environs de Paris.

CANCER. CRABE. ÉCREVISSE.

LA famille nombreuse des Crabes n'est pas moins étonnante par son organisation particulière que par l'instinct, la finesse & les ruses que plusieurs d'entre

eux mettent en usage, soit pour se procurer leur nourriture, soit pour se défendre & se mettre à l'abri des insultes & des attaques de leurs ennemis. Ils ont cela de commun avec les insectes, que chez eux les parties molles & les chairs sont intérieures, & que les os sont situés extérieurement, ou plutôt qu'ils sont remplacés par la membrane dure & crustacée qui revêt ces animaux. Les deux pattes de devant sont terminées par des pinces très-fortes, armées de dents qui leur servent à saisir leur nourriture & à la déchirer. L'on a remarqué que lorsqu'on leur coupoit une de leurs pattes, elle repoussoit en plus ou moins de temps; que la partie tronquée étoit bien plutôt remplacée lorsque l'incision étoit faite à la seconde articulation; & que quand cette patte étoit cassée plus haut que la seconde articulation, l'animal avoit soin de retrancher le reste, jusqu'à cette articulation.

Les Crabes s'accouplent au mois d'avril. La femelle se tient couchée sur le dos, & le mâle se place dessus, en la tenant serrée très-étroitement. Environ trois mois après la fécondation, les Crabes déposent leurs œufs dans le sable aux pieds des rochers. Ces animaux se nourrissent de vers, de coquillages, de petits poissons, & même de plantes marines (1).

(1) Baster, Opuscul. subseciva, tome II, page 12.

La plupart vivent très-bien hors de l'eau, & on les voit, sur-tout le soir, courir sur les rochers, & le long des bords de la mer. Ils paroissent même former entre eux une espèce de société.

Une autre propriété des Crabes est de se dépouiller entiérement de leur enveloppe testacée tous les ans au mois d'août. Ce moment est pour eux un état de crise. Après quelques jours de repos & de langueur, ils s'agitent vivement en tout sens, jusqu'à ce qu'ils soient sortis de leur enveloppe, devenue trop étroite pour eux. Ils sont alors foibles, mols, incapables de se soutenir sur leurs pattes jusqu'à ce que, quelques jours après, leur peau se soit durcie, & que les forces leur soient revenues : mais en attendant ils ont grand soin de se cacher, & sur-tout d'éviter la rencontre des autres Crabes, qui les dévoreroient sans pitié. J'ai observé, en Afrique, les espèces suivantes :

CANCER CURSOR. (Lin.) *Brachyurus, thorace lævi integerrimo : lateribus postice marginato, antennis fissilibus, cauda reflexa.*

CRABE COUREUR, à courte queue, thorax lisse très-entier, échancré en devant sur les côtés, antennes fissiles, queue recourbée en dessous.

— MINUTUS. (Lin.) *Brachyurus, thorace lævi integerrimo subquadrato : margine acutiusculo, antennis brevissimis.*

CRABE A COURTES ANTENNES, à courte queue, thorax lisse, très-entier, presque carré, un peu aigu à ses bords, antennes très-courtes.

Cette espèce, dont le principal caractère consiste dans les antennes très-courtes, est de la grandeur de l'ongle du petit doigt. On le trouve ordinairement dans les Moules, où l'on prétend que, par une espèce d'accord fait entre lui & la Moule, celle-ci lui accorde un logement & un asyle qui le met à l'abri de la poursuite de ses ennemis; tandis que le Crabe, de son côté, veille à la conservation de sa bienfaitrice, en l'avertissant du moindre danger, lorsqu'ouvrant ses écailles, elle est exposée à l'avidité de certains vers de la classe des polypes, qui n'attendent que ce moment pour s'introduire dans sa coquille, & dévorer la Moule. L'espèce suivante rend le même service à la Pinne-marine, si toutefois l'on peut ajouter foi à un fait qui mérite d'être suivi avec la plus scrupuleuse attention.

— *PINNOTHERES* (Lin.) *Brachyurus glaberrimus; thorace lævi: lateribus antice planato, caudæ medio noduloso-carinato.*

CRABE DE LA PINNE-MARINE, à courte queue, très-glabre; thorax lisse, applati en devant sur les côtés; le milieu de la queue noueux, & en forme de carêne.

— *Nucleus*. (Lin.) *Brachyurus, thorace lævi globoso: antice utrinque unidentato, postice rostroque bidentato.*

Crabe globuleux, à courte queue, thorax lisse en forme de globe, une dent de chaque côté à la partie antérieure, une espèce de bec à deux dents à la partie postérieure.

Ce Crabe m'a paru avoir tous les caractères que Linné lui donne. Sa couleur est jaunâtre; il est de la grosseur de la dernière phalange du doigt.

— *Araneus*. (Lin.) *Brachyurus, thorace hirsuto ovato tuberculato, rostro bifido, manibus ovatis.*

Crabe Araignée, à courte queue, thorax velu, ovale, tuberculé; bouche divisée en deux, pinces ovales.

Cette espèce devient très-grosse, elle est fort commune dans les mers de Provence.

— *Cruentatus*. (Lin.) *Brachyurus thorace tuberculoso sanguineo, rostro lineari truncato.*

Crabe ensanglanté, à courte queue, thorax couvert de tubercules couleur de sang, bouche linéaire tronquée.

Cette espèce approche beaucoup de la précédente. Elle a le dos & les pattes couverts de tubercules de différentes grosseurs.

— BERNHARDUS. (Lin.) *Macrourus parasiticus, chelis cordatis muricatis: dextra majore.*

CRABE SOLITAIRE, à longue queue, parasite; pinces en cœur armées de pointes, la pince droite plus grande.

Ce Crabe est connu vulgairement sous le nom de *Bernard-l'hermite.* Comme son corps est mol, dépourvu de l'enveloppe testacée de la plupart des autres Crabes, il a soin, pour se mettre à l'abri des attaques de ses ennemis, de se retirer dans une coquille vuide, qu'il choisit ordinairement parmi les Buccins, & qu'il traîne par-tout avec lui. A mesure qu'il grossit & que cette maison d'emprunt lui devient trop étroite, il la quitte pour en chercher une autre. Par le moyen des crochets de sa queue, il s'attache si fortement à une des spires intérieures de la coquille, qu'il faut beaucoup d'efforts pour l'en arracher. Parmi les coquilles vuides qui se trouvent sur les bords de la mer, l'on en rencontre un grand nombre habitées par cette espèce de Crabe. *Baster* (1) remarque que si l'on brise les coquilles dans lesquelles ces Crabes sont logés, on les voit alors, inquiets & agités, chercher leur première demeure; & que si deux ou trois se présentent pour occuper une nouvelle coquille, ils se livrent entre eux un

(1) Opusc. subsec. Liv. II, page 10.

combat très-violent, jusqu'à ce que le plus fort reste en possession de la coquille.

— *HOMARUS.* (Lin.) *Macrourus, thorace antrorsum aculeato, fronte bicorni, manibus adactylis.*

CRABE HOMAR, à longue queue; thorax épineux en devant, front à deux cornes, pinces sans doigts.

Ce Crabe est très-commun. C'est un mets assez délicat & très-nourrissant.

— *ARETUS.* (Lin.) *Macrourus, thorace antrorsum aculeato, fronte diphylla, manibus subadactylis.*

CRABE FEUILLÉ, à longue queue; thorax épineux en devant, le front orné de deux espèces de feuilles, pinces presque sans doigts.

Cette espèce, quoique bien moins forte & moins abondante en chair que la précédente, se mange en Provence. Elle a la tête ornée de deux larges appendices en forme de feuilles, divisées, à leur sommet, en six à sept parties.

— *PULEX.* (Lin.) *Macrourus, articularis, manibus quatuor adactylis, pedibus decem.*

Pulex marinus. Baster.

CRABE CREVETTE, à queue alongée, articulée; quatre pinces sans doigts, dix pattes.

Cette espèce est petite. Elle vit également dans l'eau douce, comme dans celle de la mer. Elle se tient

tient ordinairement cachée dans les plantes marines. Elle saute avec beaucoup de légéreté; d'où vient que plusieurs Naturalistes l'ont appellée *Puce de mer*.

ONISCUS. CLOPORTE.

— *ASILUS.* (Lin.) *abdomine foliis duobus obtecto, cauda semi-ovali.*

CLOPORTE ASYLE. Ventre recouvert par deux lames; queue à demi-ovale.

Je n'ai jamais trouvé cet insecte sur le rivage; mais les pêcheurs de corail en amenoient souvent avec la vase du fond de la mer. Rondelet le nomme *Pou de mer*, *Pediculus marinus*.

— *AQUATICUS.* (Lin.) *Lanceolatus, cauda rotundata, stylis bifurcis.*

CLOPORTE D'EAU DOUCE. Corps lancéolé; queue arrondie; deux filets divisés en deux.

Ce Cloporte est abondant dans les eaux stagnantes.

— *OCEANICUS.* (Lin.) *Ovalis, cauda bifida, stylis bifidis.*

CLOPORTE DE L'OCÉAN. Ovale, queue divisée en deux; filets divisés en deux.

Rien de plus commun que cet insecte sur les rochers de la Calle. Il ressemble beaucoup au suivant,

— *ASELLUS.* (Lin.) *Ovalis, cauda obtusa, stylis simplicibus.*

CLOPORTE ORDINAIRE. Ovale, queue obtuse; filets sans aucune division.

J'en ai trouvé, comme en France, quelques variétés d'une couleur plus ou moins foncée, noirâtre, luisante.

— *ARMADILLO.* (Lin.) *Ovalis, cauda obtusa integra.*

CLOPORTE ARMADILLE. Ovale, queue obtuse, entière.

Ce Cloporte, peu différent du précédent, se roule en boule dès qu'on le touche. Sa couleur est ordinairement d'un noir luisant; ses antennes *sont* bordés d'un peu de blanc. On le trouve dans les bois.

Fin de la première Partie.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

N. B. *Toutes les espèces nouvelles sont désignées par une* N.

RECHERCHES SUR L'HISTOIRE NATURELLE DE LA NUMIDIE.

RÈGNE ANIMAL.

QUADRUPÈDES.

LES OISEAUX.

ANIMAUX AMPHIBIES.

Les Reptiles.

Insectes.

FIN de la Table du premier Volume.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

DU TOME PREMIER.

Page 25, *ligne* 5, une paire de pantalons, *lisez* un pantalon.
Page 32, *ligne* 10, de la coutume, *lisez* du costume.
Page 71, *ligne* 22, meure, *lisez* meurt.
Page 144, *ligne* 4, se, *lisez* le.

Page 166, *mais l'objet le plus frappant, &c.*

Note. Les colonnes & les ornemens dont il est parlé dans cet article, observés par d'anciens voyageurs, n'existent plus aujourd'hui, au moins les restes en sont méconnoissables. Les deux éléphans en bas-relief n'ont point leur trompe entrelacée, comme le D. Shaw l'a figuré, mais ils sont placés vis-à-vis l'un de l'autre. Les pieds de la femme qui est au-dessus ne posent point sur les éléphans.

Page 170, Bugie, *sur la côte, &c.*

Note. Il n'y a plus aujourd'hui qu'un seul château à *Bugie* : les deux autres ont été détruits.

Page 339, *ligne* 19, ajoutez :

COUSIN ARGENTÉ. Tout le corps couvert d'écailles argentées, des bandes brunes & argentées aux pattes.



